





HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.



HISTOIRE

DE

RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

MEMBRE de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, Nº 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, Nº 11.

1812.

HISTOIRE DE RUSSIE.

IVAN IV, VASSILIÉVITCH, PREMIER TSAR,

Surnommé par les Russes le Terrible, *et par les étrangers* le Tyran.

VASSILI en mourant laissait deux enfans en bas âge, Ivan et Ioury. Dans les temps plus anciens, l'idée ne serait venue à personne de tirer un de ces enfans du berceau pour le placer sur le trône, et la succession de leur père aurait incontestablement passé au plus âgé de leurs oncles; mais les principes étaient changés. Vassili nomma pour son successeur Ivan, qui ne faisait que d'entrer dans sa quatrième année. Il confia la tutelle à la mère du jeune prince, et lui donna pour conseil ce même Mikhaïl Glinski, qu'il avait si long-temps retenu dans les fers, et qui eût été plus heureux s'il ne fût sorti de prison que pour rester dans l'obscurité.

1533.

Khilkof.

1534. Tsarstvenn. Kniga.

Georges et André, oncles du jeune prince, lui prêtèrent serment sur la croix dès que leur frère eut rendu le dernier soupir; mais le premier se repentit bientôt de cet acte de soumission : il crut n'avoir qu'à commander pour faire revivre des droits abrogés par le temps et l'oubli; il fit ordonner par son secrétaire à la plupart des boïards de se rendre auprès de lui, de le reconnaître et de le servir comme leur souverain. Cette démarche était plutôt insensée que hardie, puisqu'il n'avait aucune force pour la soutenir. Personne ne se mit en devoir d'obéir à ses ordres, et il fut renfermé dans une étroite prison, où il ne vécut que deux ans.

Les Russes étaient accoutumés à voir les veuves de leurs souverains se renfermer dans des monastères, y déposer la pompe du rang qu'elles venaient de perdre avec leurs époux, renoncer au siècle et au nom même qu'elles y avaient porté, et prendre un nouveau nom avec le lugubre habit de leur nouvel état. Un spectacle bien différent frappa les yeux après la mort de Vassili, lorsqu'Hélène, sa jeune veuve, tint de sa main délicate les rênes du gouvernement, et dicta des lois de cette même bouche qui parlait un langage plus touchant, plus propre à son sexe, avec le kniaz Obolenski, plus connu sous le nom d'*Ovtchina*.

Joan. Basil. vita. Khilkof.

Ce commerce galant était l'objet d'un grand 1534.
scandale pour des hommes qui, ne connaissant encore que les vices grossiers, ne savaient pas être indulgens pour les faiblesses. Les propos outrageans tenus sur la conduite de la régente, et qui lui furent trop fidèlement rapportés, excitèrent sa vengeance, et, comme il arrive trop souvent, l'amour, qui devrait adoucir les cœurs, la rendit sanguinaire. Elle persécuta plusieurs boïards qui l'avaient attaquée dans leurs propos indiscrets, et n'épargna pas même Mikhaïl Glinski son oncle. Ce prince, à qui le dernier souverain avait confié sa veuve et ses fils, crut avoir le droit de reprocher à sa nièce une passion que du moins elle devait mieux cacher. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les camps, une longue et dure captivité avait aigri son caractère; on peut donc supposer qu'il ne ménagea point assez les expressions que lui inspira son zèle. Censeur sévère, on voulut qu'il fût sujet Tsarst.Knig.
coupable. Il fut accusé de porter ses vues ambitieuses jusqu'au trône; la haine de la régente tint lieu de preuve contre lui, et dicta son arrêt. Il eut les yeux crevés, et fut renfermé dans le monastère de Troïtsa, où il mourut bientôt.

Personne ne fut trompé sur le véritable

1535. crime de Glinski, et son injuste supplice rendit le gouvernement odieux. Le prince Semen Blèski, indigné de la conduite et de la cruauté de la régente, et rougissant de lui obéir, se retira auprès du roi de Pologne, qui lui donna des apanages considérables : d'autres seigneurs suivirent son exemple; mais aucun ne nourrit une haine plus implacable, aucun ne brava tant de dangers et de fatigues pour faire des ennemis à la patrie qu'il avait abjurée, aucun, par horreur pour le crime, ne se rendit aussi criminel. Le Polonais, le Turc, le Tatar, le virent successivement solliciter leurs armes contre le peuple qu'il devait défendre au prix de tout son sang, et qu'il aurait voulu pouvoir exterminer.

Tsarst.Knig. Knig. Step. Khilkof. La paix avait été confirmée, au commencement du règne, entre la Pologne et la Russie; mais Ovtchina, voulant peut-être punir Sigismond de la retraite qu'il venait d'accorder à Belski, entra dans la Lithuanie et fit un dégât affreux jusqu'au voisinage de Wilna. Peut-être aussi ne fit-il que prévenir Sigismond dont il n'ignorait pas les préparatifs. La plupart des auteurs russes veulent même que le roi de Pologne ait été l'agresseur. Il est certain du moins que ses armées ne tardèrent pas à paraître en Russie : la conquête d'une petite ville dans la

Russie septentrionale éleva leurs espérances; 1535.
mais elles firent en vain le siège de Starodoub, de Tchernigof, de Smolensk. Affaiblies par des pertes répétées, elles laissèrent au pouvoir des Russes une partie de leur artillerie et plusieurs officiers généraux. Des voiévodes, sortis de Smolensk, de Starodoub, de Novgorod, mirent tout à feu et à sang dans différentes parties de la Lithuanie et de la Pologne.

Irrité de tant de malheurs, Sigismond ne songe qu'à les réparer. Il se dispose à frapper des coups plus décisifs, joint à ses propres armées des troupes étrangères, et fait une seconde fois assiéger Starodoub. Ovtchina s'y était renfermé. Les murailles, long-temps battues par le feu continuel de l'artillerie, ne paraissaient pas même endommagées. Formées de grosses poutres entrelacées qui soutenaient des remparts de terre, elles ne craignaient pas les boulets; mais les assiégeans parvinrent à y mettre le feu. L'incendie se répandit en un instant dans toute la ville : les habitans ne purent éviter les flammes qu'en se jetant entre les bras des Polonais, qui massacrèrent les vieillards et la multitude indigente, et ne daignèrent conserver et charger de chaînes que ceux dont ils espéraient une rançon. Ovtchina, captif, fut bientôt racheté

1535. ou échangé; car on le voit peu de temps après reparaître en Russie.

Tsarstvennaïa Kniga. Pendant que la guerre continuait, sans offrir aucun évènement digne d'être conservé dans l'histoire, la cour du jeune Ivan était en proie à des intrigues, dont André, l'oncle du souverain, devint enfin la victime.

Il avait espéré, à la mort du grand-prince son frère, obtenir une augmentation d'apanage, et n'avait reçu de la régente que de faibles présens et des caresses peut-être trompeuses. Mécontent de la cour, il s'était retiré dans son domaine de Staritsa.

Des intrigans persuadèrent à la princesse régente qu'André voulait sortir de Russie pour aller se joindre aux ennemis de l'état, et ils insinuaient en même temps à ce prince que la cour voulait s'emparer de sa personne.

Soit qu'Hélène ne cherchât qu'à l'amuser et à gagner du temps pour prendre contre lui des mesures plus assurées, soit que les accusations dont on le chargeait n'eussent pas fait sur elle une forte impression, elle le fit prier de bannir toute défiance et de mépriser des bruits qui n'avaient aucun fondement. Elle affecta même de continuer avec lui un commerce d'amitié, et le manda enfin à Moskou. Il craignit sans doute de se rendre plus suspect par

un refus, il obéit. La régente lui prodigua les 1535.
caresses en apparence les plus sincères, et n'épargna pas même les sermens. Elle lui permit bientôt après de retourner dans son apanage, et l'on se sépara avec les marques réciproques d'une entière confiance.

Cependant ces sermens, ces protestations, ces épanchemens mutuels n'étaient qu'un jeu de cour; on se haïssait, on se craignait de part et d'autre, et les soupçons prenaient chaque jour de nouvelles forces par la continuation des mêmes intrigues qui les avaient fait naître.

Sur ces entrefaites les Tatars de Kazan firent 1537.
quelques mouvemens. La régente manda le prince André pour recevoir ses conseils; mais, échappé une fois du piège, il n'osa pas braver encore une fois le danger de paraître à la cour, s'excusa sur une maladie et demanda même un médecin. On lui en envoya un. Il eût été dangereux pour cet homme de faire un rapport contraire aux vues de la régente; on lui avait dicté peut-être ce qu'il devait déclarer à son retour, et, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il annonça que la maladie du prince était légère, et qu'il ne gardait le lit que pour éluder les intentions de la cour.

Hélène eut soin d'entretenir des espions

1537. auprès d'André ; manœuvre dangereuse dont il ne résulte jamais que des rapports faux ou envenimés : on en vit alors un exemple. Pendant qu'André envoyait à la régente un homme de confiance pour entrer avec elle en explication, on vint annoncer à cette princesse qu'il avait résolu de prendre la fuite dès le lendemain matin.

On croit que cet avis était faux : il causa la perte d'André. La cour dépêcha des boïards et des hommes armés pour l'arrêter. Un ami lui fit part du danger qu'il courait; il prit la fuite et se rendit à Novgorod. Il sentit alors qu'il ne lui restait quelque espoir de salut qu'en adoptant les projets qu'on lui avait supposés, et qu'il fallait devenir rebelle pour n'être pas puni sur le faux soupçon de rébellion. Il écrivit aux grands, aux boïards, aux nobles, qu'ils devaient rougir d'obéir à un enfant incapable encore d'avoir une volonté, et à une femme qui les gouvernait d'après les caprices de ses amans; qu'il leur serait plus glorieux de le reconnaître, lui qui avait reçu de sa naissance des droits au trône, et que son âge rendait capable de paraître à la tête de la noblesse russe dans les conseils et dans les armées.

Ces lettres ne furent pas sans effet; il trouva des amis à Novgorod; des nobles vinrent se

joindre à lui, il se vit à la tête d'un parti : 1537.
parti faible, trop peu capable de le défendre, et qui fut entraîné dans sa ruine.

La régente envoya contre lui des troupes sous le commandement d'Ovtchina. Déjà les deux armées étaient en présence; on n'attendait plus que le signal du combat; un scrupule, déplacé dans de telles circonstances, s'empare du cœur d'André. Après s'être fait un parti, après avoir demandé le rang suprême, il hésite à combattre l'armée du souverain, il se livre aux remords, il négocie, il demande seulement de n'être pas puni avec trop de rigueur, et se contente de la parole d'Ovtchina. Dès qu'il l'a reçue il quitte son armée, abandonne ses amis qu'il devait défendre jusqu'à la mort, s'abandonne lui-même et se laisse conduire à Moskou.

Ovtchina y reçoit des reproches, sans doute concertés, sur ce qu'il a promis au malheureux prince de Staritsa : tout ce qu'il a fait est désavoué. Les nobles qui s'étaient rendus auprès d'André, ceux qui avaient eu quelque part à sa confiance, sont livrés à de cruelles tortures, déchirés par le knout, mis à mort. On comprit parmi ces malheureux les officiers du prince et tous ceux que le devoir avait approchés de sa personne; ils étaient condamnés

1537. sans être entendus, et, pour être trouvé coupable, il suffisait d'être soupçonné. André lui-même fut jeté dans une affreuse prison, et n'y vécut que six mois. Le peu de temps que vivaient la plupart des infortunés condamnés aux fers témoigne assez quelle était l'horreur de leurs cachots, à moins que le poison ou des supplices secrets n'avançassent leurs jours.

Hélène ne survécut que peu de mois à sa victime; elle mourut le 3 avril 1538, après quatre ans d'une régence peu fortunée. On a écrit que ses jours furent abrégés par le poison, et que la faction ennemie de cette princesse condamna son malheureux amant à être haché en pièces en place publique par la main du bourreau.

Joan. Basil. vita.

Ivan n'avait encore que sept ans : il resta entre les mains des ambitieux qui s'étaient emparés de lui du vivant même de sa mère. Loin de pouvoir leur en imposer ou les punir, cette princesse, qui semblait gouverner à son gré un vaste empire, gouvernée elle-même et maîtrisée par eux, n'osait gémir qu'en secret de leurs usurpations. Un Mikhaïl Toutchkof et les princes Ivan et Vassili Chouiski lui arrachèrent avec audace les rênes du gouvernement, pillèrent sa caisse, semblèrent regarder le domaine du souverain comme leur héritage,

Lettre du tsar Ivan dans Kourbskoi.

et ne rougirent point de s'y établir et d'en disposer à leur gré. Enhardis par le succès, ils se saisirent du prince lui-même, sous prétexte de le garder, et le traitèrent moins en souverain que comme un pauvre étranger qu'ils daignaient recueillir. Les amis du dernier prince, ceux de la régente, étaient punis par l'exil ou par la mort du crime d'avoir su plaire à leurs maîtres. Les tyrans et leurs favoris ne daignaient pas cacher leurs dédains à la régente et à ses fils. Souvent on voyait Vassili Chouiski nonchalamment assis sur un banc, le coude et presque tout le corps appuyés sur le lit qui avait appartenu au dernier souverain, étendre insolemment les jambes et les tenir posées sur les genoux de son prince. 1537.

Dès qu'Ivan entra dans l'âge où l'on commence à faire quelque usage de la raison et à sentir une injure, il voulut secouer le joug humiliant qui lui était imposé. Il envoya Vassili Chouiski à Volodimer, sous le prétexte d'en imposer aux Tatars. Chouiski obéit, peut-être par orgueil et pour prouver à son maître qu'il n'avait pas besoin d'être à la cour pour y dominer. Il avait acheté, des trésors du prince, une foule de boïards dont il se servait pour l'opprimer plus sûrement, et en partant il le remit sous leur garde.

1537. Le premier usage que fit Ivan de sa fausse liberté fut d'appeler auprès de sa personne Ivan Belski, parent du traître Sémen, mais qui n'avait pas partagé son crime. Il lui donna toute sa confiance : c'était l'offrir en victime à ses tyrans ; aussi Belski est-il arrêté sans que le prince soit instruit de cette audace. Chouiski est rappelé par les boïards qui lui sont vendus et qui lui mandent de hâter son retour. Sur cet avis il se révolte ouvertement, rassemble autour de lui une foule de traîtres et reçoit leurs sermens de fidélité. Il entre à Moskou; son faste, son cortège, sa fierté, semblent annoncer qu'il est le souverain. Il en fait les fonctions, il assemble un conseil, il envoie Belski en exil, sans que le véritable souverain, tenu pour ainsi dire aux arrêts par les créatures de l'usurpateur, sache rien de toutes ces démarches audacieuses. Ses amis sont relégués, bannis, assassinés, et il les croit encore près de lui; mais enfin il en voit arrêter quelques-uns à la porte même de son appartement, et c'est par cet attentat qu'il apprend tout ce qu'on ose contre sa personne.

Le métropolite était sans doute dans les intérêts de Belski, car il partageait avec lui la haine des favoris du tyran. Ces factieux ne respectent pas même le chef de l'église; ils

le poursuivent au milieu de la nuit jusque dans la chambre à coucher du jeune prince, l'enlèvent, le maltraitent, l'envoient dans un couvent de Bielozéro. C'est dans cette même ville que Belski avait été transporté par ordre de Chouiski, et qu'il fut peu de temps après égorgé dans la prison. 1537.

Tant qu'Ivan ne fut point en âge d'en imposer ce ne fut parmi les grands qu'usurpations, querelles et anarchie. Un jour, en plein conseil, les boïards prirent dispute, et en la présence du souverain : bientôt, à la voix de Chouiski, toute leur fureur se porte contre Vorontsof, qui avait le malheur d'être aimé du prince; ils se jettent sur lui, le frappent, et peu s'en faut qu'il ne soit assassiné. Ivan, pour lui sauver la vie, est obligé de consentir à son éloignement et de le laisser transporter à Kostroma, où lui fut marqué son exil.

Pendant que différentes cabales divisaient Tsarst. Knig. ainsi toute la noblesse, partagée par les intérêts, par les amitiés, par les haines, on vit toutes les factions s'éteindre et tous les esprits se réunir pour sauver la patrie. Cette réunion passagère, mais glorieuse à la nation, fut due à Sapha-Guérei, khan de Crimée, qui, gagné par les sollicitations du roi de Pologne, rompit la paix avec la Russie. Il fut surtout séduit par

1537. le prince Sémen-Belski, qui, pour satisfaire sa vengeance, devenu le courtisan assidu de ce Tatar, cherchait sans cesse à réveiller son ambition par l'espérance d'une conquête facile, et à lui communiquer toute la haine dont lui-même était ulcéré. La horde entière est sous les armes; il ne reste que les vieillards et les enfans. La Porte-Ottomane fournit pour cette
1541. expédition des hommes, de la mousqueterie et de l'artillerie. Déjà Belski se flatte que bientôt sa fureur sera satisfaite, et qu'il va voir les Tatars dominer sur les cendres et les ruines de la Russie.

Mais la cour fut informée à temps des mesures de Sapha-Guérei. Partout furent adressés les ordres les plus pressans; partout se signala la plus prompte obéissance. Les villes témoignèrent à l'envi leur zèle en fournissant des munitions, de l'artillerie, des troupes; les seigneurs, oubliant leurs haines particulières, ne connurent plus d'ennemis que les Tatars; le peuple lui-même ne témoigna pas des sentimens moins généreux, moins d'amour pour l'état : c'était à qui offrirait son sang à la patrie.

Le khan avait déjà passé les sources de l'Oka, il côtoyait les bords de ce fleuve et se préparait à le traverser, lorsqu'un corps avancé

de l'armée ennemie se présenta sur l'autre rivage : à chaque instant arrivaient de nouvelles troupes russes. Les Tatars, qui s'attendaient à ravager un pays sans défense et qui avaient déjà calculé le butin, tremblèrent de ne pouvoir se défendre eux-mêmes. Ils se disaient mutuellement qu'ils n'avaient jamais vu une armée si nombreuse, et la terreur la multipliait à leurs yeux. Sapha-Guérei faisait les plus sanglans reproches à ce Belski qui l'avait trompé et qui l'avait engagé dans une entreprise téméraire. Cependant de nouvelles troupes russes arrivent encore pendant la nuit. Sapha voit avec le jour naissant cet appareil formidable; il ordonne la retraite, ou plutôt il prend la fuite. Ses Tatars abandonnent leurs chevaux fatigués, brisent leurs chariots, jettent leurs provisions, leurs armes pour fuir avec plus de célérité, pour embarrasser le chemin de l'ennemi qui vole à leur poursuite; toujours agités par la crainte, et sans oser prendre aucun repos, ils gagnent avec peine les bords du Don, le passent à la nage, et laissent ce fleuve entre eux et le Russe qui les poursuit. 1541.

Mais, après la retraite de l'ennemi qu'on avait cru d'abord si redoutable, les intrigues de cour recommencèrent, les factions devinrent

1541. plus nombreuses, plus envenimées, plus actives, le joug que portait le prince plus pesant, et l'insolence de ses oppresseurs plus effrénée. Ce fut après la vaine expédition de Sapha-Guérei que Belski, Vorontsof et tant d'autres furent immolés à la haine de quelques ambitieux.

1544. Ivan ne pouvait être long-temps retenu dans l'esclavage. Le malheur, que ses tyrans lui avaient fait connaître, abrégea pour lui le terme ordinaire de l'enfance : à peine parvenu à sa quatorzième année, il s'indigna de leur audace, sentit sa puissance et son courage, et se crut assez fort pour les punir. Il dit qu'il veut régner, il annonce qu'il est le maître, et tout tremble devant lui : ce Chouiski, si redoutable tant qu'on daigna le craindre, est arrêté, condamné à mort, exécuté. Ses partisans éprouvent le même sort, ou du moins ils sont jetés dans des prisons ou dispersés dans des exils : le prince est vengé; il ne reste plus rien de cette ligue si redoutable, qui semblait devoir renverser le trône et l'empire lui-même. L'extrême rigueur prend la place de l'impunité, et la soumission craintive succède à l'orgueil menaçant. Un certain Boutourlin, pour avoir tenu des propos insolens, a la langue arrachée : les grands s'incli-

nent sous la main qui les menace, et com- 1544.
mencent à connaître l'obéissance.

Mais Ivan, forcé dans un âge si tendre d'exercer la vengeance et d'imprimer la terreur, contracta une dureté de caractère qu'il ne perdit jamais. Aussi la postérité, en rendant justice et à ses talens et même à ses vertus, le compte parmi le petit nombre des grands hommes, et en même temps, frémissant de ses cruautés, elle lui donne le titre odieux de tyran.

Sa vivacité était incapable de recevoir aucun frein, et sa colère était celle d'un animal féroce : accoutumé à voir tout trembler devant lui, il se livrait à toutes ses passions, à tous ses caprices, à tous ses mouvemens instantanés. Il faut attribuer en partie ces vices aux mauvaises liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse. Plus il avait été gêné dans ses premières années, plus il trouva de charmes dans la liberté. Dès qu'il l'eut recouvrée, il se hâta d'en jouir : ce plaisir de se sentir libre, trop exalté dans son ame impétueuse, était une sorte de fièvre. Il crut qu'il ne serait jamais libre assez ; il voulut l'être jusqu'à la licence, et s'indigna contre les gênes que les convenances, le devoir, l'humanité imposent aux hommes les plus puissans : il choisit pour

Kn. Kourbskoi.

1544. amis de jeunes hommes indisciplinés, aussi vifs, aussi violens que lui ; avec ces compagnons insensés il courait à cheval les rues, les places, les marchés ; insultait, maltraitait, volait les hommes et les femmes qu'il rencontrait, les assassinait quelquefois, et les habitans de Moskou tremblaient, exposés à une troupe de brigands qui ne craignaient pas le glaive des lois.

Le mal alla plus loin encore. Ses indignes favoris le rendaient le ministre de leurs haines, et ce fut plus souvent pour satisfaire leurs fureurs que pour sa propre vengeance qu'il massacra des hommes du premier rang et même des princes de sa maison.

Tsarst. Knig. On n'osait prévoir à quels excès se porterait
1547. le jeune prince, lorsqu'en 1547, à l'âge de seize ans, il se fit couronner solennellement par le métropolite, et prit en même temps le titre de tsar, que jusqu'à lui aucun souverain de Russie n'avait porté, du moins constamment [1]. Ce fut peut-être pour soutenir ce titre qu'il prit la couronne qu'on croyait avoir

[1] Avant de se faire couronner il déclara dans une assemblée de boïards qu'il n'épouserait pas une étrangère, mais qu'il choisirait sa femme parmi ses sujettes. Cette déclaration fut reçue avec beaucoup d'applaudissemens. *Tsarstven. Kniga.* D.

appartenu autrefois à Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. Le premier Ivan Vassiliévitch, pour assurer le trône à son petit-fils Dmitri, avait fait couronner ce jeune prince, qui cependant ne régna pas, et c'est la première fois que les Chroniques parlent de la cérémonie du couronnement; mais les anciens souverains se contentaient du titre de grand-prince : Ivan crut qu'il fallait un appareil nouveau, plus imposant, plus auguste pour une nouvelle dignité. 1547.

Il épousa en même temps Nastassia ou Anastasie, fille de Roman Iouriévitch, et nièce de cet Iakof Zakhariévitch que nous avons vu namestnik de Novgorod. Cette princesse, aimable, douce, spirituelle, sut prendre un heureux ascendant sur l'esprit de son époux : elle lui apprit à diriger sa vivacité naturelle vers des objets utiles, lui inspira le dégoût de ses premières liaisons, et lui fit remplacer par des hommes sages les indignes compagnons de ses plaisirs féroces. Alors entouré de conseillers prudens et de guerriers valeureux, prêts à servir sa gloire et à défendre sa puissance, il reçut leurs avis, et comme ses ordres souverains étaient dirigés par leur sagesse, il parut digne de leur commander. L'équité de ses jugemens le faisait révérer de ses 3 février. Kn. Kourbskoi.

1547. sujets ; son affabilité le faisait chérir. Le riche et le pauvre avaient auprès de lui le même accès. Les talens, les vertus ne restèrent plus ensevelis dans l'obscurité ; appelés dans le palais, ils firent l'ornement du trône qu'ils environnaient. Ce n'était plus la flatterie, ce n'était plus l'art d'amuser un prince dissipé, qui conduisaient aux honneurs : les dignités, la fortune allaient au-devant du mérite, et les bouffons, les flatteurs furent chassés d'une cour où les travaux qu'exige le bonheur du peuple ne laissaient plus le temps de les écouter.

Mais toute la fermeté, tous les talens d'un grand homme ne suffisent pas ; il faut le secours du temps pour établir dans un pays cette police qui fait la sûreté des citoyens. Nous allons voir une preuve de cette vérité dans une émeute populaire dont une famille illustre fut la victime.

Toutes les boutiques de Moskou étaient réunies dans une même enceinte, comme elles le sont encore dans toutes les villes de la Russie : c'est un usage asiatique, comme l'étaient presque tous les anciens usages russes. Peu de temps après le mariage du tsar le feu prit au quartier des boutiques ; elles furent consumées avec toutes les marchandises, et le feu

Tsarst. Knig.

gagna un grand nombre d'autres édifices. On 1547.
était encore plongé dans la douleur qui suivit ce désastre lorsqu'un autre incendie, beaucoup plus destructeur, réduisit en cendres le palais du souverain et presque toute la ville : près de deux mille hommes périrent, et tous les citoyens eurent à pleurer ou des parens, ou des amis, ou leur fortune devenue la proie des flammes.

L'incendie avait été funeste, les suites en furent atroces. La famille des Glinski était chérie du tsar; elle devait donc exciter l'envie et la haine. Des ennemis de cette famille répandirent le bruit que l'incendie qui était à peine éteint ne devait pas être attribué à des causes naturelles, qu'il était l'effet d'un art diabolique, et que la magie seule pouvait opérer tant de maux. Aussitôt tout le monde répéta que Moskou n'avait brûlé que par les enchantemens de quelques sorciers. Des grands, des prêtres, et surtout l'aumônier du prince appuyèrent ce bruit insensé. Quelques-uns d'entre eux étaient des imbécilles, les autres étaient des monstres.

Les ordres de l'état s'assemblent sur la place; on se demande mutuellement quel peut être l'auteur de l'incendie : le clergé avait à se plaindre de quelques violences de la

1547. part des Glinski, qui peut-être abusaient de la faveur. Quelques ecclésiastiques élèvent la voix ; ils racontent que la princesse Anne Glinski se mêlaït de sortilège avec ses enfans et ses domestiques, qu'elle avait arraché le cœur d'un homme, l'avait plongé dans l'eau avec des cérémonies magiques, et qu'après avoir accompli son œuvre infernale elle s'était promenée dans la ville et avait jeté de côté et d'autre de cette eau enchantée sur la plupart des maisons. Voilà quelle avait été, suivant eux, la cause de l'incendie, et tel est le caractère du peuple qu'elle devait être crue plus aisément que si elle eût été moins absurde.

Pendant que sur la place de Moskou il se formait contre la princesse Anne une accusation si méprisable, elle était tranquillement à Rjef avec l'un de ses fils : l'autre se présente malheureusement sur la place. Il veut se justifier, ne peut se faire entendre et se réfugie dans une église. La justice respecte des asiles ; il n'en est point de sacré pour la fureur : les boïards poursuivent Glinski et le massacrent au pied de l'autel. Son sang ne peut encore les satisfaire : ses amis, ses domestiques, les hommes qu'il a connus, d'autres qu'il ne connaissait pas sont punis avec lui, parce

qu'un prêtre, stupide ou méchant, ose leur 1547.
prêter un crime imaginaire, et dont ils étaient assez lavés par l'impossibilité même de le commettre. Leurs biens furent livrés au pillage, et leur mémoire à l'horreur de la multitude.

Deux jours après, le clergé eut l'audace d'aller trouver le tsar, de lui reprocher la protection qu'il accordait aux Glinski, de le prier ou plutôt de lui ordonner de livrer Anne et celui de ses fils qui vivait encore. Ivan, qui avait déjà fait un usage terrible de sa puissance, ne la connaissait pas encore toute entière : il crut n'avoir pas assez de force pour protéger une famille qui avait tant d'ennemis; elle fut obligée de fuir et de se disperser.

C'est peut-être la seule fois qu'on puisse accuser Ivan de faiblesse depuis qu'il a pris les rênes de l'état. Fier du sentiment de sa force, il la fera bientôt éprouver aux anciens oppresseurs de la Russie. Les factions qui régnaient sans cesse à Kazan lui inspirèrent le dessein d'en profiter pour soumettre entièrement cette puissance. Chaque jour quelques partis nouveaux, malheureux eux-mêmes en préparant le malheur de leur patrie, venaient implorer son secours, offraient leurs bras à ses chaînes, et l'invitaient à entrer

1547. dans une carrière où le poussait déjà son ambition.

Tsarst. Knig. Dès le commencement du règne d'Ivan, et pendant que sa mère vivait encore, des seigneurs tatars, mécontens du gouvernement de Sapha-Guérei, étaient venus implorer la cour de Russie contre leur souverain. Ils y sollicitaient en même temps le pardon de Chikh-Alei. Nous avons vu le dernier Vassili augmenter les domaines de ce prince tatar, pour le consoler du trône de Kazan que ses cruautés lui avaient fait perdre; mais Chikh-Alei n'avait pas joui long-temps de ces nou-
Hist. man. veaux bienfaits. Vassili l'avait fait renfermer à Bielozéro, pour le punir de quelques mouvemens séditieux qu'il avait excités, jaloux des bons traitemens qu'En-Alei son frère recevait de la Russie.

Tsarst. Knig. La régente crut que la politique lui ordonnait de rendre la liberté à Chikh-Alei; elle pensait que les droits de ce prince au trône de Kazan, qu'il avait déjà possédé, ne pourraient manquer d'inspirer quelque inquiétude à Sapha-Guérei, lorsqu'il verrait ce rival soutenu de la faveur d'une cour puissante.

Chikh-Alei, tiré de sa prison, vint à Moskou et se présenta au prince et à sa mère. Il se prosterna devant eux, frappa la terre de

son front, demanda pardon de sa faute à genoux, avec des expressions plus convenables à un esclave qui reçoit sa grace qu'à un souverain qui peut avouer noblement ses fautes et les réparer, mais qui ne doit jamais s'avilir. On ne peut reconnaître, au discours rampant du Tatar détrôné, la fierté des anciens vainqueurs de la Russie et des enfans de Tchinguis. On voit que l'instant approche où ces conquérans dégradés doivent recevoir des fers. 1547.

Mais un temps de minorité, pendant lequel la Russie languissait elle-même, rongée par ses maux intérieurs, n'était pas propre à faire de grandes entreprises au dehors. Aussi ne voit-on pas que la régente, après avoir détaché les fers de Chikh-Alei, ait formé aucun dessein contre Kazan ; mais du moins la cour eut soin d'encourager, de soutenir, d'exciter, d'accueillir les Tatars mécontens du gouvernement de Sapha-Guérei; on s'attaquait, on se réconciliait, on essayait mutuellement ses forces. Aux hostilités succédaient les négociations, aux négociations les hostilités. On faisait la paix en conservant toutes les fureurs de la haine, en se promettant le plaisir de la vengeance.

Quand Ivan gouverna par lui-même il ne tarda pas à reconnaître que la Russie ne pou-

1547. vait s'élever que sur les ruines de la domination tatare; mais, pour l'anéantir, il fallait lui opposer des troupes mieux armées, mieux disciplinées que ne l'étaient celles des Tatars et que ne l'avaient été jusque-là celles des Russes. On n'avait point encore connu en Russie de troupes réglées. C'étaient les nobles qui étaient obligés de servir. Les principaux d'entre eux faisaient, sous le nom de *voiévodes*, les fonctions d'officiers-généraux, ou bien ils étaient *golovy*, chefs, ce qui répondait au rang de colonel. Les autres faisaient le service de simples soldats. Les plus riches servaient à leurs frais, les autres recevaient une faible paie en argent et des fiefs nommés *pomestié*. On mettait dans les derniers rangs de la noblesse les *dvoriane gorodskie* ou nobles de ville, et les *diéti boïarskie*, enfans-boïards, ainsi nommés parce qu'ils servaient en campagne sous les ordres des boïards, comme les fils reçoivent les ordres de leurs pères. Leur rang était inférieur à celui de la petite noblesse. Les possesseurs des fiefs étaient suivis de leurs paysans, mal vêtus, mal armés, privés de toute discipline. Chaque noble était obligé d'amener avec lui un nombre d'hommes de pied et de cavaliers proportionné à sa fortune en fonds de terre. Les cultivateurs, les

Müller, Hist. Sibirskaïa.

habitans des villes et surtout les marchands, 1547.
ne servaient que dans les grandes extrémités; mais quand l'état était menacé d'un danger imminent, ils prenaient les armes, et l'église même fournissait des hommes et des chevaux. Ces usages furent long-temps ceux de l'Europe entière. La noblesse faisait seule toute la force des armées françaises; elle combattait à cheval.

C'était le voiévode ou gouverneur de chaque ville qui levait les troupes qu'elle devait fournir. Elles étaient composées de gens qui n'étaient pas engagés, qui exerçaient différentes professions et ne pouvaient rester longtemps sous le drapeau. Tous ces hommes, rassemblés à la hâte, étaient armés à leur volonté : ils ne savaient que se battre, et n'avaient aucune connaissance de l'art militaire. Il en a été de même en France : c'est ce qu'on y appelait les *troupes des communes;* elles étaient à pied et l'on daignait à peine en tenir compte.

On sent assez tous les défauts que devait avoir une telle milice : Ivan les reconnut et voulut les corriger. Dans ce dessein il établit en 1545 la milice des *streltsi*[1], que nous ap-

[1] Au singulier *stréletz,* ce qui signifie un homme qui tire du fusil, du verbe *stréliat.*

1547. pellerons *strélits* pour nous soumettre à l'empire de l'usage. Il les fit exercer, les soumit à la discipline militaire et les arma de fusils. L'arc avait été jusque-là presque la seule arme des Russes. Une portion de ce nouveau corps était attachée à la garde du prince; le reste servait dans les armées. Au lieu de ces anciennes bandes rassemblées à la hâte pour combattre, sans connaître la guerre, et qui attendaient avec impatience le moment de se disperser, la Russie eut pour la première fois des soldats toujours sous les armes, toujours prêts à combattre au moindre signal du souverain [1].

Lizlof. Ritchkof. A-peu-près dans le même temps (1546) les différentes factions qui divisaient le royaume de Kazan se réunirent contre leur khan Sapha-Guérei. Il fut chassé, et se réfugia au-delà de l'Iaïk, près d'Ioussoup, prince tatar de la horde des Nogais, dont il épousa la fille, que les uns nomment *Sumbek* et les autres *Souïoun-Bouk*. Fortifié des secours de son beau-père, il espéra remonter sur le trône dont il avait été renversé; mais il fit inutilement le siège de Kazan, et fut obligé de se retirer.

[1] Il y avait à-peu-près un siècle que la France avait des troupes réglées. Une cavalerie toujours subsistante y avait été établie en 1445; les francs-archers le furent en 1448.

Les Kazanais, qui n'avaient plus de souve- 1547.
rain, réclamèrent la protection du tsar, et lui redemandèrent Chikh-Alei. Etaient-ils de bonne foi, ou voulaient-ils seulement se faire livrer un prince qui leur était odieux et par ses anciennes cruautés, et parce que la Russie s'en servait contre eux comme d'un épouvantail? C'est ce qu'il serait difficile de décider; mais on voit du moins qu'ils ne furent pas plutôt instruits de l'approche de Chikh-Alei qu'ils se disposèrent à le trahir. Ils s'armèrent de cottes de mailles par-dessous leurs habits, allèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent avec honneur jusqu'à son entrée dans la ville; alors ils se saisirent de cent mourzas qu'il avait amenés avec lui, et les jetèrent dans des prisons. Trois mille de ses Tatars, qu'il avait tirés de son domaine de Kassimof, furent enveloppés dans la campagne et impitoyablement massacrés.

Ivan l'avait fait escorter par deux voiévodes; mais comme il était sans défiance, il ne leur avait pas donné des troupes suffisantes pour résister aux forces des Kazanais; ils retournèrent rendre compte à leur maître des malheurs du khan de Kassimof, qu'ils avaient laissé à Kazan bien plutôt comme prisonnier que comme souverain. Chikh-Alei passa six mois

1547. entiers, chaque jour en danger de perdre la vie, lâchement occupé du soin de la conserver, forcé de dissimuler jusqu'à ses craintes, et de caresser des sujets qui lui donnaient des fers. Accoutumé dès long-temps à la souplesse et à l'humiliation, il faisait son étude du moyen de les adoucir. Ce n'était que festins qu'il leur donnait, que présens dont il les accablait par ses bienfaits intéressés : il se flattait de dissiper leurs justes préventions; mais ils avaient appris à le connaître; ils pénétraient aisément les motifs de sa conduite, et ils savaient que sous une bienveillance affectée il cachait une haine irréconciliable. Aussi, loin d'être reconnaissans de ses fausses bontés, ils ne firent que mépriser davantage la pusillanimité qui le faisait ramper devant eux. Souvent ils volaient à sa table de la vaisselle d'or ou d'argent, pour provoquer sa colère et l'engager à leur faire quelque outrage qui leur offrirait un prétexte de satisfaire leur ressentiment.

Désespérant de les asservir, ou du moins de les apaiser, il ne songea plus qu'aux moyens de recouvrer la liberté. Il saisit l'occasion d'une grande fête pour donner un repas somptueux auquel il invita les princes, les mourzas et les principaux marchands; il fit

dresser pour le peuple, dans la cour de son palais et sur les places, des tables bien servies; les liqueurs fortes ne furent point épargnées. Les principaux de la nation retournèrent chez eux plongés dans l'ivresse, et les rues étaient jonchées d'une populace que la débauche avait privée de sentiment. Personne ne restait pour faire la garde autour du palais ni aux portes de la ville. Chikh-Alei sortit pendant la nuit, n'emmenant que quelques mourzas, du nombre sans doute de ceux qui étaient venus avec lui de Kassimof. Il se passa trois jours avant que les Kazanais s'aperçussent de son évasion. Ils battirent jusqu'à la mort un nommé *Tchoura*, qui avait secondé sa fuite, et rappelèrent encore Sapha-Guérei. 1547.

Le tsar n'attendait que la saison favorable pour punir les Kazanais de leur trahison. Dès que la fonte des neiges et des glaces permit d'entrer en campagne il envoya un grand nombre de troupes légères armées de piques, et quelques compagnies de strélits faire le ravage dans le royaume de Kazan; soldatesque chargée plutôt d'exercer le brigandage que de faire la guerre, et qui ne s'acquitta que trop bien de sa commission. Les plaines qu'habitaient les Tchérémisses furent couvertes des cadavres de ces malheureux : Sapha-Guérei

1547. lui-même, surpris dans une partie de chasse, fut sur le point de perdre la liberté : trois mille hommes qui l'accompagnaient furent taillés en pièces; ses tentes, ses provisions, sa caisse, tombèrent au pouvoir des Russes; il eut bien de la peine à se jeter dans la ville, suivi seulement de dix hommes.

Aussitôt il commande vingt mille hommes pour chasser l'ennemi du royaume. Les Russes, instruits de ce projet, se tiennent dans les lieux couverts. Les Kazanais s'épuisent pendant trois jours à les chercher; enfin, accablés de chaleur, épuisés de fatigue, ils abandonnent leurs chevaux dans les pâturages, jettent leurs armes et se livrent tranquillement au sommeil. C'est ce que les Russes attendaient; ils sortent de leur embuscade en poussant des cris affreux, se jettent avec impétuosité sur les Tatars, en tuent dix-sept mille et font deux mille prisonniers. Le reste se dispersa dans les forêts.

1550. Les Kazanais vengèrent le sang par le sang et le brigandage par les flammes et la dévastation. Les choses étaient en cet état lors de la mort de Sapha-Guérei, qui périt de la suite d'une chute. Il laissa la régence à Sumbek, la plus jeune et la plus chérie de ses femmes, jusqu'à la majorité du fils qu'il avait eu d'elle,

et qui était encore dans sa première année. 1550.
Ce jeune prince se nommait *Outémich-Guérei.*

Le tsar crut pouvoir aisément soumettre un royaume gouverné par une femme sous le nom d'un enfant, et voulut commander lui-même son armée, persuadé qu'il la conduisait à la victoire. Les évènemens ne répondirent point à ses espérances. L'hiver était rigoureux, une neige épaisse couvrait la terre : l'armée diminua considérablement, tourmentée par le froid et la fatigue. Cependant elle paraissait encore formidable lorsqu'elle parut devant Kazan. Pendant trois mois entiers on donna chaque jour l'assaut, et l'on fut chaque jour repoussé : on ne cessait de battre les murailles avec de gros canons, inutiles par l'énormité même de leur masse, et qu'on ne savait pas manœuvrer; ils ne firent aucun effet. Enfin le dégel survint, il fut impossible de combattre et d'établir des batteries, et il fallut consentir à lever le siège.

Mais cette expédition si peu brillante ne fut pas inutile. Le tsar, à son retour, aperçut, à cinq lieues de Kazan, à l'embouchure de la Sviaga, une montagne escarpée qui semblait fortifiée par la nature : il résolut d'y bâtir une ville qui dominerait Kazan et en faciliterait la conquête.

1550. De retour à Moskou, il fit part à Chikh-Alei de son dessein, et lui en confia l'exécution. Aussitôt on se mit à l'ouvrage; les arbres furent coupés, taillés, équarris, et il ne fallait plus, pour construire une ville, que joindre ces différentes pièces préparées les unes pour les autres, comme on nous fait des armoires qui se montent et se démontent à
1551. notre gré. Ces travaux terminés, Chikh-Alei fit charger sur de grandes barques les pièces qui allaient devenir une citadelle, et s'embarqua sur le Volga avec une armée considérable qui devait protéger les travailleurs. A la faveur d'un épais brouillard il arriva jusqu'au pied de la montagne, sans être aperçu, s'en empara et ne craignit plus d'y être inquiété. On travailla sans relâche à rapporter, rapprocher, unir les morceaux de la ville qu'on venait de débarquer. Elle fut élevée dans l'espace d'un mois. On l'appela *Sviajsk*, du nom de la Sviaga, qui mouille le pied de la montagne. Elle était spacieuse. On y voyait une église principale, six églises inférieures et un monastère. Des seigneurs de Moskou, des marchands et des hommes de différentes conditions, y élevèrent des maisons à leurs frais. Elle n'était construite que depuis trois jours, et déjà les chefs des Tchérémisses montagnards

y vinrent apporter leurs tributs et reconnaître 1551.
la domination du tsar. On fit le dénombrement de ces Tchérémisses, et il se trouva, dit-on, quarante mille hommes capables de porter les armes.

Cette ville, élevée si près de Kazan, y répandit la consternation : l'alarme était encore plus forte parmi les habitans des campagnes; ils venaient en foule chercher un asile dans les murs de la capitale, où ils portaient la terreur dont eux-mêmes étaient frappés; mais rien ne pouvait ébranler le courage de la régente. Un fils du khan de Crimée, Oulou-Kochak, amant de cette princesse, partageait avec elle les travaux du gouvernement. Elle fit augmenter les fortifications, donna ses ordres pour la levée d'une armée, et, consultant moins ses ressources que sa grande ame, elle ne perdit point l'espérance de chasser les Russes de Sviajsk et de toute l'étendue de ses états; mais les Kazanais, qui peut-être s'exagéraient leur faiblesse, refusaient d'obéir, et leur lâcheté les rendit audacieux contre leur souveraine. Oulou-Kochak leur devint odieux, peut-être parce qu'il voulut exciter leur courage : désespérant de vaincre l'inflexibilité de la nation et de servir un peuple qui s'abandonnait lui-même, ne pouvant rester plus

1551. long-temps à Kazan sans risquer de voir naître une émeute populaire, et de mourir victime de ceux qu'il était venu sauver, il partit avec les Tatars qui lui appartenaient; mais sa retraite ne satisfit point la haine des Kazanais; ils en donnèrent avis à Chikh-Alei, qui le fit poursuivre à l'instant. On l'atteignit entre le Don et le Volga, on lui tua cinq mille hommes, et lui-même fut pris avec son frère, sa femme, deux enfans en bas âge et trois cents hommes des plus considérables de la nation. Ils furent envoyés à Moskou, chargés de fers; le tsar leur ordonna d'embrasser le christianisme, et, sur leur refus, ils furent punis de mort en place publique comme de vils criminels: la femme et les enfans du prince furent baptisés et placés à la cour.

A peine Oulou-Kochak était-il sorti de Kazan, que les grands importunèrent la princesse de leurs craintes; ils la pressèrent d'offrir à Chikh-Alei sa main et le partage du trône. Elle résista long-temps; mais comment lutter avec avantage contre la volonté opiniâtre de tout un peuple? Elle parut se rendre enfin; ses offres furent acceptées par Chikh-Alei, la paix fut conclue, et l'on n'attendait plus que le jour qui unirait les destinées du lâche Chikh-Alei et de la courageuse Sumbek.

Cette princesse faisait briller au dehors une 1551.
joie qu'elle était bien loin de ressentir; elle envoya à Chikh-Alei des rafraîchissemens. Il n'était pas sans défiance, et refusa d'en goûter avant d'en avoir jeté à un chien qui mourut presque aussitôt. On dit qu'entre les présens magnifiques qu'elle lui fit présenter était une chemise travaillée de sa main, et qu'un criminel, condamné à mort, que le prince en fit revêtir, expira dans d'affreuses convulsions. Les chroniqueurs de Kazan ont-ils copié la fable de Médée? ou cette fable elle-même n'avait-elle pas pris naissance dans l'Orient? Quoi qu'il en soit, les députés désavouèrent, au nom des grands et du peuple, l'attentat de Sumbek, et déclarèrent qu'ils l'abandonnaient à la vengeance du prince. Il fit entrer dans la ville trente-un mille hommes qui investirent le palais : la régente et son fils furent envoyés à Moskou. On ignore le sort de la mère; mais on sait qu'après la prise de Kazan le jeune prince fut baptisé sous le nom d'*Alexandre*.

Dès que Chikh-Alei eut fait enlever Sumbek de Kazan, il y entra lui-même, conduisant avec lui un voiévode russe, vingt-deux mille de ses Tatars et cinq mille strélits. Cette précaution dut faire connaître sa défiance à ses nouveaux sujets, et leur faire pressentir la pesanteur du

1551. joug qu'il leur allait imposer. Des sentinelles, choisies dans ses propres troupes, furent posées à toutes les portes de la ville, les clefs de la place furent déposées chez le voiévode; mille strélits faisaient pendant le jour la garde dans le palais, et trois mille pendant la nuit. Aucun Kazanais n'était appelé au conseil : privés de toute considération, traités dans leurs propres murailles comme des étrangers suspects, écartés de tous les honneurs, de tous les emplois, ils les voyaient accorder aux anciens sujets de leur khan. Sur le moindre soupçon ils étaient condamnés à mort, soit en public, soit en secret; les satellites du prince, à son premier signal, mettaient en pièces ceux qui osaient lui résister, ceux même dont le seul crime était de lui déplaire, et il semblait que le farouche souverain voulût exterminer en détail tous ses sujets.

Une conspiration fut la suite de tant d'excès : elle fut découverte, et Chikh-Alei ne savait pas pardonner. Plus de deux mille hommes, convaincus ou soupçonnés d'avoir trempé dans le complot, furent punis de mort, et leurs biens furent ou confisqués ou livrés au pillage.

Il se trouvait alors à Moskou un prince kazanais, nommé *Tchapkoun*, qui depuis cinq

ans s'était mis au service du tsar, dont il avait su gagner l'estime. Informé de ce qui se passait dans sa patrie, il crut les circonstances favorables à l'ambition secrète qui le dévorait, et, d'autant plus attentif à mériter la confiance d'Ivan qu'il se préparait à le trahir, il obtint la permission d'aller prendre à Kazan ses enfans et sa femme, et recueillir la fortune qu'il y avait laissée. 1551.

Dès qu'il fut arrivé, il se mit à la tête d'une nouvelle conspiration. La trame des conjurés fut adroite : bien intruits de l'extrême sévérité du tsar et de son caractère soupçonneux, ils convinrent d'accuser Chikh-Alei de trahison envers ce prince. Plusieurs Russes entrèrent dans le complot et s'engagèrent à servir de témoins ; ils allèrent à Sviajsk trouver les voiévodes, revêtirent de circonstances assez vraisemblables les accusations qu'ils formèrent contre le khan, et ajoutèrent que, si leurs dépositions ne paraissaient pas assez dignes de foi, on pourrait les faire confirmer par le témoignage de Tchapkoun lui-même, dont le zèle pour le service du tsar était assez connu.

Chikh-Alei n'avait d'amis ni parmi les Russes ni parmi les Tatars : les voiévodes, qui le haïssaient, n'eurent pas besoin de plus amples informations pour le croire coupable. Ils écri-

1551. virent au tsar, qui n'eut pas meilleure idée de son innocence, et lui mandèrent de se rendre au plus tôt à Moskou avec le voiévode et toute son armée.

A la réception de cet ordre sévère le khan soupçonna d'où partait le coup, et peut-être réussit-il à découvrir quelques circonstances du complot; mais il dissimula ses sentimens, affecta de confier aux principaux de la ville son prochain départ, feignit de rechercher leur amitié, et les traita dans son palais pendant quatre jours; le cinquième il leur proposa de l'accompagner jusqu'à Sviajsk. Ils y consentirent, et Tchapkoun fut le seul homme considérable qui resta dans la ville. Chikh-Alei était encore le maître de la plus grande partie des troupes. Dès qu'il fut entré dans Sviajsk, il en fit fermer les portes; tous les Kazanais, qui l'avaient suivi au nombre de cinq cents, furent arrêtés; il en envoya quatre-vingt-dix chargés de fers à Moskou, espérant les y faire servir à sa justification; les autres payèrent de leurs têtes le crime de n'avoir pu aimer un prince odieux. Tels furent les cruels adieux qu'il fit à Kazan, où il avait régné trois fois et où il avait mérité chaque fois plus de haine.

Le prince Petre-Chouiski et cinq autres voiévodes devaient, suivant l'ordre du tsar,

prendre l'administration de Kazan et y conduire la moitié des troupes. Ils mirent trop de lenteur dans l'exécution de leurs ordres, et se contentèrent d'envoyer devant eux trois mille hommes avec la caisse et les munitions, se proposant de partir eux-mêmes le lendemain avec le reste des troupes. 1551.

Cependant les Kazanais avaient appris le sort de leurs compatriotes. Tchapkoun souffla sa fureur et le désir de la vengeance dans l'ame de tous les habitans, fit élire à l'instant de nouveaux chefs, rétablit partout le bon ordre, et fit abjurer hautement au peuple la domination du tsar. Alors on vit arriver les trois mille hommes expédiés par les voiévodes. Ils étaient en trop petit nombre pour n'être pas reçus : les portes leur furent ouvertes ; on leur fit le meilleur accueil, on leur distribua différens quartiers; mais, une fois dispersés, ils se virent charger de chaînes, et les tortures, les supplices recherchés, la plus affreuse mort, succédèrent aux caresses perfides qu'on leur avait faites.

Le lendemain les voiévodes sortirent de Sviajsk et se mirent en marche avec l'armée : ils furent surpris de ne voir personne venir au-devant d'eux. Cependant ils avancèrent. Arrivés aux portes de Kazan, ils les trouvèrent

1551. fermées ; le peuple, rassemblé sur les remparts, vomissait contre eux toutes les injures atroces que Chikh-Alei leur avait trop méritées. Ils restèrent quatre heures sous les murs à recevoir ces outrages. Trop sûrs enfin qu'il leur était impossible d'attaquer la ville, ils furent obligés de retourner sur leurs pas. Ils craignaient d'être sévèrement punis par le tsar; mais ils eurent le bonheur d'obtenir leur pardon. Non-seulement le prince reçut la justification de Chikh-Alei, mais il le récompensa magnifiquement de sa fidélité et le renvoya à Kassimof, avec ordre de se tenir prêt à une nouvelle expédition contre Kazan.

Si, comme on le croit, Tchapkoun avait espéré par ses intrigues de parvenir à la dignité de khan, ses espérances furent déçues. Chikh-Alei ne fut pas plutôt descendu du trône, que les Kazanais l'envoyèrent offrir au fils de Kazim-Sultan, souverain d'Astrakhan. Ce jeune prince se nommait *Iédiguer;* il amena avec lui dix mille de ses Tatars. Sa puissance sera de bien courte durée.

Ivan se préparait à la détruire. Il confia la régence à la princesse son épouse, et se mit
1552. en campagne le 17 juin 1552. Le nombre et le bon état de ses troupes lui promettaient un heureux succès. Le khan de Crimée voulut

faire une diversion en faveur d'Iédiguer : il parvint même jusqu'à Toula ; mais dès qu'il apprit que les Russes s'avançaient contre lui, il prit la fuite, fut poursuivi et perdit beaucoup de monde dans sa retraite. L'armée russe reprit sa route du côté de Kazan ; elle eut beaucoup à souffrir, et l'on manqua même de pain ; mais dès qu'on fut arrivé à Sviajsk, on y retrouva toute l'abondance qu'on pouvait alors connaître, même dans la capitale. L'artillerie fut transportée par le Volga. 1552.

La ville de Kazan, bâtie sur une montagne dont le pied est arrosé par la Kazanka, est entourée d'une vaste prairie où le tsar développa son armée. Le khan était renfermé dans la ville avec trente mille hommes de troupes choisies. Les Russes, incommodés par le feu des remparts pendant qu'ils formaient leurs approches, furent en même temps harcelés par les Tchérémisses, qui sortirent à l'improviste de l'épaisseur d'une forêt : cependant ils parvinrent à construire leurs retranchemens. Kn. Kourbs.

Iédiguer avait eu l'habileté de loger dans un bois la moitié de ses Tatars et les Nogais qui étaient venus à son secours. Un grand étendard, déployé sur la plus haute tour de la ville, devait les instruire du mo-

1552. ment où il voudrait faire des sorties, et il leur était ordonné, à la vue de ce signal, de déboucher de leur retraite avec impétuosité, et de tomber par-derrière sur les Russes, pendant que lui-même les attaquerait de front. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande précision : les Russes, effrayés de cette double attaque, se laissèrent chasser de leurs retranchemens, et abandonnèrent leur artillerie. Elle était perdue et la campagne était manquée, s'ils n'eussent été soutenus à temps par la noblesse de la principauté de Mourom, célèbre par son courage. Les Kazanais, bientôt poussés et défaits à leur tour, se jetèrent dans la ville après avoir perdu beaucoup des leurs; un grand nombre fut étouffé aux portes où ils se pressaient pour entrer tous à-la-fois. Cet échec n'empêcha pas les assiégés de faire constamment chaque jour, pendant trois semaines entières, des sorties qui incommodaient les Russes et leur coûtaient beaucoup de monde; mais de meilleures dispositions en imposèrent enfin aux ennemis, et retinrent les Nogais dans le bois qui leur servait de retraite.

Les assiégeans eurent dès-lors moins à souffrir de la part des ennemis; mais ils furent exposés à d'autres maux. Les vivres, qu'ils

avaient eus en si grande abondance et qu'ils avaient sans doute prodigués avec trop peu de précaution, leur manquèrent presque entièrement : affaiblis déjà par les fatigues, ils eurent à lutter contre la disette; ils semblaient être destinés à périr de faim sous les yeux de leurs ennemis, lorsque différens corps, s'étant répandus dans le pays, se chargèrent de butin et ramenèrent avec eux une telle quantité de troupeaux, qu'un bœuf se donnait dans le camp pour quelques kopeiques [1]. 1552.

Le tsar, en encourageant ses troupes que lui-même avait exercées, bravait les dangers avec elles, et, ce qui est plus rare chez les hommes nés pour commander, il ne craignait pas les fatigues. Souvent il faisait le tour de la ville, examinant les effets de l'artillerie et des machines, dirigeant les travaux et considérant les progrès des terrasses qu'il faisait construire pour atteindre à la hauteur des murs. Sur une tour, plus élevée que les remparts, il fit monter dix gros canons qui sans cesse foudroyaient la ville, tandis que les strélits, du haut de cette même tour, visaient avec leurs mousquets aux habitans qui n'étaient en sûreté ni dans les rues ni dans leurs maisons.

[1] La kopeique, *kopeika*, vaut notre sou tournois.

1552. Ivan avait amené avec lui un médecin qui était en même temps ingénieur ; il lui ordonna de creuser une mine sous les murs : en même temps l'eau fut interceptée à la ville, et les assiégeans transportèrent dans les canaux vingt gros barils de poudre. Les mines furent prêtes le 2 octobre, et un assaut général fut ordonné pour l'instant où elles auraient joué. On fit soigneusement garder tous les chemins par lesquels pourraient arriver des secours aux assiégés. Les troupes s'approchèrent lentement des murailles et les entourèrent au son des trompettes et des tambours, et les étendards déployés. Les Tatars de leur côté se disposèrent à la défense.

Tous les préparatifs des Russes étaient achevés, et ce jour était marqué pour la ruine de Kazan : c'était un dimanche, et le tsar assistait à la messe. Lorsque le diacre lut l'Évangile et qu'il en fut venu à ce passage, « Il n'y aura » qu'un troupeau et qu'un pasteur », paroles qui sans doute avaient été données pour signal aux mineurs qui devaient mettre le feu aux poudres, on entendit une partie des murailles sauter avec un bruit affreux, l'air frémit long-temps et la terre trembla par la violence de l'explosion.

Les assiégés ne s'abandonnèrent point en-

core; ils défendaient la brèche, ils défendaient les décombres de leurs murs; de loin ils lançaient des traits et faisaient un feu continu de mousqueterie et d'artillerie; de près ils jetaient sur leurs ennemis des liqueurs bouillantes, des pierres et des poutres énormes. On employait des deux côtés, pour se détruire, les armes et l'industrie des anciens et des modernes. Les assiégeans se précipitaient sur la brèche, gravissaient les murs, s'élançaient par les embrasures des tours. On se battait dans toutes les rues, on se battait dans les maisons. Partout les Russes cherchaient à s'ouvrir un passage, partout les Tatars leur résistaient : les rues, les places étaient jonchées de morts : le carnage s'étendait depuis le côté de la ville par où l'ennemi était entré, jusques aux portes opposées, et ensuite dans la campagne jusqu'à une forêt où les vaincus cherchaient en foule un asile ; mais surtout près du palais des khans les cadavres étaient entassés par monceaux. Les vainqueurs, semblables à ces animaux voraces qui, gorgés de sang, en deviennent encore plus altérés, cherchaient partout avec un soin cruel de nouvelles victimes à leur fureur. 1552.

Le prince Kourbskoi, qui était à ce siège et qui s'y distingua, rapporte que les assiégés,

1552. privés de toute espérance et obligés d'abandonner ce qu'ils avaient de plus cher à la merci du vainqueur, laissèrent dans le palais leurs femmes et leurs enfans, au nombre d'environ dix mille, vêtus de leurs plus riches habits. Les Russes y pénétrèrent, couverts de sang, de sueur et de poussière, la menace dans la bouche et dans les yeux, le bras levé pour de nouveaux massacres : ils n'aperçurent que ces faibles et innocentes victimes, furent attendris et surent les respecter. Ils cherchaient en vain Iédiguer; ils le trouvèrent enfin dans un quartier reculé de la ville, entouré d'une poignée de sujets fidèles qui n'avaient pas voulu l'abandonner. On allait le tuer sans le connaître : une voix le nomme, et il reçoit des fers. Prince sans doute plus respectable dans son malheur que le vil Chikh-Alei, qui avait suivi le tsar à ce siège, qui, descendant de Tchinguis-Khan, s'était vendu à un prince ennemi de sa race, et qui, au milieu des cadavres de ses anciens sujets, fut le premier à féliciter leur vainqueur. Il l'avait plus aidé de ses conseils que de son bras; car on dit qu'il était lâche, et sa bassesse le prouve.

La ruine de la domination tatare à Kazan délivra la Russie d'un ennemi toujours redoutable, et acheva d'abaisser la puissance des

grands en augmentant celle du tsar : aussi, dès le lendemain de sa victoire, il dit aux seigneurs qui l'environnaient : « Dieu enfin m'a » fortifié contre vous ». 1552.

Les plus sages de ses courtisans lui conseillaient de passer l'hiver à Kazan pour soumettre et les Tatars et les peuples idolâtres des contrées voisines ; mais son impatience de retourner à Moskou et d'embrasser son épouse, qui venait de lui donner un fils, ne lui permit pas de suivre ce conseil. Il dut en reconnaître la sagesse, lorsque, l'année suivante, plusieurs des Tatars qui avaient dépendu de Kazan refusèrent de payer le tribut et tuèrent ceux qui venaient le lever, lorsque des chefs, rassemblant les peuples dispersés, sortirent du fond des forêts, et, non contens de ravager les environs de Kazan, portèrent la désolation et la mort jusqu'aux environs de Nijny-Novgorod et de Mourom. Ils eurent souvent l'avantage contre les troupes russes envoyées pour les réduire. Soltykof, général célèbre alors par ses talens et par son courage, perdit contre eux une bataille et la liberté, et fut massacré de sang-froid après deux ans d'une affreuse captivité. Ce ne fut que six années après la prise de Kazan qu'Ivan Chérémétef, à la tête de trente mille hommes, les défit, Kn. Kourbs. Tsarst. Knig.

1552. les dispersa, les abattit entièrement et répandit la terreur jusque chez les Bachkirs.

Le malheureux Iédiguer reçut le baptême l'année qui suivit le renversement de sa fortune. Peut-être la crainte de la mort dont il était menacé contribua-t-elle à sa conversion. Il changea son nom de *Mahomet* en celui de *Sémen* ou *Siméon*. Devenu l'ami de son vainqueur, il obtint tous les honneurs dus au rang qu'il avait perdu.

Lizlof. Ritchkof. La nouvelle de la prise de Kazan retentit bientôt jusque chez les Tatars d'Astrakhan, et les remplit de terreur. Le khan Abdoul, qui y régnait alors, désespérant de se soustraire à la puissance d'Ivan, offrit lui-même sa tête au joug, se flattant que, pour prix de sa soumission, on le lui imposerait plus léger. Il ne se trompa pas. Ses ambassadeurs furent accueillis favorablement, et le tsar lui fit promettre son amitié.

Ce nouvel allié de la Russie vécut peu de temps. Il eut pour successeur Emourguei, qui fit prier Ivan de l'admettre au nombre des princes tatars qu'il avait à son service et même à sa solde. Le tsar n'avait pas oublié les fréquentes perfidies des khans de Kazan; il fit partir pour Astrakhan des députés chargés de

sonder les vraies dispositions d'Emourguei, et de recevoir ses sermens. 1553.

On put bientôt reconnaître combien la défiance du tsar avait été fondée. Ses ambassadeurs, loin de recevoir les respects qu'ils étaient en droit d'attendre, furent volés par Emourguei. Ce prince, qui bravait le droit des gens, foulait aux pieds avec encore plus d'audace ceux de l'humanité, et faisait gémir ses sujets sous la plus pesante tyrannie. Les Nogais ne se plaignaient pas moins de ses injustices et de ses vexations; et comme ils avaient déjà reconnu la domination du tsar, ils lui offrirent toutes leurs forces contre ce tyran.

Ivan, sensible peut-être aux prières des Nogais, mais d'ailleurs trop fier et trop puissant pour dissimuler l'affront fait à ses ambassadeurs, fit embarquer sur le Volga une armée 1554.
de trente mille hommes, pourvue d'une bonne artillerie. Il n'y avait que fort peu de monde à Astrakhan; les habitans étaient dispersés dans les îles et dans les campagnes. A l'approche des Russes, ceux des Tatars qui étaient restés dans la ville prirent la fuite avec précipitation. On les poursuivit; on n'eut que la peine de les égorger comme des troupeaux timides : on s'avança vers le camp d'Emourguei sans éprouver plus de résistance. Ce prince

1554. eut le bonheur de fuir en Sibérie. Ainsi les Russes, sans perdre de sang, entrèrent dans Astrakhan; ils y firent prêter serment à ceux des Tatars dont on avait épargné la vie, et on leur laissa, pour les gouverner au nom du tsar, un prince de leur nation, nommé *Derbich-Alei.* Pour s'assurer encore mieux de leur fidélité, il resta dans la ville deux voiévodes, des enfans boïards, des strélits et des cosaques. Les Mourzas, qui avaient coutume d'errer dans les campagnes, furent obligés de se transporter à la cour et d'y prendre du service, ou de résider dans Astrakhan, où leur conduite était toujours éclairée.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans les brillans succès d'Ivan la mauvaise conduite des Tatars, qui peut-être, s'ils eussent agi de concert et en même temps, soit pour l'attaquer, soit pour se défendre, auraient lassé sa patience et rompu ses efforts. Il ne put abattre la domination de Kazan qu'après qu'elle eut été ébranlée par de longues dissensions intestines, par une malheureuse minorité, par les vengeances atroces de Chikh-Alei. Quelle eût donc été la faiblesse de ses progrès si, lorsqu'il attaquait cette puissance, elle lui eût résisté avec la force de tous ses membres bien unis entre eux, et que dans le même

temps il eût été attaqué par les Nogais, par 1554.
les Tatars d'Astrakhan et par ceux de la Crimée? N'est-il pas raisonnable de penser que, au lieu de remporter de faciles victoires, il n'eût pu même résister à tant de forces, et que les Tatars, instruits de leur puissance, qu'ils ne connaissaient pas assez, auraient une seconde fois mis la Russie sous le joug?

Le khan de Crimée, qui avait laissé tranquillement les Russes détruire la domination de Kazan et celle d'Astrakhan, eut l'imprudence de venir les attaquer, fortifiés par leurs victoires et lorsque le bruit de leurs exploits
devait faire trembler ses sujets. Il entra en 1555.
Russie à la tête de soixante mille combattans, ou plutôt il traînait après lui une multitude bien persuadée qu'elle était conduite à sa défaite. Aussi les Tatars furent-ils vaincus par la terreur avant de l'être par l'ennemi, et prirent la fuite avant de l'avoir aperçu. Ils abandonnèrent leur bagage, et, toujours suivis de près, ils furent atteints et obligés d'accepter la bataille. La nécessité leur rendit le courage dont les terreurs de l'imagination les avaient privés. L'action dura deux jours entiers, la perte fut considérable de part et d'autre; mais les Russes demeurèrent victorieux.

Ce fut avec la même imprudence que le res-

1556. Kniga Stepennaïa. Müller Jitié Pel. Vel. Kn. Kourbskoi. Hist. manus. Joan. Basil. vita.

taurateur de la Suède, le célèbre Gustave-Vasa, rompit en 1556 la paix que lui-même avait jurée en 1537 avec le tsar pour soixante-dix ans, et qu'il avait ratifiée en 1554. Au moment qu'il choisit pour recommencer les hostilités on eût dit qu'il avait voulu donner à son ennemi le temps de respirer, après les travaux qui avaient assuré sa gloire et sa grandeur. Il fit attaquer Orechek; mais les Suédois, après avoir inutilement tenu pendant vingt jours cette ville investie, levèrent le siège dès que les Russes se présentèrent. Ils perdirent un de leurs vaisseaux, monté de cent cinquante hommes et muni de quatre canons. Les Russes s'avancèrent vers la Finlande. Avant d'y entrer, le prince Paletskoi, namestnik de Novgorod, qui les commandait, écrivit au roi de Suède que, si ce monarque voulait réparer ses torts ou en éviter la punition, il devait venir lui-même sur la frontière livrer aux généraux du tsar ceux qui avaient conseillé la guerre; qu'à cette condition le passé serait mis en oubli; mais que, si le roi refusait cette juste satisfaction, on irait l'exiger dans le sein de ses états. Sans doute Paletskoi ne s'attendait pas à recevoir une réponse; cependant il l'attendit quelque temps, et comme elle ne vint point, il fit entrer son armée en

Finlande. Il ne rencontra aucun obstacle à sa marche jusqu'à Vybourg, et ravagea les campagnes à son gré. Là enfin se présenta une armée suédoise : l'action s'engagea, et la victoire fut complète du côté des Russes. Ils firent un si grand nombre de prisonniers, paysans, soldats, femmes, enfans, qu'ils les vendaient pour quelques légères pièces de monnaie. On remarque que les jeunes filles étaient vendues un peu plus cher que les mâles. Comme les femmes esclaves sont moins propres que les hommes au travail, il n'y a que l'espérance des plaisirs qu'elles peuvent procurer qui les fasse mettre à un plus haut prix. Ainsi les Russes n'avaient point alors des mœurs fort austères, et, privés du commerce des femmes que les époux et les pères tenaient sévèrement renfermées, ils goûtaient les plaisirs de l'amour avec leurs jeunes esclaves. 1556.

C'était à la sollicitation des Livoniens et sur la promesse de secours suffisans que Gustave s'était engagé dans cette guerre. Abandonné par ceux qui l'avaient mis dans cet embarras et qui étaient assez occupés de leurs dissensions intestines, il demanda la paix, et 1557.
elle fut conclue pour quarante années. L'usage ne permettait point alors aux ministres de la Suède de venir négocier à Moskou; ils étaient

1557. obligés de traiter avec les namestniks de Novgorod.

A peine le tsar s'était aperçu de la guerre qu'il venait de terminer; mais il n'en était pas irrité contre ceux qui la lui avaient attirée, et se montrait d'autant plus ardent à la vengeance que cette vengeance lui devait être utile; car les hommes d'état ne se livrent guère à leurs passions qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts.

Il est certain que les Russes avaient autrefois possédé du moins une partie considérable de la Tchoude, qui forma depuis la Livonie et l'Esthonie. Nous avons vu que Derpt ou Dorpat fut fondée au onzième siècle, sous le nom d'*Iourief*, par Ioury ou Georges Iaroslaf. On assurait aussi que les chevaliers porte-glaives, devenus les souverains de cette contrée, s'étaient rendus tributaires de la Russie. Les Livoniens prétendaient ne trouver dans leurs registres aucune preuve de cette humiliation. Peut-être avaient-ils été quelquefois soumis au tribut après des défaites, et s'y étaient-ils soustraits quand le sort des armes leur avait été plus favorable, ou quand les Russes, humiliés par d'autres ennemis, s'étaient trouvés trop faibles pour leur imposer de la crainte. Le droit du tsar était au moins litigieux. Cepen-

dant il envoya demander au grand-maître, Wilhelm Furstemberg, cinquante années d'arrérages qu'il prétendait lui être dues. Furstemberg ne paya rien, et c'est ce qu'Ivan attendait pour prendre les armes. L'occasion était d'autant plus favorable que les Livoniens étaient affaiblis par une guerre intestine entre le grand-maître et l'évêque catholique de Riga, et que ces deux ennemis n'avaient pas manqué de faire entrer des puissances étrangères dans leurs querelles. 1557.

Le tsar fit entrer dans la Livonie toutes les forces de Novgorod et de Pleskof, l'élite des troupes de la principauté de Mourom, des cosaques du Don et un grand nombre de Tatars conduits par leurs princes. Lui-même ouvrit la campagne, et partagea pendant un mois les fatigues de ses guerriers. Les Russes ravagèrent les districts de Dorpat et de Riga sur une étendue de soixante lieues. Partout vainqueurs, ou plutôt partout furieux, sanguinaires, atroces et n'épargnant ni sexe ni âge. On étalait en Livonie un luxe remarquable pour ce temps-là [1]; ils remportèrent de riches dé-

[1] C'est ce que prouve une ordonnance curieuse publiée par les états à Volmar en 1545, et rapportée par Arndt dans sa Chronique de Livonie ; en voici quelques passages : « Comme le pays est appauvri et épuisé par

1557. pouilles, et les prisonniers furent vendus aux Tatars.

Ces brillans avantages semblaient devoir être suivis d'une pacification prochaine. Déjà les Livoniens avaient obtenu pour six mois une suspension d'armes; la paix se traitait, elle allait se conclure lorsqu'un accident imprévu ralluma la guerre avec plus de fureur.

Narva appartenait aux chevaliers; Ivan-Gorod, qui appartenait au tsar, et que son père avait fondée, n'en était séparée que par la

les grands régals, les baptêmes, les vêtemens de soie et d'autres dépenses, il est défendu aux nobles de faire de trop grands frais lors du mariage de leurs filles. Ils ne leur donneront que dix marcs d'argent tout au plus, y compris les bijoux : les habillemens de soie brodés ou brochés, ainsi que tous les bijoux, perles, argent et or battu, sont abolis tant pour hommes que pour femmes. Au lieu de collets brodés, les nobles pourront donner à leurs filles, lorsqu'elles se marient, une chaîne d'or ou d'argent. On accorde aux femmes un collet brodé de perles. Le futur ne donnera à son père, frère ou serviteur, que des chemises à collet cousu, sans or et sans perles. Les femmes dans les bourgs ne pourront pas se vêtir comme les nobles, sous peine d'une amende arbitraire. Les femmes de mauvaise vie ne pourront avoir des bijoux, ni se parer comme d'autres femmes. Les longues fêtes de noces sont abolies. Le fiancé ne sera reçu dans les champs que le samedi; personne n'assistera à sa réception avec des équipages ou des costumes de luxe.

Narova. Le vendredi de la semaine-sainte les 1558.
Russes d'Ivan-Gorod se livraient, suivant leur religion, à un jeûne absolu qui ne devait cesser que le jour de Pâques. Les Livoniens avaient embrassé depuis quelques années la réforme de Luther; ils crurent témoigner encore plus sensiblement leur zèle pour la nouvelle doctrine, en donnant à la débauche le temps que le reste des chrétiens consacrait à la macération. Ainsi les luthériens de Narva se plongèrent dans l'ivresse, et l'excès des liqueurs fortes

Le futur ne donnera à la fiancée qu'un patenôtre livonien, un couteau dans un étui garni en argent, une poche de velours avec un anneau d'argent, et un cadeau de trois cents marcs. La noce ne durera que le samedi, le dimanche et le lundi. On ne donnera plus de vin ni d'épices chez les mariés, les accouchées, dans les bains, etc.; mais on pourra les servir le dimanche et le lundi dans les noces, et le dimanche dans les baptêmes. La veuve qui se marie avec un *mauvais compagnon* à l'insçu de ses amis, et la veuve qui a un commerce déshonnête avec quelqu'un *au-dessous de son état*, perdront leurs droits de femme. Si un paysan enlève une fille à l'insçu des amis, il sera condamné à mort. Les couvens sont sous la surveillance des magistrats; tous les désordres, toutes les entrées et sorties y seront supprimés. Les demoiselles nobles s'abstiendront de toutes les *singeries*, surtout dans la danse. On défend aussi aux domestiques toutes les plaisanteries et tous les gestes indécens ». *D.*

1558 réveilla dans leurs ames des sentimens de haine mal contenus par la trève. Ils montèrent sur les remparts, et de là, voyant distinctement les Russes qui se trouvaient sur la place et dans les rues d'Ivan - Gorod, ils pointèrent contre eux le canon et ne cessèrent de tirer pendant trois jours. Le tsar avait ordonné à ses sujets de ne commettre aucune hostilité : il était craint et obéi. Les Russes d'Ivan-Gorod n'osèrent, sans de nouveaux ordres du prince, se défendre contre les Allemands ; ils recevaient la mort sans se permettre aucune vengeance.

Enfin on reçut de la cour des renforts et l'ordre de tirer sur Narva. A peine restait-il parmi les habitans de cette ville quelques vieillards qui pussent se ressouvenir d'avoir vu la guerre dans leur première jeunesse. Ces imprudens, qui n'avaient pas craint d'insulter les Russes, tremblèrent quand ils les virent se défendre. Les premiers boulets des ennemis leur enlevèrent le courage, et ils demandèrent une trève d'un mois. Le tsar eut l'imprudence de la leur accorder, et ils en profitèrent pour demander du secours. Cependant ils n'en reçurent pas : quatre mille hommes qui leur arrivaient de Rév el furent vaincus. Le renouvellement de la guerre paraissait inévitable ;

mais la trève n'était pas encore expirée lorsque 1558.
le feu prit chez un Allemand qui brassait de la bière : l'incendie se répandit dans la ville basse, et les habitans furent obligés de se réfugier dans la haute. Le peuple d'Ivan-Gorod ne put voir ce désastre chez les ennemis sans se livrer au désir d'en profiter. On se saisit de toutes les barques, on se fit des radeaux de toutes les planches, et ceux qui ne trouvaient pas autre chose détachaient les portes de leurs maisons et s'en servaient pour passer la rivière. Les troupes rougirent de montrer moins d'ardeur et d'impétuosité que la populace; honteuses de n'avoir pas donné l'exemple, elles se hâtèrent au moins de le suivre. Les voiévodes voulurent les retenir, ils ne furent pas obéis, et se virent obligés de suivre ceux qu'ils ne pouvaient plus commander.

Toute cette ville basse de Narva, abandonnée de ses habitans, est occupée par les Russes. Les Livoniens sortent de la ville haute pour les combattre et les repousser; mais ils voient pointer contre eux les canons mêmes qui faisaient la défense de leurs propres murailles, et ont la douleur d'avoir fourni des armes à l'ennemi. Les strélits viennent achever leur défaite, et la citadelle est obligée de capituler. On accorda aux troupes la permission de sortir

1558. de la place, et aux habitans celle de rester dans leur patrie; on rendit même les prisonniers qu'on avait faits dans la ville, d'où l'on emmena deux cent trente canons. Ainsi la conquête que les Russes venaient de faire augmenta leurs moyens pour en entreprendre de nouvelles.

Kn. Kourbskoi. Elles furent nombreuses et rapides. Dorpat, malgré ses fortifications, malgré le nombre de troupes nationales et soudoyées qui la défendirent avec courage, rentra sous la domination de la Russie. Les habitans auraient mieux résisté peut-être si des querelles de religion ne les avaient pas divisés en deux partis. L'évêque, qui jouissait des droits de la souveraineté, se rendit aux généraux d'Ivan, qui le fit venir à Moskou, le reçut avec bonté et le dédommagea de la perte qu'il venait de faire, en lui donnant pour toute sa vie une ville avec ses dépendances. Les Russes se rendirent en une année maîtres de plus de trente places fortes, et retournèrent dans leur patrie au commencement de l'hiver.

En même temps le grand-maître implorait la médiation du roi de Danemarck pour obtenir la paix : ce prince envoya même une ambassade au tsar; mais Furstemberg n'était pas

Kniga Stepennaïa. de bonne foi. A peine les Russes avaient-ils

abandonné la Livonie, qu'il rassembla toutes 1558.
ses forces et porta ses premiers efforts contre Dorpat. Il en fit le siège et jura de ne se retirer qu'après s'en être rendu maître. Les Russes qui la défendaient firent contre lui une vigoureuse sortie et le forcèrent à enfreindre son serment. Poursuivi quelque temps, il entra dans le territoire de Pleskof et prit une petite ville russe. Elle était défendue par trois cents hommes, qu'il fit égorger presque tous en prison avec leur commandant. Ainsi ce moine hétérodoxe semblait vouloir combattre de férocité avec le tsar lui-même, prince cruel et sanguinaire.

Le khan de Crimée croyait Ivan occupé en Kn.
Livonie au siège de Riga [1]. Il ne voulut pas Kourbskoi.
négliger une si belle occasion de faire sans résistance une incursion dans la Russie; mais, arrivé sur les frontières, il apprit de quelques pêcheurs qu'il fit prisonniers que le tsar était à Moskou, et que toute l'armée était rentrée en Russie après avoir fait des conquêtes brillantes et multipliées. A cette nouvelle, la confiance du Tatar fit place à la crainte : il reprit

[1] Dans un manuscrit latin qui se trouve dans les archives de Riga on lit que le tsar leva promptement le siège de cette ville, parce qu'il venait de découvrir des conspirations contre sa personne. *D.*

1558. le chemin de la horde; la rigueur de l'hiver lui enleva beaucoup de monde, et ses pertes furent encore augmentées par les armes des Russes qui parvinrent à l'atteindre.

Comme le tsar avait commandé ses meilleurs généraux pour résister à cette invasion, il ne put faire entrer en Livonie, au commencement de la campagne, que quelques chefs
1559. sans expérience, qui se laissèrent battre par des ennemis fort inférieurs en nombre. Le prince Kourbskoi, envoyé d'abord avec cinq mille hommes, commença à rétablir les affaires, et demeura victorieux dans sept ou huit combats qui, sans être considérables, contribuaient du moins à maintenir l'honneur de la nation. Bientôt arrivèrent les autres généraux avec soixante mille hommes, moitié cavalerie, moitié strélits, sans compter des partis considérables de cosaques. Ils amenaient avec eux cent pièces de canons. Toutes ces forces se réunirent contre la ville de Felling, où Furstemberg s'était retiré après s'être démis de la grande-maîtrise. Les Russes s'attendaient à la plus vive résistance, et la grandeur de leurs préparatifs ne les rassurait pas encore entièrement sur le succès; mais à peine les murailles et quelques édifices commençaient à être endommagés par l'artillerie,

qu'ils virent avec une agréable surprise les 1559.
Livoniens demander à capituler. La garnison eut la permission de sortir sans armes de la ville, et les habitans furent maintenus dans leurs propriétés; le grand-maître Furstemberg, fait prisonnier et envoyé à Moskou, reçut du tsar une ville pour son entretien.

Quand les Russes furent entrés à Felling, quand ils eurent considéré la force de ses triples murailles, la profondeur de ses fossés, la nombreuse artillerie qui la défendait, les munitions de guerre et de bouche dont elle était abondamment pourvue, ils furent étonnés de s'en voir les maîtres. Ses défenseurs avaient manqué de courage ou de fidélité.

Gothard Ketler sembla n'avoir été revêtu de la dignité de grand-maître, par la démission du malheureux Furstemberg, que pour voir se dissoudre entre ses mains la faible puissance qui lui était confiée. En vain, pour se Kn. Khilkof.
soutenir, chercha-t-il des appuis étrangers; en vain il implora, il obtint des secours du roi de Pologne [1]. Les troupes que ce monarque fit 1560.

[1] Il avait aussi imploré le secours de l'empire d'Allemagne. Ferdinand Ier écrivit en faveur de la Livonie à Ivan : celui-ci refusa tout accommodement en disant que les Livoniens s'étaient attiré la guerre par leur trahison. Le roi de Suède ne voulut défendre la Livonie qu'à des conditions trop onéreuses pour ce pays. *D.*

1560. passer en Livonie n'eurent aucun succès contre les Russes, ou plutôt elles négligèrent même de les rencontrer ou de les atteindre. Ensuite, plus heureuses ou moins timides sous la con-
1561. duite du prince Radzivil, elles gagnèrent une bataille, et, après un assaut meurtrier, s'emparèrent de Porkhof, ville du domaine de Novgorod; mais ces succès ne rendaient guère moins désespérées les affaires du grand-maître. Il sentit avec effroi toute sa faiblesse quand il vit le tsar entrer lui-même en campagne, et, trop incapable de défendre son état, il ne pensa plus qu'à en remettre les rênes en des mains plus puissantes. Il donna la Livonie à Sigismond-Auguste, renonça généralement à tous ses droits et à ceux de son ordre, et se réserva seulement, à titre de fief relevant de la Pologne, les provinces de Courlande et de
1562. Sémigale, dont il fut le premier duc; mais il ne put céder en même temps Révek, qui s'était déjà mise, avec toute l'Esthonie, sous la protection de la Suède. L'évêque d'Arensbourg, dans l'île d'Esel, avait aussi vendu sa faible souveraineté à Frédéric II, roi de Danemarck, qui la donna en apanage à Magnus son frère, duc de Holstein.

Le tsar, maître de la plus grande partie de la Livonie, et à qui ses premiers succès fai-

saient espérer de la posséder toute entière, ne 1562.
put voir tranquillement le roi de Pologne acquérir un titre sur cette riche contrée.

Ainsi Sigismond, succédant aux droits du grand-maître, devint en même temps l'ennemi d'Ivan. On ajoute qu'il avait fait au tsar le plus sanglant outrage. Ce prince lui avait Puffendorf. demandé sa fille Catherine en mariage; mais, Hist. MS. n'ayant pas voulu convenir des conditions que Sigismond lui imposait, il en reçut, au lieu de la princesse, une cavale superbement enharnachée : une lettre outrageante accompagnait ce présent. Peut-on croire que la cour de Pologne fût capable alors de tant de grossièreté ? Quoi qu'il en soit, Ivan signa la paix avec Eric, roi de Suède, pour attaquer Sigismond avec plus de force, et pour permettre aux Suédois d'exercer leur haine jalouse contre la Pologne.

Les Russes entrèrent en Lithuanie, et, 1563.
après avoir emporté plusieurs places fortes, ils entreprirent le siège de Polotsk, ville que dès le onzième siècle Vladimir-le-Grand avait unie à la Russie. Le tsar lui-même était à la tête de ses troupes; elles étaient très-nombreuses, et Sigismond ne lui opposa que des partis qui purent bien lui causer quelques incommodités, mais non pas arrêter ses progrès.

1563. La ville fut prise d'assaut : le commandant avec sa femme, l'évêque, les officiers et les principaux bourgeois furent faits prisonniers et conduits à Moskou. Les vainqueurs se chargèrent d'un riche butin ; heureux s'ils n'eussent pas souillé leur victoire par leur
Khilkof. cruauté ! Ils massacrèrent tous les moines, tous les Juifs qui se trouvaient dans cette ville.
Knig. Step. Croyons, pour l'honneur du prince et de la nation, ce que dit un contemporain, que ces assassinats furent commis par les Tatars à l'insçu d'Ivan. Ce sera un crime de moins dont la mémoire du tsar sera chargée. Le rit latin fut aboli à Polotsk.

1564. La campagne suivante ne fut pas pour les Russes aussi constamment heureuse. Une de
1568. leurs armées fut battue ; une autre fit une
Hist. MS. honteuse retraite sans avoir osé rien entreprendre. Les Russes, jaloux, rejetèrent cette humiliation sur les commandans étrangers, qu'ils voyaient avec dépit l'emporter sur eux dans les bonnes graces du prince [1]. Le tsar sentait ce qui manquait encore à sa nation ;

[1] La Russie et la Suède convinrent alors d'une trève de sept ans. La Livonie fut déclarée le domaine héréditaire du tsar. La Suède garda les villes de Révél, Pernau, Weissenstein et Karkus, en renonçant à tout le reste de la Livonie. (Dalin, *Hist. de Suède,* tome III). *D.*

il appelait, des différentes parties de l'Europe, des hommes capables d'instruire ses sujets, de les policer, de les former à l'art de la guerre et de les conduire au combat. Les boïards, incapables de reconnaître la supériorité de ces étrangers, avaient tout l'orgueil de l'ignorance, et la basse jalousie qu'il inspire. Pour se venger, ils tramèrent des complots; mais leurs intrigues furent découvertes et sévèrement punies. Ceux qui purent se soustraire à la peine qu'ils avaient méritée, ou que leur faisait craindre l'esprit soupçonneux d'Ivan, cherchèrent une retraite en Pologne et prirent les armes contre leur patrie. 1568.

L'excessive sévérité du tsar, quelque temps assoupie, s'était déjà réveillée depuis plusieurs années : ces trames, ces désertions l'excitèrent encore davantage. Ses emportemens avaient été autrefois tempérés par l'ascendant qu'avait su prendre sur lui sa première épouse, et qu'elle ne devait qu'à sa douceur; mais il l'avait perdue, et ses passions contraintes s'exhalèrent avec plus de force après la mort de cette princesse. Armé d'abord par la justice, il le fut bientôt par l'intérêt. Souvent il sembla ne punir les grands et ses propres parens, qu'il prenait pour victimes, que de leur puissance ou de leurs richesses. Sa fureur, Kn. Kourbskoi.

1568. long-temps exercée sur eux, et non pas encore satisfaite, ne dédaigna pas de descendre jusque sur des hommes obscurs, qui ne purent trouver un asile même dans leur médiocrité.

Müller. Kn. Kourbskoi. Hist. MS. Il avait rassuré pour quelque temps ses peuples effrayés, lorsqu'en 1563 il déclara dans une assemblée nombreuse que, las des hommes, des grandeurs et des affaires, il voulait déposer le rang suprême et ne plus s'occuper dans le silence que de la grande affaire de son salut. Comme ses fils étaient encore fort jeunes, il parut confier les soins du gouvernement au dernier khan de Kazan, à cet Iédiguer qui, baptisé sous le nom de *Sémen*, était devenu son ami. Il lui abandonna le titre de tsar, ne se réservant que celui de grand-prince. Il promit de lui donner ses avis dans les affaires importantes et difficiles ; mais Sémen et tous les membres du conseil savaient trop bien que ces avis étaient des ordres suprêmes, et qu'une mort sûre attendait ceux qui hésiteraient à les suivre.

Il fit construire pour sa retraite, au-delà de Moskou, une maison vaste, ou plutôt une petite ville fortifiée de tours et d'un mur de pierre. Cet endroit se nommait *Alexandrova Sloboda*. Ce fut la Caprée de ce nouveau Tibère. On y trouvait en abondance tout ce qui

est nécessaire à la vie et tout ce qui peut la rendre agréable. Il se réserva pour son entretien plusieurs villes avec leurs dépendances. Ces réserves furent nommées *opritchina* (exception), et Alexandrova en était le chef-lieu. Les nombreux satellites dont il était environné dans cette retraite se nommaient *opritchnikis*. Comme les hommes d'une naissance obscure ont d'ordinaire pour les grands une haine naturelle excitée par l'envie, il voulait que ces instrumens de sa tyrannie fussent tous d'une origine médiocre, et il leur était défendu de s'allier avec les familles illustres. Toujours prêts à remplir ses ordres cruels, et même attentifs à les prévenir, ils parcouraient toutes les parties de l'empire et laissaient partout des traces de sang. Leur présence était l'annonce de la mort. Savans dans l'art de mettre à profit les faiblesses de leur maître, comme ils connaissaient son caractère soupçonneux, ils cherchaient les moyens d'augmenter encore ses défiances, l'entretenaient sans cesse de nouvelles délations, lui rendaient suspects les sujets les plus fidèles, et, pour prix de leurs soins odieux, ils partageaient les dépouilles des victimes qu'ils lui avaient indiquées. Ainsi furent détruites plusieurs maisons des plus illustres; ainsi fut presque anéantie celle du 1568.

1568. tsar lui-même. Les opritchnikis furent la souche d'une race de nouveaux nobles dont l'origine n'est pas encore oubliée [1].

Las bientôt d'une vaine dissimulation qui ne trompait personne, il reprit ouvertement les rênes de l'état qu'il avait feint d'abandonner, et qu'en effet il n'avait pas lâchées un instant. Alexandrova n'en fut pas moins son séjour ordinaire, et il continua d'être entouré de ses opritchnikis, toujours également ardens à servir et à provoquer sa cruauté.

Cependant les ennemis du dehors s'efforçaient de lui rendre les maux qu'il faisait souffrir à ses sujets, ou plutôt de multiplier les misères de la nation, puisque ce sont toujours les peuples qui ressentent le mal qu'on veut faire à leurs princes. Plusieurs fois Sigismond avait engagé le khan de Crimée à faire une diversion en sa faveur; mais, voyant qu'il n'en recevait que des services inutiles pour lui-même et funestes à celui qui les lui rendait, il arma contre la Russie un ennemi plus puissant; c'était Sélim II, sultan de Constantinople. Ce prince, maître d'Azof, avait un intérêt particulier à s'emparer d'Astrakhan et à faire creuser un canal de communication

[1] J'ai eu quelque temps entre les mains une liste de ces opritchnikis.

entre le Don et le Volga, pour entrer dans la 1563.
mer Caspienne et tomber sur la Perse par le nord de ce royaume.

Sélim fit partir pour Astrakhan trois mille 1569.
janissaires et vingt mille hommes de cavale- Khilkof.
rie; il expédia en même temps pour Azof Wedenie k'Astrakh.
quinze grandes galères montées de cinq mille topogr.
janissaires et de trois mille travailleurs : elles portaient aussi toutes les munitions de l'armée, qui, après la jonction avec les Nogais et les Tatars de la Crimée, devait monter à plus de quatre-vingt mille hommes. La cavalerie, après avoir pris quelque repos dans le voisinage d'Azof, s'approcha d'Astrakhan. L'infanterie remonta le Don jusqu'à l'endroit où ce fleuve n'est séparé du Volga que par un terrain de sept ou huit de nos lieues. C'était là que devait être creusé un canal assez profond pour recevoir de fortes galères. Les janissaires partagèrent les fatigues des travailleurs. Déjà l'ouvrage avançait; mais il fut interrompu par l'arrivée de quinze mille Russes aux ordres du prince Sérébrianoi. Les janissaires et les travailleurs, surpris, furent massacrés ou dispersés presque sans résistance.

Leur malheur n'était pas connu de l'autre partie de l'armée turque qui faisait le siège d'Astrakhan et qu'attendait un sort non moins

1569. funeste. Les assiégés firent sur elle une sortie imprévue; elle fut sanglante, et les Turcs furent obligés de s'éloigner avec une perte considérable. Ils espéraient du moins, dans leur désastre, être bientôt secourus par le reste de leur armée : ils apprirent qu'elle n'existait plus. En même temps les provisions leur manquèrent. Ils ne pensaient plus qu'à se retirer; mais les Tatars leur conseillèrent de se retrancher, et promirent de les fournir abondamment de vivres.

Ce conseil est suivi, l'offre est acceptée. Les Tatars partent pour remplir leur promesse : ils rencontrent les Russes, sont attaqués et périssent presque tous. L'armée turque les attend huit jours entiers : elle apprend enfin leur défaite, et, dénuée de toute ressource, elle met le feu à ses retranchemens. Elle part, elle prend d'autres Tatars pour guides; mais, au lieu de la conduire fidèlement, ils l'égarent à dessein, dans la crainte qu'elle ne veuille les subjuguer, et l'enfoncent dans des déserts sauvages et impraticables. La faim, la soif, les pluies, les gelées, les maladies, suites de tant de misère, font périr les hommes et les chevaux. Après un mois de souffrance, les Turcs arrivent, en petit nombre et dans le plus mauvais état, au port d'Azof : ils s'embarquent,

sont accueillis d'une tempête furieuse. La plupart des galères périssent avec ceux qu'elles portent, et d'une armée si florissante à peine rentre-t-il sept mille hommes à Constantinople. 1569.

Ainsi le bonheur d'Ivan semblait faire échouer toutes les entreprises de ses ennemis; mais pendant que la Russie faisait trembler ses voisins, elle gémissait, toujours plus violemment déchirée par les mains de son maître. Il paraissait acharné à détruire Novgorod, le berceau de son empire. Les opritchnikis furent, dit-on, par leurs rapports empoisonnés, les principaux auteurs de la perte de cette malheureuse ville.

Cependant il est vraisemblable qu'elle n'était pas absolument innocente de projets séditieux. Son archevêque, nommé *Pimen*, entretenait des correspondances criminelles avec Sigismond Auguste, roi de Pologne, et ce sujet infidèle avait sans doute des complices parmi les hommes les plus considérables de la ville. Aussi les historiens polonais déclarent-ils que les Novgorodiens avaient témoigné leur penchant pour le roi de Pologne [1]. Ce monarque,

[1] Sigismond réunit dans la même année la Lithuanie à la couronne de Pologne. Cette union fut publiée par la diète de Lublin. *D.*

1569. qui cherchait tous les moyens de nuire au tsar, n'aura pas manqué de mettre à profit ces dispositions favorables, et, par cette séduction, il aura causé la ruine presque totale d'une des principales villes de la Russie.

Mais Novgorod, pour renfermer dans son sein quelques coupables, ne méritait pas le sort qu'Ivan lui réservait. Persuadé que les habitans de cette ville entretenaient des intelligences avec la Pologne, il résolut de la perdre. Il fit partir quelques jours avant lui une farouche soldatesque, avec ordre de se tenir embusquée le long du chemin et de massacrer tous les voyageurs. Ainsi toute communication étant interrompue entre Novgorod et Moskou, et tous ceux qui s'engageaient sur la route de ces deux villes étant impitoyablement assassinés, les Novgorodiens ne soupçonnaient point le danger qui les menaçait, et ne pouvaient se préparer à la défense. Enfin le tsar partit lui-même d'Alexandrova Sloboda avec l'aîné de ses fils; ses opritchnikis l'accompagnaient. Un corps de Tatars le précédait avec quelque infanterie, taillait en pièces tous ceux qui venaient au devant du prince, ne respectait ni le sexe ni le rang, et marquait la marche du souverain par l'incendie des bourgs et des villages.

Kn. Kourbskoi.

Janvier 1570.

Ivan, qui ne respire que le sang en entrant 1570.
à Novgorod, Ivan, également religieux et fé- Müller.
roce, déclare qu'il veut d'abord entendre la messe dans l'église de Sainte-Sophie. L'archevêque vient à sa rencontre, tenant en main la croix. Son aspect augmente la fureur du tsar: « Traître, dit-il au prélat, ce n'est pas la croix » que tu portes dans tes mains, c'est une » arme que tu tournes contre moi et contre » mon autorité. Tu as conspiré avec les habi» tans de cette ville pour la livrer à Sigis» mond mon ennemi. Tu oses t'appeler le » pasteur, le directeur du peuple; mais tu » n'es qu'un loup, un voleur, un brigand ». Après avoir accablé le prélat de ce torrent d'injures, il lui ordonne d'aller à la cathédrale et d'y célébrer la messe : il va l'entendre avec sa cour, et se rend au palais archiépiscopal, où on lui a préparé un repas.

Il ne marque d'abord que par un silence terrible les sentimens dont son ame est agitée; mais vers le milieu du repas il fait arrêter l'archevêque et lâche dans la ville les ministres de ses vengeances. Lui-même, si l'on en croit Kn.
des contemporains, fait renfermer dans une Kourbskoi.
enceinte construite exprès pour l'exécution Guagnini.
de ses vengeances les magistrats et les principaux habitans; il y entre avec son fils, tous

1570. deux montés sur des chevaux vigoureux. Ils se précipitent sur ces infortunés la lance à la main, et ne cessent de frapper que lorsque, fatigués de ce cruel exercice, ils ordonnent enfin aux opritchnikis d'achever le massacre. Il fit ouvrir les glaces du Volkhof, et l'on y
Müller. plongeait les citoyens par centaines. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y en eût au moins cinq ou six cents jugés et condamnés. Ceux qui n'avaient pas eu le bonheur d'être sacrifiés les premiers vivaient dans le supplice continuel de la crainte, attendant à chaque instant l'arrêt de leur mort. On croyait que la fureur du tsar ne serait apaisée qu'après qu'il aurait vu le supplice du dernier citoyen.

Enfin, après cinq semaines de massacre, il déclara qu'il se trouvait assez vengé. Il fit assembler ce qui restait encore d'habitans, leur ordonna de lui rester fidèles, et osa se recommander à leurs prières, lui qui n'avait mérité de leur part que les plus funestes imprécations. L'archevêque, qui par ses trames avait causé tant de maux, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère. Il est vrai qu'il y vécut peu de temps, et peut-être avança-t-on ses jours. Toute la contrée de Novgorod resta dévastée, et la ville n'a pu jamais se relever de

ce désastre [1]. Cette antique capitale, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de respect religieux, n'est plus qu'une espèce de village, et ne conserve rien de son ancienne grandeur. On peut dire que Novgorod n'est plus; mais lorsqu'elle fut bâtie par les Slaves, les eaux peut-être n'avaient pas encore abandonné le sol sur lequel est fondée la nouvelle résidence des souverains, et des barques voguaient où s'élève aujourd'hui le palais des empereurs. 1570.

Le tsar passa, pour retourner à Moskou, par les villes de Pleskof et de Tver, qui étaient accusées aussi d'intelligence avec la Pologne. Adouci par la soumission des habitans de Pleskof, il se contenta de les dépouiller de leurs richesses, et de faire mourir quelque moines, Guagnini. soupçonnés sans doute d'exciter les citoyens

[1] En 1554, seize ans avant les terribles exécutions de Novgorod, cette ville était plus considérable que Moskou. Elle avait cependant éprouvé en 1508 une maladie épidémique qui avait emporté quinze mille habitans; elle n'en a pas aujourd'hui la moitié. On prétend que dans sa splendeur elle renfermait quatre cent mille ames. Ulfeld, ambassadeur du Danemarck, y passa quelques années après les cruautés d'Ivan : il en parle comme d'une ville ruinée. Pierre I[er] acheva de la désoler en transportant à Saint-Pétersbourg tout le commerce de la Baltique qui se faisait auparavant à Novgorod. *(Voyages de M. Coxe.)*

1570. à la trahison. Tver éprouva les mêmes rigueurs que Novgorod.

Guagnini. Les habitans de Moskou attendaient en tremblant le retour du prince. Il entra dans la capitale, et ne vit que des visages consternés. Les premiers ordres qu'il donna étaient peu capables de rassurer les esprits. Quatre-vingts fourches patibulaires furent dressées sur la place. On y apporta les nombreux instrumens des supplices les plus recherchés, de grands feux furent allumés, l'eau bouillonna dans de vastes chaudières d'airain. Personne n'osait sortir des maisons; chacun croyait toucher au dernier moment de sa vie, et se voyait près de la terminer dans les tourmens.

Le tsar s'aperçoit de la terreur qu'il excite : il parcourt les rues et les places, il crie à haute voix que les habitans n'ont rien à craindre, et que sa justice ne menace que les coupables qui l'ont trahi. On dit qu'en effet plusieurs seigneurs, et même des princes de la famille d'Ivan, entretenaient des intelligences avec la Pologne. Le peuple, rassuré, le suit sur la place. On y amène trois cents infortunés, tous illustres par leur naissance et par les charges qu'ils ont remplies. Affaiblis par les longues tortures qu'ils ont endurées dans les prisons, c'étaient des mourans que des soldats cruels

poussaient devant eux au lieu du supplice. 1570.
Les seigneurs de la cour sont chargés de l'infâme emploi d'exécuteurs. Un secrétaire d'état est la première victime de la vengeance d'Ivan. Un bourreau le pend par les pieds : les courtisans tirent leurs couteaux, et semblent se disputer à qui emportera quelques pièces d'un malheureux qui, dit-on, fut injustement accusé. L'un lui coupe une oreille, l'autre lui arrache les yeux, un autre lui coupe les lèvres, et ce barbare exercice ne cesse qu'après que l'infortuné, privé à chaque coup de quelque partie de lui-même, a cessé enfin de vivre. Alors on le détache de la potence, et les satellites du prince lui coupent la tête et hachent le corps en morceaux.

Il fut remplacé par son ami, ancien trésorier de la couronne, qui s'était fait estimer dans son emploi. Le colonel de la garde et le général de la cavalerie furent chargés de son supplice. Le premier lava d'eau froide la tête rasée de ce malheureux, lié au pied d'une potence; l'autre y versa de l'eau bouillante, et tous deux se relevaient successivement dans cette horrible et lente exécution, qui n'amena la mort qu'après les plus affreuses douleurs.

Des femmes, des enfans furent soumis à des tourmens divers. On nettoya la place de

1570. leurs cadavres : on rangea devant le prince deux cents accusés, et autant de courtisans leur tranchèrent la tête, en poussant des cris d'applaudissement et de joie. Enfin on amena un vieillard vénérable, que le tsar perça lui-même de sa lance. Il se promena ensuite avec une tranquillité féroce; il examina froidement ses victimes, reconnut la tête du trésorier, l'insulta encore et la trancha en deux de son épée. Lui-même se transporta dans les maisons des malheureux qu'il venait de faire périr, et fit appliquer devant lui leurs femmes à différentes tortures, jusqu'à ce qu'elles eussent déclaré les trésors de leurs époux. Trois jours après, il fit encore trancher la tête à plusieurs personnages des premières familles, et, portant encore sa fureur sur les restes inanimés des objets de sa haine, il les frappa de sa hache. Les corps, abandonnés sur la place, furent déchirés, et les os dispersés par les chiens. Huit cents femmes furent noyées. C'était un jeu d'Ivan de voir couper lentement par morceaux, ou plonger à différentes reprises dans des chaudières bouillantes ceux qui lui étaient suspects.

Les écrivains étrangers, qui se sont peut-être copiés les uns les autres, rapportent qu'en cette même année il fit périr Georges, son

frère, sur une fausse délation. L'histoire, qui ne dissimule pas les cruautés d'Ivan, doit purger sa mémoire d'un crime dont il fut innocent. Dans le temps où on lui fait tremper ses mains dans le sang de Georges il y avait six ans que ce prince était mort, et rien ne fait soupçonner qu'il ait fini ses jours d'une manière violente. Les étrangers ont confondu le frère du tsar avec Vladimir Andréevitch, son cousin-germain, qui fut accusé de desseins criminels, et en qui le prince ne respecta pas son propre sang.

1570.

Müller.

Pendant qu'il réprimait si cruellement les troubles intestins et qu'il osait braver et provoquer la haine de ses peuples, il avait à soutenir les efforts de tous ses voisins réunis. La guerre avec la Pologne n'était pas terminée, une autre commençait du côté de la Suède; les Tatars étaient toujours à craindre, et c'était à-peu-près dans le même temps que Sélim faisait contre Astrakhan cet armement qui devait paraître si redoutable. Aussi l'Europe, qui voyait en même temps tous les voisins du tsar et jusqu'à ses sujets soulevés contre lui, crut que sa perte était certaine. On conserve encore, dans les archives, une lettre par laquelle Elisabeth, reine d'Angleterre, lui offre une retraite dans ses états.

Drevniaïa vivlioph.

1570. La Suède, par sa situation et par les acquisitions qu'elle avait faites dans l'Esthonie, était pour la Russie une ennemie naturelle, et elle était gouvernée par un prince ennemi personnel d'Ivan. C'était Jean, fils de Gustave Vasa. N'étant encore que prince de Suède, il avait épousé cette même fille de Sigismond, demandée autrefois par le tsar, et qui lui avait été refusée d'une manière si outrageante. L'humeur remuante de Jean l'avait brouillé avec son frère Eric XIV, qui l'avait retenu plusieurs années en prison, et avait promis aux ambassadeurs du tsar de lui livrer l'épouse de ce prince : Jean parvint à recouvrer la liberté; il en profita pour se venger de son frère et le renverser du trône. Eric était assez instruit pour son siècle; mais il rapportait toutes ses connaissances à son goût pour l'astrologie judiciaire, et ses imprudences, ses emportemens, sa cruauté, le rendaient odieux à ses sujets. Fils de Gustave Vasa, il avait eu pour mère une Danoise, et la haine envenimée que la Suède conservait pour le Danemarck contribuait à lui rendre ce prince odieux. Jean, d'ailleurs plus cher à la nation, avait le bonheur d'être né d'une Suédoise, seconde épouse de Gustave : il détrôna son frère en 1568, et fit mettre en prison les

Puffendorf. Hist. MS.

ambassadeurs russes. Il les rendit cependant 1570.
deux ans après, et fit proposer au tsar de prolonger la trève conclue entre les deux couronnes sous le dernier règne; mais il voulait conserver tout ce qu'il possédait dans l'Esthonie. Ivan n'écouta pas une proposition qui ne lui offrait d'autre avantage que celui de la paix. Il fit arrêter les députés suédois, les condamna à rester en prison au pain et à l'eau aussi long-temps que ses ministres avaient été détenus en Suède, et la guerre fut déclarée.

Mais il s'aperçut bientôt que les Livoniens ne voyaient qu'avec horreur leur pays menacé de devenir une province de la Russie. Pour établir sur eux plus aisément sa domination, il déclara qu'il ne prétendait point au titre de leur souverain, content d'être leur protecteur, et qu'il n'avait d'autre ambition que de les délivrer du joug de la Suède, en leur donnant un maître qui leur fût agréable. Il proposa Magnus, duc de Holstein, et cette proposition ne parut pas déplaire à la nation. Magnus, qui ne pouvait espérer de régner en Danemarck, parce que son frère avait des enfans, ne regardait pas la souveraineté qui lui était offerte comme un faible présent de la fortune, et Frédéric voyait avec joie son

1570. frère acquérir un établissement qui ne coûtait rien au Danemarck.

Le prince danois vint à Moskou. Il y reçut tous les honneurs qui sont dus à la dignité royale, et fut déclaré roi de Livonie, sous la condition de payer un léger tribut au tsar. Ivan promit de n'exercer jamais aucune autorité sur la Livonie, et de ne permettre à aucun de ses sujets d'y posséder aucune charge, ni d'y faire aucune acquisition. Il rendit la liberté à tous les Livoniens qui étaient prisonniers en Russie.

Cependant le roi titulaire de la Livonie était loin de la posséder. Les Suédois y entretenaient une armée, et la nation ne reconnaissait pas unanimement le fantôme de souverain qui lui était donné par le tsar. Ivan rassemble des forces considérables pour chasser les Suédois et soumettre les nationaux : Magnus, à la tête de l'armée russe [1], entreprend le siège de Rével. Un manifeste, qu'il fait répandre dans la ville, y partage les esprits des habitans; mais le commandant jure de ne pas se soumettre. Il reçoit par mer, du roi de Suède, des munitions de guerre et de bouche : les assiégés sont dans l'abondance;

[1] Elle était forte de vingt-cinq mille Russes et de cinq mille Allemands. (Russov, *Hist. de Liv.*) *D.*

les assiégeans se fondent par une maladie 1570.
contagieuse : ils se retirent. Les Russes ne sont pas plus heureux devant Vittenstein, et pensent perdre Dorpat par la trahison de quelques officiers livoniens, qui ne se sont donnés à la Russie que pour mieux servir la Suède [1].

Irrité de ces mauvais succès, Ivan se préparait à réunir toutes ses forces contre la Livonie, lorsque, à l'instigation de la Pologne, les Tatars de Crimée font dans la Russie une nouvelle incursion. Ils pénètrent jusqu'à Moskou, et mettent le feu au faubourg. Un vent furieux répand au loin l'incendie, les flammes gagnent le magasin des poudres, et leur explosion fait sauter un grand nombre d'édifices. Une partie considérable de la ville est réduite en cendres, et l'on assure que plus de cent mille hommes périrent ou par les flammes ou par le fer des Tatars. Ceux-ci se retirèrent à l'approche de l'armée des Russes.

Kn. Khilkof. Hist. MS.

Bientôt après, le khan envoya au tsar une 1571.
ambassade composée de trois cents hommes,

[1] L'empire d'Allemagne, jaloux du pouvoir croissant de la Russie, fit la paix avec le Danemarck et la Suède l'an 1570, et l'empereur Maximilien II fut déclaré chef de l'Esthonie; mais ce prince ne fit aucune démarche pour justifier ce titre. *D.*

1571. pour lui demander un tribut. Peu s'en fallut qu'Ivan, dans sa fureur, ne leur fît trancher à tous la tête; mais du moins il fit couper aux principaux d'entre eux le nez, les lèvres et les oreilles, et les renvoya ainsi mutilés à leur maître. Il les chargea de lui présenter une hache, et de lui dire que c'était le seul tribut que le tsar eût à lui offrir.

Kn. Kourbskoi. Le khan, irrité, entre en Russie, et, fier de de l'armée nombreuse qu'il conduit, il se promet de détrôner le tsar. Ivan, effrayé, quitte la capitale, se rend à Novgorod, et donne au prince Mikhaïl Vorotinski le commandement de l'armée. Vorotinski répond au choix de son maître : les Tatars sont battus, un des fils du khan reste sur la place, un autre est pris, les ennemis abandonnent leurs tentes et tout leur bagage; leur principal étendard devient un trophée du vainqueur.

Enfin la Russie n'eut plus qu'un ennemi à combattre. Elle fit la paix avec les Tatars. Le roi de Pologne et le tsar, également fatigués d'une guerre qui durait depuis long-temps avec des succès variés, convinrent d'une trêve de trois ans. Sigismond mourut l'année suivante. Pendant l'interrègne qui suivit sa mort, et pendant le règne du duc d'Anjou, qui fut depuis roi de France sous le nom de *Henri III*,

la Russie n'eut rien à craindre de la Pologne [1]. 1572.

Ivan se trouvait en état de faire la guerre contre la Suède avec plus de force et d'activité. Une de ses armées entre en Finlande, exerce le ravage sans obstacle, et retourne sans avoir eu de combat à livrer. Lui-même avec ses deux fils pénètre dans la Livonie, où son ennemi avait fait passer un secours qu'il avait reçu d'Ecosse; il assiège et prend d'assaut Vittenstein : les habitans sont passés au fil de l'épée, et l'on assure que le vainqueur fit embrocher à des lances et rôtir le commandant de la place, et tout ce qui avait échappé à la première fureur du soldat. Puffendorf. Hist. MS.

Ces cruautés furent trop faiblement vengées par le général suédois Ackenson. Des troupes 1573.

[1] Après la mort de Sigismond le sénat de Pologne envoya un ambassadeur à Moskou pour engager Ivan à continuer la trève. Ivan répondit qu'il était fâché de voir que la discorde des princes chrétiens facilitait aux mahométans le moyen de les détruire; qu'il attendait avec impatience l'arrivée d'une députation polonaise pour consolider la paix; qu'il ne commettrait point d'hostilités sur la frontière de la Lithuanie, mais qu'il ne pouvait conserver la tranquillité à l'égard de la Livonie; qu'il engageait la Lithuanie à ne pas se mêler des affaires de cette province, et que de son côté il abandonnerait la ville de Polotsk. (Kojalovitch, *Hist. Lithuan.*) *D.*

1573. russes dévastaient l'Esthonie; Ackenson sort de Révelpour s'opposer à leurs ravages. Les Livoniens qu'il conduit prennent la fuite, et ses Suédois restent seuls au milieu des Russes. Ils n'étaient, dit-on, que sept cents hommes, et une armée de seize mille hommes les enveloppait. On ne devait avoir que la peine de les égorger; mais ils se font jour, taillent en pièces une moitié de l'armée russe, mettent l'autre en fuite et restent maîtres du bagage. On reconnaît ici l'exagération que les Suédois se sont quelquefois permise en parlant de leurs succès sur les Russes.

Malgré la douleur qu'Ivan ressent de sa défaite, il célèbre avec beaucoup de pompe à Moskou les noces de Magnus, qu'il attache plus étroitement à ses intérêts en lui donnant une de ses proches parentes [1]. Cependant il hasarde des propositions de paix; mais elles n'ont aucune suite, parce que, suivant l'ancien usage, il s'obstine à faire conclure le traité par ses namestniks de Novgorod. Les
1574. Suédois n'eurent pas lieu de se féliciter de la continuation de la guerre; ils tentèrent plu-

[1] Marfa Vladimirovna. Cette tendre épouse partagea fidèlement tous les malheurs de Magnus, et l'accompagna constamment. On voit son tombeau dans l'église de l'Assomption à Troïtsa. *D.*

sieurs siéges et furent contraints de les lever : 1574.
leurs troupes firent des ravages en Russie ; mais les Russes et les Tatars y répondirent par des ravages encore plus grands. La cavalerie suédoise et allemande, livrée à la sécurité et plongée dans l'ivresse, fut surprise et taillée en pièces. Une flotte que le roi Jean avait envoyée à Narva fut presque entièrement détruite par la tempête.

Les Russes commencèrent la campagne sui- 1575.
vante par la prise de Pernau et de quelques autres places moins importantes ; mais ils furent battus et dépouillés de leur butin par le duc de Saxe-Lunébourg, beau-frère du roi de Suède. Cet échec engagea le tsar à renouer les négociations. On convint d'une trève de deux ans pour la Finlande, sans faire mention de la Livonie, dont Ivan prévoyait qu'il pourrait aisément se rendre maître quand il n'aurait plus à partager ses forces. Il prit d'abord quelques places que la Suède avait conquises et données au roi de Danemarck.

Le roi Jean ne faisait que de bien faibles efforts pour soutenir la guerre, plus occupé de rétablir la religion catholique dans ses états que de les défendre. Il négociait par lettres avec le tsar au lieu de chercher à le combattre. Celui-ci profita du sommeil léthargique des

1575. Suédois pour s'emparer de toute la Livonie. Il se mit en personne à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, et fit le siège de Révél qu'il fut obligé de lever après six semaines de travaux. Il s'arrêta près de Pleskof, manda Magnus, et convint avec lui du partage de la Livonie. Il lui abandonna Venden et un arrondissement qui ne devait pas en faire un puissant monarque, et réserva le reste à la couronne de Russie.

1576. Magnus n'eut pas de peine à entrer à Venden, dont les habitans le reçurent avec joie.
1577. Ivan, de son côté, pénétra dans la Livonie
1578. et se présenta devant Kokenhausen; mais les portes lui furent fermées au nom de Magnus. Les Livoniens ne pouvaient dissimuler leur penchant pour le duc de Holstein et leur horreur pour le joug de la Russie. Ivan ne leur pardonna pas de vouloir pour maître celui qu'il avait nommé leur roi; il regarda Magnus comme un traître et vint l'assiéger dans Venden. Le duc de Holstein sortit humblement au devant de lui. Pendant qu'Ivan lui faisait des reproches, une balle morte vint de la ville lui tomber sur la tête. Le danger qu'il venait de courir ranima sa colère : il jura de n'épargner aucun habitant, et Magnus fut mis aux arrêts dans un bain de paysans. Cependant les

habitans, qui se voient vigoureusement atta- 1578.
qués et ne revoient pas leur prince, s'assemblent, prennent la résolution de mourir, mettent le feu aux poudres et s'ensevelissent sous les ruines du château. Ivan fait pendre tous ceux qui n'ont pas péri dans ce commun désastre. Il assiégea Volmar; la place fut prise d'assaut, et tous les habitans périrent dans les supplices [1]. Une seule campagne le rendit maître de tout le pays situé au nord de la Dvina. Il faut toujours en excepter Révél.

Ivan traîne après lui, comme un sujet criminel, ce Magnus qu'il a fait roi; il le fait comparaître devant lui à Dorpat, le juge et lui pardonne. Il lui permet d'aller à Kokenhausen, et lui-même retourne dans ses états, où les Tatars de Crimée font une incursion.

Les Livoniens profitèrent de cette circonstance pour enlever Venden et fortifier Duna-

[1] Les Suédois commirent presqu'autant de cruautés que les Russes. Ivan avait permis aux habitans de Pernau de quitter la ville : ils se réfugièrent chez les Suédois, qui les pillèrent au lieu de les protéger. Magnus permit aussi aux paysans esthoniens de s'armer et de piller les Russes; dès-lors on les vit tomber sur les ennemis et les amis. Un ouvrier se fit un parti et se rendit redoutable à tout le pays, sous le nom de *Hannibal de Livonie*. Il tomba enfin dans le pouvoir d'Ivan, qui le fit mettre à mort. (Russov, *Hist. de Liv.*) *D.*

1578. bourg et quelques autres places. Malgré ces travaux, Dunabourg devint la proie des Russes; qui, encouragés par ces succès, espérèrent emporter aussi facilement Venden; ils s'opiniâtrèrent à en faire le siège, y passèrent l'hiver entier, et furent enfin défaits par les troupes combinées de Pologne et de Suède. Le tsar, indigné de cette perte et respirant la vengeance, fit la paix avec les Tatars, rassembla une armée de cent mille hommes qu'il fit défiler du côté de Pleskof, et se flatta de réduire sous son obéissance non-seulement la Lithuanie, mais encore la Courlande et la Prusse polonaise.

1579. Magnus, effrayé, se mit sous la protection d'Etienne Battori. Ce prince avait été élu roi de Pologne en 1575, après que Henri de Valois eut quitté ce royaume en fugitif pour aller en France succéder à Charles IX, son frère. Battori avait été occupé, pendant les premières années de son règne, à réprimer dans son propre royaume ceux qui tenaient contre lui le parti de l'empereur Maximilien, et à soumettre les Dantzickois; mais après avoir affermi son autorité en Pologne, s'être assuré de la tranquillité du côté de l'Allemagne, et avoir contracté contre la Russie une alliance avec les Turcs et les Tatars de Crimée, il vou-

lut reprendre les places dont les Russes s'é- 1579.
taient déjà rendus maîtres dans la Lithuanie, et joindre la Livonie à sa couronne. Cependant il ne prit pas les armes sans avoir tenté les voies d'une négociation dont il prévoyait sans doute l'inutilité. Il fit redemander au tsar ce que ce prince avait conquis dans la Lithuanie et dans la Livonie. Ivan, pour toute réponse, demande encore la Courlande. Etienne ne se rebute pas; il fait porter de nouvelles propositions par un courrier qui, au lieu d'être présenté, est conduit en prison. Dès-lors il ne fut plus question d'accommodement, et le roi de Pologne commença la guerre.

Elle devait être funeste aux Russes, et un auteur allemand a écrit qu'elle leur fut annoncée par un prodige effrayant. Au milieu des neiges et des tempêtes, des éclairs et des foudres, fut lancée du ciel, dans une campagne de la Russie, une vaste pierre de marbre blanc: une inscription en caractères indéchiffrables y était tracée. On rassembla des savans de toutes les nations : aucun ne la put lire; mais les sages comprirent que ce marbre, dont la forme ressemblait à celle des pierres sépulcrales, annonçait la mort d'un grand nombre d'habitans, et que l'inscription était leur épitaphe. Voilà comme on écrivait l'histoire avant

1579. qu'on eût cultivé la critique, cette partie si nécessaire de la philosophie.

Enfin Battori vint mettre le siège devant Polotsk : il eut à lutter à-la-fois contre l'inclémence du ciel et contre le courage des assiégés. Sa valeur fut encore irritée par les obstacles, et, après une longue résistance, il força la ville à se rendre.

30 août. Ibid. et Hist. MS.

On assure que les vainqueurs, en entrant dans la ville, apprirent avec horreur les cruautés exercées par les Russes sur leurs prisonniers. Les uns avaient été déchirés en morceaux; aux autres on avait arraché les entrailles; d'autres avaient été plongés dans des chaudières d'huile bouillante, les mains liées derrière le dos. C'est ainsi que, suivant les mêmes auteurs, les Russes, assiégés à Sokol, remplirent de poudre et de poix le ventre des prisonniers, et qu'après y avoir mis le feu, ils les jetèrent

1580. dans le camp des ennemis. L'histoire des tigres serait moins révoltante que celle des hommes dans les siècles de barbarie que des philosophes ont feint de regretter [1].

Les rois de Suède et de Pologne se liguent

[1] Lorsqu'on écrivait cela on était loin de prévoir que quinze ans après un peuple, célèbre par la culture des lettres, des arts et de la philosophie, se souillerait d'horreurs non moins révoltantes.

contre la Russie; ils conviennent que chacun 1580.
d'eux attaquera séparément l'ennemi commun, et gardera les conquêtes qu'il aura faites. Les Suédois prennent Kexholm dans la Carélie, battent les Russes et leur enlèvent plusieurs places dans l'Esthonie. Battori perd beaucoup de monde devant Velikié-Louki; mais il s'en rend maître, enlève d'autres villes, les réduit en cendres, et les campagnes refusent de nourrir les cultivateurs.

Ivan, effrayé de l'épuisement de son empire 1581.
et des progrès de ses ennemis, s'avisa, pour les Drevniaïa
engager à la paix, de réclamer une médiation Vivlioph. A. Possev.
qu'on ne devait pas s'attendre à lui voir im- Moscovia.
plorer. Il envoya un exprès au pape Grégoire XIII, se plaignit à ce pontife des entreprises d'Etienne, et le pria d'inspirer à ce prince plus de modération, des vues plus pacifiques et des sentimens plus conformes au christianisme.

Les papes n'avaient laissé échapper aucune occasion de se ménager des correspondances avec les souverains de la Russie; ils avaient toujours vu avec douleur ce vaste empire détaché de leur communion. Ainsi Grégoire répondit avec empressement aux vues du tsar. Il lui envoya Antoine Possevin, jésuite habile et délié, qu'il chargea de négocier la paix

1581. entre les deux cours ennemies, et de donner tous ses soins pour introduire en Russie le rit latin. Cet ambassadeur n'eut aucun succès dans ce dernier objet de sa mission.

Possevin se rendit d'abord auprès du roi de Pologne, et ce prince lui déclara qu'il ne consentirait à la paix qu'après qu'Ivan lui aurait cédé la Livonie entière, plusieurs villes de la Russie, et lui aurait payé des dédommagemens pour les frais de la guerre.

Ce fut avec ces propositions que Possevin arriva à Staritsa, où se trouvait alors le tsar. On rendit au prêtre ambassadeur des honneurs extraordinaires. Une escorte d'enfans-boïards, commandée par un homme d'une noblesse plus distinguée, alla le recevoir sur la frontière. Il vint en même temps un *pristaf*; c'est le nom qu'on donnait à un officier chargé d'accompagner les ambassadeurs, de satisfaire et même de prévenir leurs besoins, de faire servir convenablement leur table, de régler toute leur maison, et surtout d'éclairer de près leurs démarches. On fit accepter à Possevin un présent de chevaux superbement harnachés qui devaient lui servir de monture, à lui et aux principaux de sa suite. Soixante hommes de la maison du tsar étaient commandés pour le servir. A Smolensk et à Novgorod il fut salué

de toute l'artillerie, et les évêques de ces deux 1581.
villes avaient ordre de le bien traiter pendant le séjour qu'il y ferait.

En approchant de Staritsa il passa au travers d'une longue haie de strélits. Dans la cour du palais, sur les degrés et dans les appartemens, étaient rangés les boïards et les dvorianes, ou gentilshommes de sa cour, revêtus de superbes étoffes d'or. Un seigneur de la première distinction et un secrétaire d'état vinrent au devant de lui jusqu'au milieu du grand escalier.

Le tsar était avec son fils : ces deux princes lui présentèrent la main. Ivan le fit asseoir à côté de lui sur un banc couvert d'un riche tapis, et l'invita à sa table. Dans les jours de cérémonie, où le prince invitait à manger au palais quelques ministres étrangers ou quelques grands officiers de la cour, lui-même se faisait servir à une table séparée; car les princes héréditaires avaient seuls le droit de prendre place à la même table que le souverain. Il est encore à présent des jours solennels où l'impératrice de Russie [1] dîne assise sur le

[1] On écrivait cela en 1778, sous le règne de l'impératrice Catherine II, qui savait descendre avec ses sujets à la plus douce familiarité, et prêter à la majesté du trône tout ce qu'elle peut avoir de plus imposant.

1581. trône et ceinte du diadème : les seigneurs sont assis à une autre table.

Chaque jour le jésuite recevait des mets choisis de la table du prince. Il rapporte qu'à son entrée à Moskou cinq mille hommes étaient sur la place, et que le tsar, accompagné des boïards et de sa cour, daigna descendre lui-même au devant de lui, précédé des prêtres qui portaient l'image de la Vierge; mais ces honneurs étaient empoisonnés par une gêne insupportable : Possevin et les gens de sa suite n'étaient jamais seuls, ne pouvaient recevoir de visites, ne sortaient que pour des affaires indispensables et toujours accompagnés, et ne pouvaient avoir de médecins dans leurs maladies.

Le tsar, dont les ressources étaient épuisées par ses anciens succès et par ses derniers revers, sentait le besoin de la paix, et n'avait plus cette hauteur dont il avait accablé les envoyés de Battori. Sa gloire avait été payée de bien du sang, et, comme il est trop ordinaire, l'accroissement de sa puissance apparente avait diminué sa puissance réelle. Il avait des domaines plus étendus, mais le nombre de ses sujets était diminué, ou du moins, dispersés sur une plus grande surface, ils se prêtaient mutuellement moins de force. Les

Tatars de Kazan et d'Astrakhan n'avaient pas 1581.
succombé sans vengeance; ceux de Crimée, vaincus, repoussés tant de fois, avaient cependant chaque fois remporté leurs armes teintes du sang des Russes : la Livonie presque entièrement conquise et la Lithuanie entamée avaient servi de tombeaux à un grand nombre de leurs vainqueurs; des mères, des veuves russes pleuraient leurs époux et leurs fils expirés sous le fer des Suédois, et partout où le nom d'Ivan portait l'effroi, la terre avait été engraissée des cadavres de ses sujets. Des villages, autrefois considérables, n'avaient plus d'habitans, et les campagnes, couvertes auparavant de riches moissons, se hérissaient de forêts naissantes.

Ivan, obligé de faire des sacrifices, abandonnait toutes ses prétentions sur la Courlande et offrait de céder une grande partie de la Livonie. Telles furent les propositions qu'il chargea Possevin de porter au roi de Pologne.

Le jésuite trouva ce monarque devant les murs de Pleskof dont il faisait le siège. Il avait traîné, à travers des chemins longs et difficiles, une nombreuse artillerie : il venait de recevoir de Riga de grandes provisions de poudre et de boulets, et il attendait incessamment des troupes fraîches. Ces apprêts

1581. formidables le remplissaient d'une confiance que les circonstances ne faisaient qu'augmenter. Les troupes russes qui avaient été envoyées au secours de Pleskof avaient été défaites en chemin; différens corps, partis de Novgorod pour se jeter dans la ville, venaient d'être battus et avaient laissé beaucoup de morts et de prisonniers; dans les murs, un grand nombre d'habitans avaient péri par les armes, par les maladies, par le chagrin. Enfin il se voyait à la tête d'une armée aguerrie par trois ans de travaux, et, au lieu d'être obligé, comme auparavant, de partir de la Lithuanie ou de la Pologne, il se trouvait dans les états mêmes de son ennemi, et pouvait exécuter ses projets aussitôt qu'il les aurait formés.

D'ailleurs le roi de Suède, animé du même désir d'humilier Ivan, s'était déjà rendu maître d'une grande partie de l'Esthonie. Le plus habile ou le plus accrédité de ses généraux était un gentilhomme languedocien, Pontus de La Gardie, à qui il avait fait épouser sa fille naturelle, et qu'il avait comblé de richesses. Pontus prit d'assaut la ville de Narva, et fit passer la garnison russe au fil de l'épée. Il soumit à son maître Ivan-Gorod, Vittenstein, et porta le ravage jusqu'aux portes de Novgorod.

Ces succès en promettaient d'autres plus grands encore, et permettaient à Battori de se montrer difficile sur les conditions de la paix; mais en effet les victoires mêmes de la Suède contribuaient à la lui faire désirer. Il voyait d'un œil jaloux les progrès d'un voisin qui tirait parti des avantages que lui-même, par ses armes, lui avait préparés; mais il dissimulait ses sentimens et affectait de triompher des avantages de son allié. Il s'obstinait à demander l'évacuation de toute la Livonie, la conservation des conquêtes qu'il avait faites en Russie et des indemnités pour les frais de la guerre, menaçant de n'abandonner le siège qu'après avoir été satisfait sur toutes ses demandes. 1581.

Les circonstances, qui excusaient la fierté de Battori, ne laissaient prévoir au tsar que de nouveaux malheurs après les désastres qu'il venait d'éprouver. Il offrit de renoncer à la possession de la Livonie et de rendre Polotsk et quelques autres de ses conquêtes : d'un autre côté, Battori, dont les progrès étaient plus lents qu'il n'avait d'abord pensé, et qui voyait la division prête à se mettre dans ses troupes, se relâchant des conditions trop rigoureuses qu'il avait d'abord proposées, consentit à rendre les places qu'il avait conquises

1582. Possevini Moscov. en Russie, et il ne fut plus question de dédommagemens. La paix fut signée au commencement de l'année 1582. Ivan la conclut à-peu-près dans le même temps avec le khan de Crimée.

Une douleur profonde dont son ame était déchirée put contribuer à réprimer son orgueil et le rendre plus facile à traiter avec ses ennemis. Ce malheureux prince, trop peu maître de ses passions, venait de donner la mort à son fils aîné, jeune homme de grande espérance, et qu'il avait toujours chéri.

Ce tragique évènement est raconté de plusieurs manières, parmi lesquelles il est difficile de démêler la vérité.

Jiné Petr. Vel. Suivant quelques historiens, pendant que Battori tenait Pleskof assiégée, et peu de temps avant la fin de la guerre, des troupes polonaises se répandirent dans la Russie et portèrent le ravage jusqu'au Volga. Ivan ne s'opposait point à leurs courses et semblait leur livrer ses états; mais cette négligence apparente lui était inspirée par la politique : il voulait que les Polonais s'épuisassent eux-mêmes par ces expéditions entreprises pendant les rigueurs de l'hiver, et que Battori se portât plus volontiers à la paix. Le succès,

ajoutent-ils, répondit aux vues du tsar et lui 1582.
fit obtenir des conditions plus douces.

Mais les boïards, qui, témoins des maux que souffrait la Russie, ne pouvaient pénétrer les desseins du prince et ne voyaient pas le bien qui devait en résulter, le priaient de s'opposer aux Polonais. Ils lui représentèrent qu'il était encore possible de lever promptement une armée formidable, et ajoutèrent que, si la faiblesse de l'âge l'empêchait de se mettre à la tête de ses troupes, il pouvait en confier le commandement à l'aîné de ses fils. Ivan crut voir dans cette proposition le mépris de ses sujets pour sa personne et un complot formé contre lui-même en faveur de son fils; il ne put contenir son indignation, et fit punir de mort, comme des rebelles, les principaux de ceux qui lui avaient donné cet avis imprudent. Le tsarévitch s'aperçut qu'il était lui-même soupçonné; il tenta de se justifier et se jeta aux pieds de son père; mais Ivan, dont la colère était encore dans toute sa force, lui donna sur la tête un coup dont le jeune prince mourut au bout de quatre jours.

Possevin, qui était alors auprès de Battori, Possev.
mais qui retourna bientôt après à la cour du Moscov.
tsar, dut savoir au moins ce qu'on racontait en Russie de la mort du tsarévitch, et il pré-

1582. tend même en avoir appris les circonstances de la bouche d'un interprète qu'il avait envoyé au jeune prince dans la Slabode d'Alexandre.

Suivant lui, les femmes d'une condition honnête avaient coutume de porter trois robes à-la-fois, plus ou moins pesantes, suivant la saison. Celles qui n'en portaient qu'une faisaient mal juger d'elles, apparemment parce que ce vêtement de dessous, par sa forme ou par sa légèreté, était peu favorable à la pudeur. Un jour, l'épouse du tsarévitch, avancée dans sa grossesse, gênée dans cet état par le poids de ses habits, et ne s'attendant pas à être surprise dans sa solitude, était étendue sur un banc, revêtue d'une seule robe. En ce moment le tsar entre chez elle : elle se lève, veut s'excuser; mais il lui donne un soufflet et la frappe du bâton qu'il portait toujours, semblable à-peu-près au sceptre des anciens rois de la Grèce, et tel qu'en portent encore ces fantômes de souverains que les Turcs veulent bien donner à différentes nations tributaires.

La princesse, maltraitée, ne peut retenir ses cris. Son jeune époux accourt à sa voix, veut retenir son père, lui fait de durs reproches et attire sur lui-même la colère de cet homme

violent. Le tsarévitch, frappé sur la tête, 1582.
tombe. Ivan voit couler le sang de son fils, il ne sent plus que sa tendresse, se livre à la douleur, envoie chercher des secours : soins inutiles ! Le jeune homme expire au bout de quelques jours, emportant les regrets de toute la nation [1].

Dans son désespoir le tsar voulait se faire moine. Les nuits il se levait en poussant des cris douloureux, et se roulait sur le plancher. On avait peine à le remettre sur son lit, où la fatigue lui procurait enfin quelques instans de repos. Le remords le dévorait, l'agitation cruelle de son ame était un supplice plus affreux que ceux qu'il avait fait subir à un si grand nombre de ses sujets, et les vic-

[1] Le prince Kourbskoi raconte qu'Ivan, en passant par Troïtsa pour faire un pélerinage au monastère de Kyrillof, fut prié par un moine de retourner dans sa capitale, parce qu'il valait mieux bien régner que d'errer de couvent en couvent; mais comme le tsar s'obstina de continuer son pélerinage, le moine lui prédit la mort de son fils. Dans un autre couvent, Ivan IV s'entretint avec un vieux moine qui avait été évêque en Livonie. Celui-ci lui conseilla de régner en maître et d'ôter tout pouvoir aux boïards. Ce mauvais conseil, dit Kourbskoi, charma tellement le tsar qu'il baisa la main du moine en disant : « Mon père n'aurait pu me donner de meilleurs avis ». *D.*

1583. times de sa tyrannie étaient vengées. Il faisait distribuer de l'argent à tous les monastères; il envoya même des sommes considérables aux patriarches de la Grèce. Tous les historiens conviennent que sa douleur et son repentir abrégèrent ses jours.

Délivré des armes de la Pologne, il ne jouissait pas encore de la paix. La guerre continuait avec la Suède; mais elle était bien moins inquiétante que celle dont il venait d'être délivré. Les Suédois virent leurs efforts échouer contre Oréchek. Restés seuls ennemis de la Russie, et près de se brouiller avec la Pologne, ils ne pouvaient guère prévoir de plus heureux succès dans l'avenir, et conclurent une trêve pour trois ans.

CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE.

1571. TANDIS qu'Ivan, autrefois si fier et si terrible, abattu désormais par la douleur, attendait dans l'inaction l'instant qui le délivrerait du tourment de vivre, la fortune travaillait encore pour lui, et lui soumettait des régions jusqu'alors inconnues aux Européens. Cette contrée qui se vante de ses riches fourrures refusées au reste de la terre, qui, par les sui-

tes d'une révolution inconcevable du globe, renferme en si grand nombre, dans ses entrailles glacées, des cadavres d'éléphans, que leurs dents seules font l'objet d'un riche commerce; qui prodigue à ses maîtres l'or de ses mines, sans leur refuser des métaux plus utiles, quoique moins chers à la cupidité; qui, contente de ses pierres précieuses, peut ne pas envier les brillantes congélations de l'Orient; qui, privée de tant de trésors, serait encore assez riche par la fertilité de ses terres méridionales, par le gibier que nourrissent ses plaines et ses forêts, par les poissons qui vivent dans ses fleuves; la Sibérie enfin allait appartenir à la Russie et recevoir les lois d'Ivan à son insçu, et même en quelque sorte malgré lui. 1571.

Nous avons vu, sous le règne du grand-prince Ivan III [1], les Russes faire une expédition contre les barbares habitans de l'Iougorie, et porter la terreur au nord de la Sibérie; mais ces découvertes furent négligées sous le règne suivant. Les guerres que le grand-prince Vassili Ivanovitch eut à soutenir avec la Pologne, les Tatars de Kazan et ceux de la Crimée, empêchèrent de suivre des entreprises

[1] En 1480.

1571. dont les avantages ne se laissaient pas encore apercevoir.

Müller Ist. Sib.

Un simple particulier, sous le règne du tsar Ivan, retrouva quelques traces de cette découverte apparemment oubliée. Il se nommait *Anika-Strogonof* : c'était le descendant d'un Mourza, Tatar, qui, du temps de Dmitri Donski, était venu s'établir dans les états de ce prince. Ce fut, dit-on, ce Mourza qui apporta en Russie la manière de compter avec de petits globes enfilés; manière connue long-temps auparavant des Tatars, qui l'avaient eux-mêmes reçue des Chinois.

Anika possédait un riche établissement dans le gouvernement d'Arkhangel, sur les bords de la Vytchegda, rivière qui tombe dans la Dvina septentrionale. Il y avait établi le premier une fabrique de sel. Chaque année des étrangers inconnus et remarquables par la singularité de leurs traits et de leur habillement venaient lui vendre des fourrures précieuses et d'autres raretés de leur pays. Egalement piqué par la curiosité et par l'espoir du gain, il acquit, par ses caresses et par de petits présens, l'amitié de quelques-uns d'entre eux, et les fit reconduire par des gens de confiance, à qui il ordonna de bien observer le pays dans lequel ils allaient entrer. Instruit de ce

qu'il voulait savoir, il envoya, l'année suivante, dans le même pays quelques hommes de sa maison, chargés de ces bagatelles brillantes qui plaisent toujours aux peuples ignorans, tant l'éclat a naturellement d'empire sur les hommes. Ils pénétrèrent jusqu'à l'Ob, se rendirent agréables aux nations qu'ils visitèrent, et, en échange des futilités qu'ils leur apportaient, ils reçurent une grande quantité des plus belles fourrures. Anika tint ce commerce secret pendant quelques années, et acquit des richesses immenses. Content de sa fortune, et craignant d'être découvert et accusé auprès du tsar, s'il voulait continuer plus long-temps un commerce caché, il se rendit à Moskou et fit part à la cour de sa découverte. 1571.

On ne négligea pas d'en profiter, et l'on trouve qu'en 1556 Iédiguer, khan de Sibérie, payait tribut au tsar et se reconnaissait pour son vassal; mais ce prince fut peu de temps après détrôné par un Tatar kirguis, nommé *Koutchoum*, dont nous aurons souvent occasion de parler.

Ce Koutchoum [1], fier de sa victoire et de

[1] Il était fils de Mourtaza, et descendait du fameux prince Kirguise Khouban-Khan. C'est Koutchoum qui répandit le mahométisme dans la Sibérie, et força les nations de ce pays à l'adopter. Voyez Fischer, *Hist. de la Sibérie*. D.

1572. Drevn. Vivliophika. sa nouvelle puissance, n'avait garde de se reconnaître tributaire de la Russie. Le tsar voulut d'abord le soumettre, et envoya contre lui une armée sous les ordres du prince Litchémitsin. Elle fut défaite, perdit toutes ses munitions, et un canon dont les Tatars dans la suite voulurent inutilement faire usage. La plupart des Russes restèrent sur la place ou tombèrent dans la captivité; il n'en revint qu'un petit nombre qui eut à souffrir des maux inexprimables dans la route. Dès-lors Ivan ne pensa plus à prendre les armes contre Koutchoum; il entretint, par des ambassades, une bonne intelligence avec ce prince, et, content du commerce qu'il faisait avec la Sibérie, il perdit toute idée de la conquérir. Ce fut un brigand qui, pour fuir le supplice qu'il avait mérité, joignit à sa patrie ces régions plus vastes que les anciens domaines qu'elle possédait.

Müller et Fischer Ist. Sib. Le tsar, par la conquête d'Astrakhan ayant étendu sa domination jusque sur les bords de la mer Caspienne, avait ouvert au commerce de ses états une nouvelle route que fréquentaient des caravanes sorties de la Perse et de la Boukharie; mais les cosaques du Don, qui avaient porté au comble de la licence l'abus de la liberté, étendaient leurs brigandages jus-

que sur les bords du Volga et sur les rivages 1572.
de la mer Caspienne. Non contens d'enlever les richesses des marchands, ils arrêtaient même les ambassadeurs étrangers et pillèrent jusqu'à la caisse du tsar. Des troupes, envoyées contre eux en 1577, firent la chasse à 1577.
ces brigands, et punirent de mort tous ceux qui furent arrêtés ; mais le plus grand nombre prit la fuite et se dissipa.

Iermak, l'un des atamans, ou chefs de ces cosaques fugitifs, remonta la Kama, et parvint à la petite ville d'Orel, qui appartenait aux Strogonof. Ce ne fut pas sans effroi qu'on reçut la visite de ces hôtes turbulens. Maxime Strogonof, petit-fils d'Anika, tâcha d'adoucir leur férocité par le bon accueil qu'il leur fit, et, persuadé qu'une contribution volontaire pouvait seule le soustraire au pillage, il leur fournit amplement tout ce qui leur était nécessaire.

Iermak eut occasion d'entendre parler de la Sibérie aux gens de Strogonof; il s'en fit indiquer les chemins, et conçut l'espérance de la subjuguer, ou du moins de s'y enrichir. Il avait avec lui six mille hommes. Strogonof, obligé d'avoir pour ce chef des complaisances sans bornes, le pourvut de subsistances; mais il ne lui donna pas de guides, apparemment

1578. parce qu'Iermak avait négligé d'en demander. Celui-ci se repentit bientôt de son peu de prévoyance : il s'égara dès le second jour de sa marche, et ne retrouva plus le chemin qu'il aurait dû prendre. Cependant, pour se dédommager, il détacha contre les Vogoules trois cents cosaques qui revinrent avec un butin capable de payer leurs peines. Iermak comprit qu'il se promettrait vainement de grands succès, tant qu'il ne serait pas abondamment pourvu de vivres et de munitions de guerre. Strogonof pouvait seul en fournir : il fut décidé qu'on retournerait lui faire une seconde visite, et qu'on laisserait seulement mille hommes dans le pays dont on venait de s'emparer et où l'on avait élevé une sorte de fort.

Strogonof, malgré sa fortune, ne pouvait, sans se gêner, satisfaire aux demandes des cosaques. Il avait bien envie d'en refuser au moins une partie ; mais, sur la menace qu'ils lui firent de piller et de ravager toutes ses possessions, il leur accorda tout ce qu'ils exigeaient, et se contenta de la promesse qu'ils lui firent par écrit de le rembourser après le succès de leur entreprise. Il donna des fusils à ceux qui n'en avaient pas, fournit toute la troupe d'une quantité suffisante de

poudre et de plomb, et donna trois canons et des étendards à chaque compagnie de cent hommes. On doit être étonné qu'un particulier, un marchand, dont le commerce consistait dans le produit de ses salines, ait pu fournir une armée de munitions de guerre et même d'une artillerie; mais la richesse des Strogonof était considérable : de tels marchands ne pouvaient être comparés qu'aux Médicis de Florence. Le tsar leur avait permis de bâtir des forteresses et d'entretenir des troupes dans les pays auparavant déserts, dont il leur avait accordé la possession. 1578.

Iermark s'embarque, et prend cette fois de bons guides. Sachant combien le son des instrumens de guerre contribue à augmenter le courage, il n'avait pas négligé d'avoir des fifres, des tambours, des timbales et des trompettes. Lui-même était le général de son armée : sous lui commandaient deux *atamans*, dont les fonctions répondaient à celles de colonels. Les *iessaouls* faisaient les fonctions d'aides-de-camp : un *sotnik* ou capitaine commandait chaque compagnie de cent hommes, et avait sous lui un *piatidéciatnik* ou lieutenant, et un enseigne. Chaque dixaine d'hommes était soumise à un *déciatnik*. La discipline répondait à la régularité de cette ordonnance,

1578. qu'on est surpris de trouver dans une troupe de brigands. Les déserteurs étaient enveloppés dans un sac et jetés à la rivière : le même supplice expiait les grands crimes. On chargeait de sable les habits de ceux qui s'étaient rendus coupables de fautes plus légères, et on les plongeait ainsi dans l'eau pendant quelque temps.

On sait que la dévotion s'est trouvée souvent unie au brigandage. Iermak avait dans son armée un moine fugitif et trois popes. Ces prêtres célébraient régulièrement le service, et il y faisait assister ses cosaques. Ce chef de brigands, qui se faisait un jeu du meurtre et du pillage, craignait que les péchés contre la pureté n'attirassent sur lui la colère divine; ceux de sa troupe qui s'en rendaient coupables étaient plongés dans l'eau et mis ensuite dans les fers pour trois jours.

Malgré toutes les précautions d'Iermak, bien des difficultés traversèrent encore son entreprise : il fut même obligé de s'arrêter et de se fortifier pendant l'hiver sur les bords de la Sérébrianka, petite rivière qui se trouve sur les frontières de la Sibérie. Déjà son armée était sensiblement diminuée. Des Vogoules avaient leur demeure à l'entour du quartier d'hiver des cosaques; ceux-ci, qui commen-

çaient à éprouver la disette, leur faisaient de 1578.
fréquentes visites pour en tirer des subsistances, qui consistaient en poissons et en chair d'ours et de rennes; mais, peu contens de prendre à ces malheureux leur superflu, ils eurent la barbarie de les dépouiller et de les laisser dans leurs cahuttes, exposés aux rigueurs du froid et aux horreurs de la famine.

Les cruautés des cosaques les firent bientôt connaître au loin. Ceux qui font beaucoup de mal ont toujours une réputation fort étendue; la gloire des bienfaiteurs de l'humanité se renferme dans un cercle plus étroit; car les hommes sont bien plus sensibles à la crainte qu'à la reconnaissance. Non-seulement les Vogoules, mais les Tatars voisins se réunirent pour résister à leurs nouveaux hôtes. Un parti de 1580.
cosaques, qui s'éloigna du gros de la troupe pour reconnaître le pays, fut presque entièrement taillé en pièces. Ce n'était pas le seul désastre qu'on eût éprouvé; enfin, à la fonte des glaces, le 1er de mai, Iermak ayant fait la revue de son armée, la trouva réduite à seize cent trente-six hommes.

Leur valeur allait être mise à une nouvelle épreuve, la plus grande par laquelle ils eussent encore passé Ils descendaient la Toura et étaient parvenus à l'endroit où est à présent

1580. la ville de Tourinsk. Là faisait sa résidence un prince, nommé *Iapanzia*, qui dominait sur les Vogoules et les Tatars de cette contrée. Instruit de l'approche des cosaques par la terreur des malheureux qui fuyaient devant ces brigands, il rassembla tout ce qu'il avait de sujets capables de porter les armes. Leur nombre, leur courage féroce, l'avantage de leur position, tout leur promettait la victoire; mais, accoutumés à combattre contre le fer, ils ne l'étaient pas à braver la foudre, et furent dissipés aux premières décharges de la mousqueterie. Le brave Iapanzia, pour prix de sa généreuse résistance, vit réduire en cendres les habitations de ses sujets, et aucun village ne resta plus sur les bords de la Toura.

Après cette victoire, Iermak s'avança jusqu'à la petite ville de Tchimgui, qui fit place depuis à celle de Tioumen; il s'en empara. La situation du lieu est agréable, et les Tatars qui l'habitaient étaient riches en grains et en troupeaux. C'était une Capoue pour des cosaques, et leur chef crut devoir profiter, pendant l'hiver, de l'abondance qui lui était offerte.

Le khan Koutchoum était le plus puissant des souverains tatars de la Sibérie. Il faisait sa résidence sur la rive orientale de l'Irtich, dans

une ville que les Tatars appelaient *Isker*, et 1580.
que nous appellerons *Sibir*, parce que c'est sous ce nom qu'elle est connue. Un des officiers de ce prince était tombé entre les mains d'Iermak, qui l'avait comblé de caresses, et l'avait renvoyé chargé de riches présens et de protestations d'amitié pour son maître; en même temps il l'avait chargé de dire à Koutchoum que les cosaques se proposaient de retourner en Russie dès que la saison rendrait les fleuves navigables.

Le khan apprit en tremblant l'arrivée des cosaques, et ne fut rassuré ni par les présens ni par les promesses qu'il recevait de la part de leur chef. Ses devins, qu'il consulta, ne firent que confirmer ses craintes; il rassembla toutes ses forces pour repousser le danger qui le menaçait.

Ses inquiétudes n'étaient que trop fondées. Dès le commencement du printemps, Iermak continua de descendre la Toura pour entrer dans le Tobol. Il eut à soutenir les efforts réunis de six princes tatars : la bataille dura plusieurs jours; mais les cosaques dissipèrent enfin leurs ennemis et firent un si riche butin, que, ne pouvant le charger tout entier sur leurs barques, ils en enterrèrent une partie pour la reprendre à leur retour; mais ils ac-

1580. quéraient ces richesses aux dépens de leurs forces, et, pendant qu'ils se trouvaient embarrassés de leurs trésors, ils risquaient de ne pouvoir bientôt plus défendre leur vie. Leur nombre était réduit à mille soixante hommes. Ils se trouvèrent encore harcelés en naviguant sur le Tobol; mais ils eurent alors le bonheur de n'essuyer aucune perte.

Tant de périls qu'ils avaient franchis ne faisaient que leur ouvrir la route vers des dangers encore plus terribles. Koutchoum avait fait tendre une chaîne de fer d'un bord à l'autre du Tobol, dans un endroit où le lit de ce fleuve devient plus étroit. Des Tatars étaient placés sur le rivage pour profiter du moment où les barques, arrêtées par cet obstacle, s'embarrasseraient mutuellement.

Mais la chaîne se rompit, heurtée à-la-fois par un si grand nombre de bâtimens qu'entraînait la rapidité du fleuve. Cependant Iermak fut obligé de combattre trois jours entiers, et ne dut son salut qu'à un stratagème assez ingénieux. Il fit revêtir des pieux à la manière des cosaques, et rangea ces vains épouvantails sur les barques, où il ne laissa que ce qu'il fallait de monde pour les conduire. Il descendit avec le reste de ses troupes, sans être aperçu, et attaqua l'ennemi par-

derrière. Les Tatars, qui croyaient toujours 1580.
voir les barques chargées de cosaques, et qui voyaient en même temps à terre une bande d'ennemis que la surprise et l'effroi multipliaient à leurs yeux, se livrèrent à la terreur et leur laissèrent un libre passage.

Mais les cosaques, ruinés par tant de victoires, n'osaient plus se livrer à l'espérance d'en remporter de nouvelles. Ils s'arrêtèrent huit jours entiers à l'embouchure de la Tavda, incertains s'ils ne devaient pas remonter cette rivière et retourner en Russie par le chemin le plus court. Ce retour, qui rendait inutiles tous leurs travaux passés, n'était pas lui-même exempt de péril. Enfin, après bien des délibérations, le plus grand nombre des voix fut pour le parti le plus courageux, et l'on résolut de marcher à de nouveaux exploits.

Ils durent se repentir de leur résolution, lorsque, peu de jours après, non loin de l'embouchure de la Tavda, ils virent paraître une nombreuse armée de Tatars, d'Ostiaks, de Yogoules, conduite par Mémetkoul, cousin de Koutchoum. Leur perte semblait certaine, mais leurs armes vomissaient la flamme, et leurs ennemis n'avaient que des flèches. Bientôt les morts entassés, du côté des Tatars, em-

1580. barrassèrent même les vainqueurs; les chevaux pouvaient à peine franchir ces monceaux de cadavres. Une autre armée, qui se présenta cinq jours après sur le rivage, lança des nuées de traits, sans tuer un seul cosaque et sans les retarder un instant.

Précédés par la terreur qu'ils inspiraient, ils emportèrent facilement une petite ville, nommée *Karatchin*, à seize verstes de l'embouchure du Tobol. Ils y trouvèrent en abondance des grains et des provisions de bouche, et y firent un riche butin en or, en argent, en diamans et autres pierres précieuses. Ces trésors ne doivent point étonner; ils avaient appartenu autrefois aux compagnons de Tchinguis, ou de ses premiers successeurs, qui s'étaient enrichis des dépouilles de l'Orient. Pendant que les cosaques s'arrêtaient à piller, arriva le carême de l'Assomption qui dure quatorze jours, suivant les rits de l'église russe; mais Iermak ordonna un jeûne de quarante jours pour attirer la bénédiction du ciel sur ses brigandages.

Il passa à Karatchin ce temps d'abstinence et d'inaction, et les ennemis auraient pu le faire repentir de son imprudente superstition, s'ils en avaient su profiter; mais il leur avait inspiré tant de crainte, qu'ils ne s'avisèrent

pas de le troubler dans un repos qui différait 1580
leur ruine.

Iermak enfin se rembarque. Les Tatars s'étaient rassemblés pour défendre le confluent de l'Irtich et du Tobol. Il les brave, entre, malgré leurs efforts, dans l'Irtich, et s'empare d'une petite ville à trois verstes de son embouchure. Les cosaques en firent leur quartier, et y transportèrent tout ce qu'ils avaient sur leurs barques.

Ce fut là qu'ils reconnurent tout ce que leur situation avait d'effrayant. Que de dangers il leur restait à franchir encore! que d'ennemis à vaincre! Ils se voyaient réduits à cinq cents hommes. C'est avec cette poignée de monde qu'ils approchaient du centre de la puissance des Tatars. Combien d'ennemis chacun d'eux aurait à combattre! Retourneraient-ils en Russie? Mais comment, dans la faiblesse où l'on était réduit, affronter de nouveau tant de peuples irrités de leurs défaites? Et, si l'on espérait échapper à leurs mains, ne périrait-on pas, d'une manière plus lente et plus terrible, par la faim et par le froid? Pendant que le conseil assemblé flottait dans cette incertitude, Iermak fait entendre sa voix et fixe les esprits; il exhorte ses cosaques à mourir du moins en héros: tous pren-

1580. nent la résolution de périr en répandant le sang des infidèles, et d'expier ainsi le sang chrétien qu'ils avaient versé dans leurs brigandages sur les bords du Volga. Etrange piété de réparer des meurtres par le carnage!

Une première victoire que les cosaques remportèrent sur Koutchoum n'eut guère d'autre avantage que de leur inspirer de la confiance dans leurs forces. Ils ne purent se procurer des provisions suffisantes pour l'hiver, et la crainte de la disette leur fit désirer une affaire décisive.

L'occasion s'en présenta bientôt. Les Tatars reparurent en plus grand nombre, divisés en deux corps, l'un commandé par le khan, et l'autre par Mémetkoul; mais ces deux princes, bientôt entièrement défaits, ne pensèrent plus qu'à sauver leurs jours par la fuite. Ils avaient avec eux le canon qu'ils avaient pris autrefois au prince Lichténitsin, et le crurent enchanté, parce qu'il ne lançait pas de lui-même des boulets contre les cosaques, comme il en avait autrefois lancé contre les Tatars. Cette victoire coûta cent sept hommes aux cosaques, qui par conséquent furent réduits à moins de quatre cents.

Moins abattus qu'irrités de cette perte, et animés par le succès, à peine ont-ils pris quel-

que repos, qu'ils vont entreprendre le siège 1580
de Sibir, persuadés qu'ils éprouveront peu de résistance. Déjà ils étaient près de la ville, déjà ils préparaient leurs attaques lorsqu'ils s'aperçurent qu'elle était abandonnée. Iermak ne se livre pas imprudemment à la joie que devait lui causer cette découverte ; il craint que cette désertion ne cache quelque stratagème; mais il reconnaît bientôt qu'elle est réelle : il apprend que, dès le lendemain de la bataille, les Ostiaks des environs de l'Irtich avaient abandonné Koutchoum, et que lui-même, désespérant de sa fortune, avait ramassé ses trésors et abandonné le siège de son empire.

Dès ce moment Iermak résolut de faire sa résidence à Sibir et de la rendre la capitale de ses états. Il ne lui restait plus qu'à soumettre les nations d'alentour, et il n'eut que la peine de leur imposer le joug à mesure qu'elles venaient y présenter leurs têtes. Les Ostiaks, qui avaient combattu ou plutôt tremblé dans l'armée de Koutchoum, avaient fait à leur retour un tel récit des prodiges de valeur dont ils avaient été témoins, que les peuples voisins ne pensaient qu'à mériter la clémence des vainqueurs. Iermak n'était que depuis quatre jours à Sibir, lorsqu'un chef d'Ostiaks

1580. lui apporta un tribut de riches pelleteries et une grande abondance de vivres. Le cosaque le reçut d'une manière caressante, et, loin d'en agir en brigand insatiable, il témoigna sa reconnaissance à son nouveau tributaire. Il n'en fallait pas davantage pour charmer le cœur du barbare, qui ne quitta Sibir que pour aller célébrer les louanges d'Iermak. Elles se répandirent de bouche en bouche. Des familles tatares des bords du Tobol, de l'Irtich et des autres rivières qui se mêlent à ces fleuves, vinrent rendre leurs hommages à celui qu'elles reconnaissent avec joie pour leur chef; d'autres avaient pris la fuite, et s'étaient enfoncées dans des lieux sauvages, où les cosaques n'auraient pu ni les découvrir ni les suivre; mais, instruites de la douceur d'Iermak, elles se reprochèrent d'avoir pu le craindre, et s'empressèrent d'augmenter le nombre de ses sujets. Il permit à tous ceux qui le reconnurent de reprendre leurs anciennes habitations, et leur garantit la plus grande sûreté, tant qu'eux-mêmes voudraient rester paisibles. Chaque jour de nouveaux chefs tatars venaient se soumettre à sa domination.

Ainsi l'heureux brigand du Tanaïs voyait les peuples révérer sa puissance. Il avait fait prêter serment à ses nouveaux sujets; il leur

avait imposé des tributs de pelleterie; il ré- 1580.
gnait enfin ; mais il ne restait autour de lui que peu d'hommes de sa nation, et il voyait s'épuiser ces munitions de guerre apportées de l'Europe, sur lesquelles sa force était fondée. La terreur qu'il inspirait allait bientôt faire place au mépris quand on reconnaîtrait sa faiblesse, et les nations qui le révéraient à présent riraient bientôt elles-mêmes de leur vénération et de leurs craintes. Occupé de ces tristes idées, et voyant tout son pouvoir s'échapper de ses mains, il résolut d'informer la cour de sa conquête, sûr du pardon de ses anciennes fautes, après le service qu'il venait de rendre. Il choisit pour cette ambassade l'un de ses atamans, nommé *Ivan Koltsof*, lui donna une escorte de cinquante cosaques, et le chargea pour le tsar d'un riche tribut de pel-
leterie. Le député partit au mois de décembre 1581.
1581, et voyagea en partie sur des traîneaux étroits tirés par des chiens, et en partie sur ces longs et larges patins propres à courir sur la neige.

Pendant que ces évènemens se passaient en Sibérie, les Vougoules, habitans des bords de la Tavda, se soulevèrent et portèrent le trouble dans les villes nouvelles de la Permie. Leur chef avait sa résidence dans l'endroit où

1581. depuis fut bâtie la ville de Pélim. Il passa les monts Ougoriques, et ravagea les nouveaux établissemens des Strogonof, le long de la
1582. Kama. Encouragé par le profit qu'il avait fait, il vint, l'année suivante, surprendre Tcherdin, et s'il tira cette fois pour lui-même peu de fruit de son audace, il fit beaucoup de mal aux habitans. Le voiévode de Tcherdin était ennemi des Strogonof; il saisit cette occasion pour les perdre : il écrivit à la cour que ces riches citoyens, par les secours qu'ils avaient prodigués à un certain Iermak, chef de brigands fugitifs, étaient les auteurs des maux que venait d'éprouver la Permie; que les Vogoules ne faisaient qu'user de représailles pour leurs habitations réduites en cendres par les farouches cosaques, et qu'on avait encore à craindre de plus grands maux lorsque le khan de Sibérie viendrait, à la tête de toutes ses forces, venger sur la Russie les outrages que lui avaient faits les protégés des Strogonof.

Ces dépêches firent à la cour tout l'effet que s'en était promis le jaloux voiévode. Ivan écrivit aux Strogonof une lettre foudroyante, et les menaça de les rendre responsables de l'évènement. Ces lettres étaient parties : le tsar, qui ne pensait qu'à terminer en paix ses jours

empoisonnés par l'image toujours présente de son malheureux fils, se figurait avec douleur qu'il serait obligé de repousser, par une nouvelle guerre, les attaques du khan de Sibérie. Il était occupé de ces tristes réflexions à l'arrivée du député d'Iermak. L'heureuse nouvelle qu'apportait ce cosaque fit succéder aux craintes de la cour la joie d'une acquisition de la plus grande importance; Ivan voulut que Koltsof lui fût présenté, lui accorda presque les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à l'envoyé d'un souverain, et lui fit des présens considérables. Les cosaques ne demandaient que leur grace; mais le prince leur prodigua de grandes récompenses, et joignit aux présens dont il chargea le député pour Iermak une pelisse qu'il avait portée lui-même : c'était alors l'un des plus grands honneurs que le souverain pût accorder. 1582.

Pendant qu'Iermak recevait tant de graces à la cour, dans la personne de son député, il s'en rendit plus digne encore par de nouveaux exploits. Un parti qu'il avait mis en campagne surprit et fit prisonnier le vaillant Mémetkoul, celui des chefs dont il redoutait le plus les talens et le courage. De nouvelles hordes venaient lui rendre hommage; il en soumettait d'autres par les armes, et descendit, toujours vic-

1582. torieux, jusqu'à l'embouchure de l'Irtich. Alors il retourna sur ses pas, croyant n'avoir plus devant lui de contrées habitées, et persuadé que les bornes qu'il mettait à ses conquêtes étaient en même temps celles du monde.

1583. Il avait fait prier le tsar d'envoyer en Sibérie un voiévode. Le prince Bolkhovski arriva en cette qualité avec cinq cents hommes. Il fit partir pour Moskou le prince Mémetkoul, qui n'y parvint qu'après la mort d'Ivan; mais Phédor, qui occupait le trône, rendit de grands honneurs à ce prisonnier, qui se distingua depuis au service des tsars.

Jusqu'ici les évènemens avaient secondé les désirs d'Iermak : de grands revers vont suivre tant de prospérités. Le gouvernement, en envoyant un renfort aux cosaques, oublia de pourvoir à leur subsistance. Aussi peu de temps après l'arrivée du voiévode on éprouva les premières atteintes de la disette : elle augmenta chaque jour et dura l'hiver entier. La faim emporta un grand nombre d'hommes, et plusieurs, pour se conserver, dévorèrent les cadavres de leurs compagnons qu'ils venaient de perdre. Tant de misère amena les plus cruelles maladies, et le voiévode Bolkhovski en fut une des premières victimes. On lui avait

donné pour compagnon, ou plutôt pour secrétaire, un Ivan Gloukhof; mais ce chef, sans doute peu respecté, n'est pas même nommé dans les archives jusqu'à la mort d'Iermak. 1583.

Quelque temps avant l'arrivée du voiévode, l'un des Mourzas les plus considérables parmi les Tatars de la Sibérie, Karatcha, qui s'était détaché du parti de Koutchoum, fit demander à Iermak du secours contre d'autres Tatars de la *Kazatchaia-Orda* [1]. Le cosaque, fier de voir sa protection recherchée, et persuadé que l'alliance de Karatcha donnerait un relief considérable à son parti, lui envoya quarante hommes sous les ordres d'Ivan Koltsof; mais le Mourza ne les avait demandés que pour les exterminer. Il avait fait solliciter en même temps à la révolte plusieurs peuplades d'Ostiaks et de Tatars, et les cosaques qui étaient allés y recueillir les tributs furent impitoyablement massacrés.

Cependant Karatcha se prépare à porter aux cosaques de plus rudes coups; il rassemble des forces de toutes parts, vient mettre le siège devant Sibir, et bloque la place de tous côtés, résolu de la réduire par la famine. La nécessité

[1] Les Tatars de la Kazatchaia-Orda sont les mêmes que les Kirguis ou Kirguis-Kaisaki.

1583. de périr par les armes ou par la faim augmente le courage des cosaques, en ne leur laissant plus de ressource que dans le désespoir. Ils profitent des ténèbres de la nuit pour sortir de la ville, traversent en silence le camp des Tatars, échappent à toutes les sentinelles, et vont au-delà du camp attaquer le quartier de Karatcha. Ce prince, qui ne pouvait soupçonner aucun danger lorsqu'une armée entière le séparait de l'ennemi, était plongé dans un profond sommeil. Les cosaques ne combattirent point, ils égorgèrent des malheureux endormis. Deux fils du Mourza tombèrent au nombre des victimes : lui-même prit à peine la fuite avec trois hommes presque nus; mais l'affaire n'était pas terminée. Les cosaques avaient entre eux et la ville toute l'armée ennemie, et, maîtres du quartier de Karatcha, ils étaient menacés d'y périr; ils se font des retranchemens avec le bagage du prince qu'ils ont mis en fuite; Iermak est à leur tête, et l'ennemi n'a plus de chef. Attaqués au point du jour, ils se défendent avec fureur, épouvantent les Tatars par leur audace, les renversent, les frappent, les dispersent, et vers midi ils rentrent victorieux dans Sibir.

Les Tatars et les Ostiaks avaient mis dans le brave Karatcha leur dernière espérance.

Privés de ce héros, ils se soumirent aux Russes 1583.
une seconde fois, leur fournirent des vivres et firent succéder l'abondance à la disette.

Tout le bas Irtich était soumis; mais les peuples du midi de ce fleuve n'avaient pas encore senti les armes d'Iermak, et croyaient pouvoir braver sa puissance. Il se contenta, pour les subjuguer, de prendre avec lui trois cents hommes, choisis entre ses anciens cosaques et parmi les renforts qui lui étaient arrivés de Russie. L'évènement justifia sa confiance, et ses pas continuèrent d'être marqués par des victoires. Dans le cours de ces conquêtes un prince tatar, voulant mériter la clémence du terrible cosaque, vint au devant de lui, se reconnut tributaire, lui fit de riches présens, et lui offrit en même temps sa fille qu'il amenait avec lui; mais le nouveau Scipion refusa cette dernière libéralité du Tatar, et défendit aux siens, sous les plus rigoureuses peines, de toucher à la jeune princesse.

Il retournait sur ses pas lorsqu'on lui annonça qu'une caravane de marchands boukhars venait commercer avec lui, et que, retenue par la crainte de Koutchoum, elle s'était arrêtée sur les bords du Vagai : c'est une rivière qui se jette dans l'Irtich. Iermak court au devant de cette caravane. Arrivé à l'endroit

1583. indiqué, il reconnaît qu'on l'a trompé par un faux avis, et reprend le chemin de Sibir; mais, rempli d'une aveugle sécurité, il s'arrête par une nuit obscure et pluvieuse, et se livre au sommeil avec sa troupe, sans même poser de sentinelles. Koutchoum, auteur du faux avis qui l'avait attiré sur le Vagai, le suivait de près; instruit par un espion de l'imprudence des cosaques, il les attaqua pendant leur sommeil et en fit une affreuse boucherie. Quelques-uns seulement parvinrent à se sauver sur leurs barques : Iermak fut du petit nombre de ceux qui s'ouvrirent un passage à travers les ennemis. Déjà ses jours étaient en sûreté; mais, en sautant sur une barque qui était un peu éloignée du rivage, il tomba dans la rivière. Il s'était malheureusement armé de deux superbes cottes de mailles que lui avait envoyées le tsar; présent funeste qui lui causa la mort. Accablé par le poids de cette armure, il ne put remonter au-dessus de l'eau. Ainsi périt ce brave cosaque : s'il eût été pris quelques années auparavant il serait mort du supplice des scélérats; mais par les services qu'il rendit à sa patrie dans ses dernières années il mérite qu'elle le compte au nombre de ses héros.

Quand on apprit à Sibir la mort d'Iermak,

Gloukhof, qui n'avait plus que cent cinquante 1583.
hommes, sentit bien que le khan saurait profiter de sa victoire et qu'il n'y avait plus de sûreté pour les Russes dans toute la Sibérie. Ils ne pouvaient même, sans être poursuivis par une foule de Tatars, retourner en Russie par les chemins ordinaires; il fallut descendre l'Irtich, l'Ob, et gagner ensuite la Petchora à travers les monts Ouralsks.

Depuis dix jours seulement les Tatars avaient défait les cosaques, et déjà ils étaient entièrement délivrés de ces dangereux ennemis. Koutchoum reprit sans difficulté possession des pays qu'il avait perdus, et fit partir pour Sibir son fils Alei avec quelques troupes. Le jeune prince s'établit dans la ville abandonnée, et ne put y rester long-temps. Seïd-Iak, le dernier prince de cette dynastie des souverains de Sibir renversés par Koutchoum, s'était retiré dans la Boukharie; là il apprit la ruine de l'ennemi de sa famille et les exploits des cosaques, et vit dans un temps de trouble une occasion favorable de se venger et de recouvrer peut-être le trône de ses ancêtres. Il se présenta devant Sibir peu de temps après qu'Alai y était entré; ses forces étaient supérieures à celles de ce prince, il lui fut aisé de l'en chasser.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Gloukhof qu'on

1583. apprit à Moskou la perte de la Sibérie. Comme on ne sentait pas toute l'importance de cette acquisition on fut médiocrement affligé de l'avoir perdue, et l'on conserva l'espérance de recouvrer cette conquête. Trois cents hommes, tant strélits que cosaques, furent envoyés en Sibérie, sous le commandement de deux voiévodes, Soukin et Miasnof, auxquels on joignit un autre chef, homme de plume, nommé *Tchoulkof*. Cette troupe devait se joindre à cent hommes qu'on avait fait partir précédemment lorsqu'on ignorait encore le malheur d'Iermak et la retraite de Gloukhof. Pour employer si peu de forces à cette expédition, il fallait qu'on la vît avec bien de l'indifférence.

1586. Le voiévode Soukin ne crut pas devoir se porter d'abord à Sibir. Il sentit le danger de s'avancer témérairement sans être assuré des pays qu'il laissait derrière lui, et commença par se fortifier sur les bords de la Toura. Il y fit bâtir la ville de Tioumen, à l'endroit où avait été auparavant celle de Tchimgui. Par le moyen de cette forteresse il en imposait à tous les Tatars des environs, parvint sans peine à les soumettre et à leur imposer un tribut. Chaque jour il reculait les bornes de sa domination, et bientôt les bords de la Toura, de

la Poichma, de l'Isset, de la Tavda et même du Tobol, furent des dépendances de Tioumen. On ne voit pas que ces promptes acquisitions aient coûté de sang. 1586.

La cour, informée de ces premiers succès, dont elle n'avait pas sans doute prévu la rapidité, fit partir pour Tioumen un renfort de cinq cents cosaques, avec ordre à Tchoulkof de s'avancer sur l'Irtich, et d'y bâtir une ville aussi près qu'il serait possible de Sibir. Tchoulkof partit sans différer, et jeta au confluent de l'Irtich et du Tobol les premiers fondemens de Tobolsk. Cette ville nouvelle dépendit de Tioumen; mais bientôt après elle devint la capitale de toute la Sibérie.

Ainsi l'on resserrait la domination de Séïd-Iak, qui, fortifié dans Sibir, ne mettait aucun obstacle à leurs travaux. Apparemment qu'ennemi comme eux de Koutchoum, il les regardait comme ses amis, pensait que ses forces étaient augmentées de toutes celles qu'ils acquéraient, et se croyait toujours assuré de recevoir leurs secours contre l'usurpateur.

Si telle était sa pensée, il connaissait bien peu les hommes. Prince aveugle, qui pensait que ses voisins le laisseraient jouir de l'héritage qu'il avait recouvré lorsqu'il leur serait aisé de le lui ravir! Cette confiance respec-

1586. table, si l'on savait estimer la vertu lors même qu'elle rend malheureux, le conduisit bientôt à sa perte.

Le Mourza Karatcha, le même dont nous avons déjà célébré la valeur, et un sultan ou fils de khan de la Kazatchaia-Orda, étaient venus se joindre à Séïd-Iak et avaient uni leurs forces aux siennes. Un jour que ces trois princes, dans une partie de chasse, s'étaient approchés jusqu'à la vue de Tobolsk, Tchoulkof les pressa d'accepter un repas dans la ville. Les princes hésitèrent ; ils demandaient du moins que toute leur troupe fût admise avec eux : on les rassura par des protestations et des caresses, on supposa quelques inconvéniens à recevoir tant de monde à-la-fois. Les princes se rendirent à ces raisons, ou plutôt à ces dehors d'amitié, entrèrent, suivis seulement de cent hommes, et ne virent d'abord rien qui pût leur donner des soupçons. Cependant Séïd-Iak commençait à sentir son imprudence, il était pensif et rêveur. Tchoulkof lui en fit des reproches, et lui soutint en badinant qu'il méditait sans doute contre les Russes quelque projet qui causait sa rêverie. Le Tatar s'excusa; mais on ne voulut recevoir sa justification que le verre à la main : il se défendait; on rit, on le pressa, on fit apporter un grand

gobelet de vin qu'il devait boire pour prouver 1586.
et pour sceller l'amitié. Séïd-Iak, exact observateur des lois de Mahomet, refusa par scrupule de donner la preuve qu'on exigeait. En cet instant le jeu cesse; Tchoulkof accable Séïd de reproches, décide qu'il est convaincu, par son obstination, de mauvais desseins contre l'état, et le fait charger de chaînes, lui et les deux autres princes. Tous les Tatars qui sont entrés dans la ville sont massacrés; ceux qui sont restés en dehors entendent les cris de ces malheureux et prennent la fuite. Sibir est abandonnée, et tout ce qui est autour de Tobolsk reconnaît la domination des Russes. Les trois princes furent envoyés à Moskou; le tsar leur donna des terres et leur assura une honnête subsistance.

On continua de construire de nouvelles villes qui semblaient nécessaires, soit pour contenir les vaincus, soit pour porter plus loin les conquêtes; mais il fallait achever d'écraser Koutchoum, qui, par ses fréquentes incursions et ses attaques brusques et imprévues, ne cessait d'inquiéter les peuplades soumises à la Russie. Les forces de Tobolsk s'étaient insensiblement augmentées. Des Tatars, des Tcherkasses, des prisonniers polonais ou lithuaniens qui s'y étaient rendus de toutes

1586. parts pour chercher fortune, composaient, avec les strélits envoyés de Moskou, un corps de quinze cents hommes. Le voiévode avait ordre d'engager Koutchoum, par promesse ou par la force, à reconnaître la domination du tsar; mais ce khan, souvent repoussé, battu, prêt à tomber dans la captivité, et qui s'était vu enlever par les ennemis deux de ses femmes et son fils Aboulgaïr, Koutchoum, dis-je, s'obstinait à rester ennemi de la Russie. Son opiniâtreté fit son malheur. En vain toute la stepe [1] qui est renfermée par l'Ob et par l'Irtich lui fut enlevée; en vain une partie de sa famille vint se donner volontairement aux Russes. Tant de désastres ne firent que l'irriter au lieu de le soumettre. Il se montra plus violent dans sa haine, plus ardent à l'attaque, plus atroce dans sa vengeance : c'était provoquer les ennemis aux derniers efforts. Mille hommes de cavalerie, tant Russes que Tatars,
1593. se mirent en campagne, le surprirent, tuèrent presque sous ses yeux la plupart de ses amis, firent prisonniers ses enfans et ses femmes, pillèrent son camp, enlevèrent ses trésors, et peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté lui-même. Accompagné de quelques domestiques, manquant de tout, sans cesse agité de la crainte

[1] On appelle *stepes* les déserts de l'Asie septentrionale.

d'être atteint, il courut jour et nuit, et ne 1593.
s'arrêta que chez les Kalmouks, sur les bords de Nor-Zaissan, lac que traverse l'Irtich, après avoir pris sa source dans des stepes plus méridionales; mais bientôt, las de rester au milieu d'un peuple différant de mœurs, de religion, de langage, il voulut remonter jusqu'au désert que renferme l'Irtich et l'Ichim, dans l'espérance de s'y réunir aux débris de sa famille, aux restes de ses sujets, et de voir peut-être s'offrir encore quelques occasions de rétablir ses affaires.

Mais son penchant au brigandage, encore 1586.
augmenté par la misère où il était tombé, rendit vains ses projets en consommant sa ruine. Dans sa retraite il avait emmené quelques chevaux de ses hôtes : les Kalmouks s'aperçurent du larcin, poursuivirent cet hôte infidèle, l'atteignirent et lui tuèrent presque tout le monde qui lui restait. Il parvint à se sauver; mais on ne sait rien de certain sur sa retraite ni sur sa mort, et les Russes demeurèrent pour toujours maîtres de son empire.

1586.

SUITE DU RÈGNE D'IVAN VASSILIÉVITCH.

Les derniers évènemens que nous venons de raconter sont de plusieurs années postérieurs au règne d'Ivan Vassiliévitch; mais nous n'avons pas cru devoir séparer dans l'histoire des faits qui, dans la réalité, ont été unis entre eux. La conquête de la Sibérie n'en est pas moins une seule action pour avoir occupé trois règnes successifs. Ivan ne put apprendre que les premiers succès des cosaques, et mou-
1584. rut le 19 mars 1584. Il reçut dans ses derniers
Letop. momens la tonsure monacale des mains du
Miatéjakh. métropolite Dionisi, qui lui donna le nom de *Jonas*. Au milieu de ses cruautés et de ses dérèglemens ce prince avait toujours témoigné
Possev. beaucoup de dévotion, et ce n'est pas le seul
Moscov. trait de ressemblance qu'il ait eu avec notre Louis XI. Il allait à l'église plusieurs fois par jour, y priait avec ferveur, et quittait les autels pour ordonner des massacres; il observait religieusement tous les jeûnes prescrits, et se plongeait ensuite dans la plus sale débauche. Enfin, partagé entre les crimes de la tyrannie

et les pratiques de la piété, il donnait à ses 1584.
sujets presque autant d'édification que de crainte.

Les étrangers ont écrit qu'il avait eu successivement sept femmes : il est certain qu'il en eut cinq, et qu'il força deux d'entre elles à se faire religieuses. Il n'en chérit aucune autant que la première : ce fut d'elle qu'il eut cet Ivan dont nous avons raconté la fin tragique, et Fedor qu'il désigna pour son successeur. La dernière, de la maison des Nagui, lui donna le malheureux Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'état.

Après avoir parcouru rapidement les évène- 1549.
mens militaires de son règne, et avoir tracé l'histoire d'Ivan conquérant, il faut peindre en lui le législateur, le protecteur du commerce et des arts, et lorsque tout sera dit sur le grand homme, il ne restera plus qu'à faire l'histoire de la bête féroce.

Depuis que le premier Iaroslaf et le second Vladimir eurent donné des lois à Novgorod jusqu'au seizième siècle, il n'est guère vraisemblable que la Russie, dans les différens états qui la composaient, n'ait eu aucun législateur; mais les Annales nous laissent à cet égard sans lumière; et comme elles ont été écrites par des contemporains, leurs auteurs,

1549. négligeant de rapporter ce que tout le monde savait aussi-bien qu'eux, ont gardé le silence sur les lois, les mœurs et les coutumes de leur temps.

Ivan n'avait encore que vingt ans, et déjà il sentait l'insuffisance des anciennes lois de son empire; mais, s'il avait cette heureuse audace de la jeunesse, qui ne se prosterne pas religieusement devant les décombres informes de l'antiquité, il n'avait pas la dangereuse présomption de ces sages sans barbe qui opposent leur raison particulière à celle de tous les hommes et de tous les temps. Il reconnut que son pays avait besoin de lois, mais il ne crut pas que son esprit seul pût commander à tant d'esprits. Il convoqua les députés de la noblesse, et, d'après leurs avis balancés, il
1550. dressa le code qui porte le nom de *Soudebnik*, titre qu'on pourrait traduire ou plutôt expliquer par *Manuel des juges*.

Ce code sans doute était fort imparfait, mais il était préférable aux lois qu'on avait suivies jusque-là. Cependant Ivan ne put corriger un usage barbare consacré par l'antiquité, celui des combats judiciaires. Dans les procès obscurs, le seul moyen qu'on connût alors pour sortir du dédale tortueux de la chicane était de prescrire à Dieu de faire un mi-

racle. Hommes insensés! qui croyaient que la 1550.
Divinité devait sans cesse changer ses décrets pour suppléer à leur ignorance.

Une nation peut être heureuse par de bonnes lois, mais elle ne peut être florissante que par l'industrie et le commerce. La Russie, qui par son étendue offre une si grande variété de productions et qui touche à tant de peuples divers, doit exercer un grand commerce, à moins qu'elle ne languisse dans un extrême engourdissement.

Aussi avons-nous vu des preuves des liaisons commerciales qu'elle entretenait, même dans les temps les plus anciens, non-seulement avec ses voisins, mais avec les Grecs de Constantinople. Opprimés ensuite par les Tatars, les Russes perdirent la plus grande partie de leur commerce, et n'en conservèrent peut-être qu'avec leurs voisins occidentaux; mais lorsqu'insensiblement ils eurent rompu plusieurs anneaux de leur chaîne, que le premier Ivan Vassiliévich acheva de briser, ils virent d'abord leur commerce renaître, et bientôt même exciter l'envie. Dès l'année 1533, un an avant que le premier tsar montât sur le trône, la ville de Lubeck, d'un commun accord avec toutes les villes anséatiques, défendit à tous ses sujets, sous peine d'infamie et

1550. de la perte de leurs privilèges, d'aller commercer au port de Narva, le seul par lequel on pût alors négocier avec la Russie. C'est qu'on craignait que les Russes n'apprissent des Allemands la navigation, comme les Turcs l'avaient apprise des Génois.

Aug. Thuan. Lib. 36.

Dvinskoi letopissets. Müller.

Ambassades de Carlisle.

Une nouvelle route s'ouvrit au commerce de la Russie. Trois vaisseaux anglais furent expédiés en 1553 pour chercher un passage dans l'Inde par le nord; deux furent jetés sur des côtes désertes de la Laponie, et tous ceux qui les montaient périrent des rigueurs de l'hiver; le troisième, commandé par le capitaine Chanceler, fit une route plus heureuse : il entra dans la Dvina, qui tombe dans la mer Glaciale, et jeta l'ancre près d'un petit monastère, nommé *Saint-Nicolas*, à-peu-près où fut bâtie depuis la ville d'Arkhangel. La fondation de cette ville est due au commerce que fit naître cet évènement. Chanceler et son monde furent envoyés avec honneur à Moskou, et le tsar les y reçut comme des ambassadeurs. Il leur accorda, pour eux et leur nation, le privilège de commercer avec la Russie sans payer aucun droit. L'année suivante, deux bâtimens de la même nation eurent le malheur d'arriver trop tard et furent arrêtés par les glaces. Quand les Russes s'en aperçurent tout l'équipage était

mort; mais ils rendirent un compte fidèle des 1550.
marchandises [1]. Cet accident n'empêcha pas les Anglais de continuer cette navigation, qu'ils partagèrent ensuite avec les Hollandais et les Hambourgeois [2].

Gustave I[er], roi de Suède, vit avec douleur cette source de richesses et de lumières ouverte pour la Russie. Il écrivit au roi de Danemarck, et pria ce prince, maître de la Norwège, de mettre obstacle à la navigation des Anglais dans la mer Glaciale : pour mieux l'engager à seconder ses vues, il cherchait à l'effrayer; il lui annonçait que les Anglais portaient des

Rassoujdenie P. Chafirova.

[1] Il est vraisemblable que ces deux vaisseaux étaient ceux qui étaient partis d'Angleterre avec Chanceler. On apprit, par un testament qu'avait laissé le chevalier Willugby, commandant de cette expédition, que lui-même et une partie de son monde vivaient encore au mois de janvier 1554. Les Russes auront découvert ces deux vaisseaux après la fonte des glaces, l'année qui suivit l'arrivée de Chanceler à la baie de Saint-Nicolas. Voyez les *Ambassades du comte de Carlisle.*

[2] Il ne faut point conclure de ce récit qu'avant l'arrivée des Anglais la route d'Arkhangel a été inconnue aux autres peuples. Sturleson et Saxo Grammaticus, nous apprennent que dans les temps anciens les Danois et autres Normands commerçaient beaucoup dans la mer Blanche avec les Slaves. Voyez l'Histoire du commerce russe, par Tchulkof. *Istoritcheskœ opisanie Rossiiskoi kommertzii.* Saint-Pétersbourg, 1781, *in*-4°. *D.*

1550. armes aux Russes et les rendaient redoutables aux puissances du Nord; il fit même porter ses plaintes jusqu'à la reine d'Angleterre: c'était la célèbre Elisabeth. Elle répondit qu'elle ne pouvait empêcher ses sujets de naviguer partout où ils se croyaient appelés par leur intérêt, mais qu'elle leur défendrait de porter des armes aux Russes.

Aug. Thuan. Lib. 36 et 51. Peu de temps après, en 1558, Ivan Vassiliévitch, toujours attentif à ce qui pouvait être utile à son empire, établit à Narva, qui était alors sous sa domination, un marché pour les étrangers. Aussitôt des Anglais, des Hollandais, des Français, y vinrent en grand nombre. Les Lubeckois même, malgré leurs anciennes défenses, avaient part à ce commerce. Le grand-maître de l'ordre de Livonie, l'évêque de Riga, Eric, roi de Suède, voyaient d'un œil envieux naître ce nouvel établissement: ils portèrent leurs plaintes à l'empereur Ferdinand; mais elles furent inutiles, et le port de Narva fut chaque jour plus fréquenté [1].

[1] La concurrence y était si grande que les marchands se voyaient souvent obligés de donner les marchandises à un tiers au-dessous du prix ordinaire. Des pièces de damas, dont l'aune avait coûté 8 francs, se vendaient 4 francs l'aune; des draps anglais, qui valaient 180 francs, se donnaient pour 120 ou 130 francs : la charge de sel

Mais quels objets pouvait-on alors tirer de la 1550.
Russie? d'anciens règlemens pour le commerce nous l'apprennent. Avant même l'établissement d'Arkhangel elle expédiait, du port de Saint-Nicolas pour les pays étrangers, du caviar, du poisson sec, de la colle de poisson, de la cire, du suif, des huiles de poisson, de la laine, du crin, du chanvre, du lin, toute sorte de bois de construction, et surtout le premier, le plus important de tous les objets de commerce, le blé.

Des écrivains, prévenus ou passionnés, ont représenté la Russie, même dans le dix-huitième siècle, comme un pays inculte et stérile; tandis qu'il est prouvé que dès le règne du tsar Ivan Vassiliévitch il se faisait du port d'Arkhangel des exportations de grains considérables pour la Suède, le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, et même pour la France [1].

Depuis la conquête de Kazan et d'Astra- Müller.
khan les caravanes de la Boukharie et de la Perse fréquentèrent les routes de Moskou, pendant que les Nogais venaient du midi y vendre leurs chevaux, peu agréables pour la

ne se vendait que 4 francs, et souvent des centaines de charges restaient sur le port. *D.*

[1] Cela est prouvé par des lettres conservées dans les archives de Moskou.

1550. forme, mais robustes, légers, et accoutumés à supporter la faim et les fatigues. Ces Tatars amenaient chaque année jusqu'à quarante mille de ces animaux.

Mayerberg.

Les arts sont liés au commerce. L'industrie de chaque peuple a d'abord par elle-même peu d'étendue; elle s'accroît par la communication avec les autres peuples, et s'enrichit de leurs inventions et de leurs découvertes. Ainsi quelques arts d'agrément avaient été autrefois introduits en Russie par son commerce avec la Grèce, et les incursions des Tatars en avaient effacé toutes les traces.

Mais les malheurs des Russes ne purent leur faire oublier deux branches d'industrie qui semblaient leur être propres, celle de bouillir et de cristalliser le sel, et celle de préparer ces cuirs si recherchés sous le nom de cuirs de *Roussie*. Peut-être cette dernière invention est-elle due aux Bulgares.

Müller.

Quoique les historiens se taisent sur l'exploitation des mines en Russie, celle des mines de fer dut être anciennement connue. Un grand nombre de paysans s'en occupent dans le district de Novgorod, et cette industrie ne semble pas leur être nouvelle. Il est certain qu'elle était connue et pratiquée du temps

d'Ivan Vassiliévitch; mais elle était alors dans un état de langueur. 1550. Poss. Mosc.

Tout ce qui sert au luxe des habits, les beaux draps, les riches étoffes, se tiraient de l'étranger. Les Russes ne savaient faire que de gros draps gris pour vêtir les paysans, du coutil et de la toile assez grossière. Müller.

L'art de tirer du grain une liqueur forte par la distillation, art très-ancien chez les Arabes, n'est connu en Europe que depuis le quatorzième siècle : il convient à la Russie, qui manque de vignes et qui possède une grande quantité de grains, et il doit avoir été apporté de bonne heure en Ukraine par les Génois, qui possédaient alors Azof et les bords de la mer Noire.

Quoique les Russes eussent toujours les armes à la main, ils ne connaissaient point l'art de la guerre. Un courage brutal, une grande patience dans les fatigues, faisaient tous leurs avantages. Ils savaient supporter, sans se plaindre, le froid, la soif et la faim. Quelques tissus de branchages, quelques morceaux d'étoffe attachés à des pieux, étaient pour eux des abris suffisans contre la pluie, la neige, le vent et la tempête; de l'eau mêlée de farine d'avoine fermentée et un peu de pain suffisaient à leur nourriture. Nous avons Possev. Mosc.

1550. vu qu'Ivan Vassiliévitch fut le premier qui les arma régulièrement et qui prescrivit quelques lois à leur courage.

Seizième siècle.

Quelques-unes des fortifications de leurs villes étaient de briques; mais la plupart n'étaient formées que de remparts de terre bien battue, liée et contenue par une charpente. Elles résistaient aux coups, mais on y mettait aisément le feu. Ils ne connaissaient pas encore ces travaux avancés inventés en Italie dans le siècle précédent, et devaient à des Italiens leurs forteresses les moins imparfaites. Si, malgré cette ignorance, ils l'emportaient sur les Polonais dans la défense des places, ils devaient moins cet avantage à l'art qu'à la valeur. Dans une ville assiégée les femmes devenaient soldats. Celui qui tombait mort était aussitôt remplacé, et quelques malheureux exténués et respirant à peine, qui avaient survécu à tous leurs compagnons morts sur les remparts, ne se rendaient qu'en frémissant, honteux de n'avoir pas défendu la cause de leur prince jusqu'au dernier soupir. Dans la dernière guerre que la Suède venait de faire à la Russie deux hommes, restés seuls dans une place ruinée, avaient obtenu une capitulation honorable.

Les Russes avaient conservé trop peu de

communication avec les autres peuples pour ne pas languir dans l'ignorance. Ivan le sentait et voulait les éclairer. Il appelait des étrangers à Moskou. Il avait obtenu de l'Angleterre [1] des ouvriers et des artisans, et fut, je crois, le premier souverain de Russie qui eut à sa cour des médecins étrangers. Attirés par l'espoir de la fortune, trois cents hommes de talens différens, orfèvres, papetiers, fondeurs de cloches, mineurs, armuriers, maçons, tailleurs de pierres, peintres, sculpteurs, architectes, et même théologiens et jurisconsultes, s'étaient déjà rendus à Lubeck, dans le dessein de s'embarquer pour la Russie; mais ils furent arrêtés par les intrigues des marchands de Lubeck et surtout par les Livoniens, qui éprouvèrent dans la suite le ressentiment du tsar.

Seizième siècle.

Knig. Step.

Bacmeister.

Ce prince était savant, comme alors on pouvait l'être en Russie [2]; c'est-à-dire qu'il avait

[1] En 1547 il s'adressa, par l'entremise de son ambassadeur Jean Schlitte, à Charles V, pour avoir des savans, des architectes, des sculpteurs, etc. La lettre qu'il écrivit dans cette intention à l'empereur d'Allemagne est imprimée dans le tome I[er] de Schmidt, *Materialien zur Russischen Geschichte*. Malgré le mauvais succès de la première entreprise, Ivan renouvela sa demande en 1557 auprès de Ferdinand I[er]. *D.*

[2] Les historiens danois rapportent une anecdote qui ne donnerait pas une haute idée du savoir d'Ivan, s'il ne fallait supposer un motif politique à sa conduite. Il

Seizième siècle.

lu la Bible, et qu'il en avait retenu un grand nombre de passages. Les exemplaires manuscrits en étaient rares et chers, et l'ignorance, ou la précipitation des copistes, y multipliait les fautes. Il voulut rendre cette pieuse lecture facile à tous ses sujets, et désira qu'ils pussent acheter les livres saints à bas prix dans les marchés publics. Dans ce dessein, il prit des informations sur l'art d'imprimer, et fournit les sommes nécessaires aux ouvriers, dont le premier fut un diacre. On entreprit d'abord une édition des Actes et des Epîtres des apôtres : elle fut commencée au mois d'avril 1563, et ne fut terminée qu'au mois de mars de l'année suivante, tant ce travail allait encore avec lenteur; mais enfin le tsar eut la satisfaction de n'avoir employé dans cette entreprise que des hommes de la nation [1].

reçut, parmi d'autres présens du roi de Danemarck, une belle pendule dont le mouvement était très-compliqué. Au bout de trois jours il la rendit, en priant le roi de Danemarck d'agréer ses excuses de ce renvoi, attendu que, comme prince chrétien, il ne pouvait avoir de confiance aux planètes et aux signes qui étaient tracés sur cette pendule. *D.*

[1] L'imprimerie, établie par Ivan, fut détruite lorsque les Polonais envahirent la Moscovie, et elle ne fut rétablie que sous Michel Féodorovitch. On ne trouve plus d'exemplaires de la première Bible slavonne qu'elle fit

Seizième siècle.

Possev. Mosc.

Il avait moins pensé dans ce projet à servir les sciences que la religion. Le bas clergé de ses états croupissait dans la plus profonde ignorance; les moines ne savaient pas même quel était l'instituteur de leur ordre. Trois hommes seulement savaient le latin, et, ce qui était pire encore chez un peuple soumis à l'église grecque, personne ne savait le grec. Ainsi les prélats eux-mêmes brillaient peu par la science; mais ils s'attiraient le respect par leur piété et par la régularité de leurs mœurs [1]. C'est un témoignage que leur rendit Possevin, et l'on ne soupçonnera pas ce jésuite de leur avoir été trop favorable.

Avec aussi peu de lumières les Russes devaient haïr tous ceux qu'ils regardaient comme des sectateurs d'une fausse doctrine; mais surtout ils avaient conçu pour l'église romaine une telle horreur que la plus grande impré-

paraître sous Ivan. Celle qui fut imprimée à Ostrof en 1581, d'après les ordres de Constantin, prince de Volhinie, est aussi devenue fort rare. On a moins de difficulté à trouver la Bible slavonne que le tsar Alexis fit imprimer à Moskou en 1663, d'après celle d'Ostrof. Kohl, *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum, imprimis sacram*. Altona, 1729. *D.*

[1] *Annulos non gerunt in digitis; et sanctitatem præ se ferentes, apud omnes in veneratione habentur.* Poss. Mosc.

Seizième siècle.

cation qu'ils pussent faire contre un ennemi était de souhaiter qu'il mourût soumis au pontife de Rome. Le tsar même, quand il recevait des ambassadeurs, et que, suivant l'usage, il leur avait présenté la main, ne manquait pas, à leur départ, de se laver les mains dans une cuvette d'or placée exprès dans la salle d'audience.

Cependant il savait sacrifier ses préjugés au bien de l'état. Obligé, pour éclairer sa nation, d'implorer les secours des étrangers, il n'avait garde de les écarter en gênant leur conscience. Les marchands luthériens avaient deux églises à Moskou : Possevin osa proposer au tsar, de la part du pape, de chasser de ses états les pasteurs allemands de la secte de Luther. On pense bien qu'il n'obtint pas sa demande; on doit seulement être surpris qu'il ait eu l'indiscrétion de la faire, tandis qu'il implorait la liberté de conscience pour les catholiques qui viendraient commercer dans la Russie.

Drev. Vivl.

Il est trop ordinaire que les princes zélés pour la religion se laissent aveuglément conduire par ses ministres. Ivan sut éviter ce reproche. Il exerçait la même autorité sur les grands et sur les chefs du clergé, ne respectait pas même les privilèges les plus chers des pré-

Possev. Mosc.

lats, et leur imposait des tributs à sa volonté. Suivant les anciens usages, les métropolites devaient être confirmés par le patriarche de Constantinople; mais Ivan les élevait et les renversait à son gré. Quand il était mécontent de leur conduite ou choqué de leur zèle indiscret et de leurs remontrances trop hardies, il les faisait condamner et déposer par quelques popes qu'il leur donnait pour juges.

Seizième siècle.

Kn. Kourbskoi.

Lui-même semblait autant affecter dans son extérieur la puissance pontificale que l'empire temporel. Une tiare, chargée de perles et de diamans, couvrait sa tête, et il en changeait plusieurs fois lorsqu'il donnait audience. Son sceptre, surmonté de gros globes de cristal, ressemblait au bâton pastoral des chefs de l'église grecque. Sa longue robe était à-peu-près semblable aux ornemens du pape lorsqu'il officie pontificalement. A sa droite était l'image du Sauveur, et au-dessus de son siège celle de la Vierge. A ses côtés deux gardes ou acolytes, couverts de robes blanches, portaient des ailes attachées aux épaules.

Possev.

Jamais aucun souverain n'avait donné tant d'étendue à son autorité, qu'il affectait de tenir du ciel même [1]. Quand on lui faisait quelque

Kn. Kourbskoi.

[1] Sa correspondance avec le roi de Suède est remarquable par la grossièreté du style; jamais deux princes

Seizième siècle.

demande, il répondait avec emphase : *Je le ferai, si Dieu l'ordonne.* Toujours il semblait agir par inspiration, et il avait su persuader au peuple que toutes ses démarches étaient ordonnées par le ciel. Quelque mal, quelque folie, quelque imprudence qu'il fît, on révérait la sainteté de ses actions. Au milieu des plaisirs de la table on n'osait, dans les familles, porter aucune santé sans avoir bu celle d'Ivan. C'est peut-être de son règne qu'a commencé cet usage des Russes qui, quand ils ignoraient quelque chose, disaient : *Dieu le sait et le tsar.*

Hist. M.S.

Il punissait les grandes fautes avec sévérité; il employait la honte pour punir les fautes

ne se sont traités avec moins de cérémonie. Dans une lettre adressée au roi Jean le tsar cherche à humilier ce prince à cause de sa naissance; il lui refuse le titre de roi, et le prie de s'adresser pour les négociations au gouverneur de Novgorod. Cette lettre curieuse, datée de 1573, est imprimée dans le tome II de l'*anc. Biblioth. russe* de Novikof. Le roi de Danemarck chercha en 1575 à réconcilier Ivan avec le roi de Suède. Le tsar répondit aux députés danois qu'il ne convenait pas à lui, *issu de l'empereur Auguste*, de traiter avec le roi de Suède, qui n'était qu'un roi élu et d'une naissance obscure; que le roi de Danemarck ne se respectait pas assez en donnant à ce prince le titre de roi; que, quant à lui, le tsar, il ne donnerait point audience aux ambassadeurs suédois, etc. *D.*

légères. Quelquefois il faisait dépouiller les plus illustres boïards, les faisait revêtir de haillons et conduire dans les rues par des gadouards ivres. Après leur avoir infligé cette humiliation, il se les faisait présenter et les exhortait à se mieux conduire. Malgré toute son autorité, il n'eût pu interdire l'ivresse les jours de grandes fêtes; mais, excepté ces jours privilégiés, elle était punie par la prison. Il avait des heures marquées pour recevoir les placets; il permettait à tout le monde de lui en présenter, et ne faisait pas attendre longtemps sa réponse. Les ministres et les gouverneurs qui se rendaient coupables d'injustice et de concussion étaient punis de mort. Seizième siècle.

Des princes portaient les noms des provinces ou des villes qui avaient formé l'apanage de leurs ancêtres; mais il ne faut pas croire qu'ils en eussent la propriété : ils en retiraient tout au plus quelques revenus que le souverain voulait bien leur abandonner. Aussi avait-il de riches trésors : il attirait à lui seul presque tout l'or et l'argent que le commerce faisait entrer dans ses états; il fit enlever ce qu'on en put trouver en Livonie, sans respecter même les vases sacrés, et il n'en laissait sortir que difficilement, comme pour des rachats de prisonniers ou pour lever des troupes étran- Kn. Kourbskoï.

Seizième siècle. gères. Enfin, malgré les richesses qu'apportait journellement le commerce, les Russes employaient encore des morceaux de peaux pour monnaies courantes dans le pays.

Toutes les fortunes, sous Ivan, étaient sujettes aux revers. Suivant ses caprices, il élevait aux premières dignités des hommes pris dans les derniers rangs, et rabaissait les grands aux derniers emplois. Il donnait les commandemens des villes sous les moindres prétextes, et les ôtait pour les moindres fautes. Ses boïards, ses conseillers perdaient tout en perdant sa faveur. Peut-être, ajoute un homme qui devait bien connaître ses concitoyens, peut-être les mœurs de la nation exigeaient-elles un semblable gouvernement. On ne voyait que des caractères d'esclaves. La femme ne se croyait point aimée de son mari, l'esclave de son maître, quand ils n'étaient pas sévèrement punis de leurs fautes ; mais sous les fouets qui les déchiraient ils célébraient la bonté de ceux qui les faisaient frapper. Les grands, les nobles, souvent pour une faute légère, recevaient cruellement le knout [1] sous les yeux du tsar, et, se prosternant à ses pieds

Kn. Kourbskoi.

[1] Le mot *knout* signifie *fouet*. Celui qu'on emploie comme instrument de supplice est une lanière forte et tranchante qui tire le sang à chaque coup.

après leur supplice : « Vivez, lui disaient-ils, » et régnez heureusement, ô grand prince, » qui honorez de vos bontés vos fidèles su- » jets, et qui daignez les punir pour les rendre » meilleurs ». Seizième siècle.

De tels hommes devaient faire de leurs princes des tyrans; Ivan le fut : nous avons vu des preuves de sa cruauté dans le traitement qu'il fit éprouver aux habitans de Novgorod et de Tver, et aux grands qu'il soupçonnait. Quelques souverains ont puni sévèrement des villes rebelles, et ne se sont pas d'ailleurs montrés sanguinaires : Ivan le fut jusque dans le sein des plaisirs [1].

Après la mort de l'aimable Nastasia Ivanovna, les amusemens de la cour, qu'elle avait rendus nobles et décens, devinrent bas et cra-

[1] L'humanité se plairait à croire que les cruautés d'Ivan sont exagérées; mais celles qu'il exerça dans Novgorod sont consignées dans la Chronique de cette malheureuse ville. La plupart des autres nous ont été transmises par le prince Kourbskoi, qui, du fond de sa retraite en Pologne, envoya son manuscrit au tyran. Ivan ne dédaigna pas de lui répondre; il ne nia pas les faits et se contenta de les excuser. Je conserve une copie fidèle de ce précieux manuscrit. Le récit de Kourbskoi, avoué par Ivan lui-même, rend vraisemblables les autres exemples de la férocité de ce prince rapportés par Guagnini.

Seizième siècle.

puleux. On buvait sans aucune modération; on se faisait gloire de vivre dans une ivresse continuelle. Ainsi le même vice qui était puni dans les particuliers devenait une vertu à la cour. Refuser de boire autant que les autres, c'était insulter le prince par une censure indirecte de sa conduite, et cette censure ne se pardonnait jamais.

C'est ce qu'éprouva le kniaz Dmitri Ovtchinin, qui avait le dangereux honneur de manger souvent à la cour. Il était déjà ivre lorsque le tsar lui présenta de sa main une grande coupe d'hydromel, et lui ordonna de la boire à sa santé. Cette liqueur est fort enivrante. Ovtchinin, qui sentait son état, n'en but que la moitié et rendit la coupe : « Voilà » donc le bien que tu me souhaites ! s'écria » Ivan furieux : c'est donc ainsi que tu m'ai» mes » ! Et, en finissant ces mots, il le fit conduire dans un cachot obscur où on lui donna la mort. La famille de cet infortuné fut enveloppée dans son malheur, et son fils, à peine sorti de l'enfance, fut poignardé de la propre main du tsar.

Il est vrai qu'Ovtchinin avait été secrètement accusé de quelques mauvais desseins contre le prince; mais on n'en peut dire autant du kniaz Mikhaïl Repnin, homme moins

distingué par son origine qu'il tirait du premier souverain de Russie, et par le rang honorable qu'il tenait à la cour, que par ses qualités personnelles. Ivan lui accorda sa dangereuse amitié et l'admit à ses plaisirs. Un jour il y eut à la cour bal masqué : ce divertissement, nouveau sans doute alors, effrayait la conscience timorée de Repnin. Il ne put cacher sa douleur, et ne craignit pas même de faire à son maître des représentations que lui dictaient ses scrupules. Le prince rit d'abord des graves sermons de Repnin, et s'approchant de lui : « Divertis-toi avec nous, lui dit-il, » et partage nos plaisirs ». En même temps il lui voulut mettre un masque sur le visage. Repnin recula et jeta le masque avec indignation : « Moi, dit-il, moi, membre du conseil, » me livrer à cette honte » ! Ivan, dont la gaieté fit aussitôt place à la fureur, le chassa de sa présence, et quelques jours après il envoya des soldats le massacrer jusque dans l'église et au pied des autels.

Seizième siècle.

L'art d'amuser à table par de basses bouffonneries devint nécessaire pour s'attirer à la cour quelque considération; mais cet art même n'était pas sans danger. Deux frères, les princes Gvozdevoi, l'emportaient sur tous les autres esclaves de la faveur par ce misérable

Seizième siècle.

talent. Le plus jeune, qui d'ailleurs exerçait la charge de *postelnik* ou gentilhomme de la chambre, eut un jour l'audace de piquer le prince par une plaisanterie sans doute trop vive. Le tsar lui ordonna de se lever de table. Pendant que Gvozdevoi se prosternait en prononçant quelques mots d'excuse, on présenta un plat de choux encore bouillans, qu'Ivan lui versa sur le cou. Ce malheureux s'efforçait de se retirer; le tsar le retint par la robe, saisit sur la table un couteau, le frappa et le fit tomber à ses pieds sans mouvement. Aussitôt il se repentit de sa brutalité et envoya chercher un médecin; mais quand il apprit qu'il n'y avait plus de remède, il se consola par des plaisanteries qui auraient été froides en toute autre circonstance, qui devenaient atroces en ce moment.

Souvent il se livrait à la cruauté par caprice, par passe-temps. Un jour, pendant qu'il était à table, le voiévode de Staritsa, nommé *Titof*, vint lui faire sa cour. Le tsar le reçut avec un air de bonté, lui dit de s'approcher, et, pendant que ce malheureux se prosternait, il prit un couteau et lui coupa l'oreille. Titof, accoutumé à la servile bassesse de son temps, ne laissa échapper aucune plainte, et remercia le tyran de cette marque de sa faveur.

Quelquefois, lorsque le tsar voyait une foule de peuple rassemblée, il faisait lâcher les ours les plus vigoureux et les plus voraces de sa ménagerie. Il riait avec son fils de l'effroi des malheureux poursuivis par ces animaux féroces, de la douleur des époux dont ils enlevaient les femmes, des cris des faibles mères qui voyaient étouffer et déchirer leurs enfans, sans pouvoir les secourir. Si les parens des victimes de ce jeu barbare venaient se plaindre, on croyait leur faire grace en leur donnant quelque argent et en les assurant que le prince et son fils s'étaient bien divertis.

Seizième siècle.

Guagnini.

Souvent dans sa maison de plaisance il faisait couvrir de peaux d'ours les malheureux qu'il voulait punir, lançait sur eux des chiens d'Angleterre dressés à cette chasse cruelle, et voyait avec joie déchirer ces objets de sa vengeance.

Si le tsar commettait de sang-froid de telles horreurs, quels devaient être les excès de sa cruauté quand elle était animée par la haine ou par le soupçon! Les Russes étaient assez naturellement portés à médire les uns des autres, et le tsar profitait contre eux de ce vice; les vains caquetages qu'il entendait ou qui lui étaient rapportés lui servaient de prétextes pour faire périr les hommes qui lui étaient

Kn. Kourbs.

Seizième siècle.

odieux ou suspects. Quand il prononçait des arrêts, quand il condamnait des accusés, si quelqu'un des assistans parlait à l'oreille à son voisin, s'il se mettait à rire ou s'il témoignait de la pitié, c'en était assez pour être interrogé et regardé comme un ennemi du prince. Souvent même il ne permettait pas au malheureux qui se trouvait mis en jugement sur un prétexte aussi frivole de parler pour sa défense, et le condamnait, sans l'entendre, à être noyé ou taillé en pièces.

Les plus grands services étaient incapables de dissiper les soupçons intéressés du tsar. Le prince Mikhaïl Vorotinski, le même qui avait si glorieusement repoussé les Tatars de Crimée, fut un an après accusé par un de ses esclaves d'avoir voulu jeter un sort sur le souverain. Il etait contraire à toutes les coûtumes et à toutes les lois de recevoir une telle déposition. Cependant il fut arrêté, chargé de chaînes et traîné devant le tsar : en vain il essaya de se justifier ; on voulait qu'il fût coupable. Ivan le fit placer entre deux bûchers ardens, et lui-même poussa des charbons brûlans sous cet infortuné. Vorotinski, retiré mourant de cette torture, fut envoyé en prison à Bielozéro et mourut en chemin. Ses parens les plus proches, leurs femmes, leurs

Seizième siècle.

enfans en bas âge ne purent éviter la mort. Leur crime, dit-on, était de posséder la principauté de Pronsk [1], et de pouvoir sur leur domaine rassembler plusieurs milliers de combattans. Ils furent sacrifiés à la crainte et à l'envie qu'ils excitaient.

Un Chérémétef possédait la ville de Kolomna, et l'on croit que ce riche domaine fut la cause de sa perte. Des ennemis ou des hommes gagnés secrètement l'accusèrent d'avoir voulu, pendant l'absence d'Ivan, s'emparer de la principauté de Moskou. Ces sortes d'accusations étaient toujours bien reçues, parce qu'elles offraient un prétexte de dépouiller l'accusé. Chérémétef perdit tous ses biens meubles et immeubles, et reçut ordre d'aller à la guerre contre les Tatars. Dépouillé de toute sa fortune, il ne savait comment se mettre en campagne. Un moine eut pitié de son malheur et lui fournit un cheval. Chérémétef partit, servit en sujet fidèle, et revint après l'expédition. Ivan le fit mander au palais, et rassembla ce jour-là un grand nombre de courtisans. L'infortuné, qui prévoyait son sort, prit congé de sa femme, de ses enfans, de ses

[1] Pronsk, ville de la province de Péreslavle dans le gouvernement de Moskou, à cinquante lieues de cette capitale.

Seizième siècle.

amis, les baigna de ses larmes et leur dit le dernier adieu. Il arrive au palais. Ivan le fait revêtir de la robe des tsars, lui met la couronne sur la tête, lui présente la boule d'or, symbole de l'empire, et le place lui-même sur le trône. Après avoir ainsi commencé cette féroce comédie, il recule avec l'air du respect, se découvre, le salue en s'inclinant jusqu'à terre, et sans quitter cette humble posture : « Salut, tsar et grand-prince, lui dit-il; tu as » ce que tu désirais. Tu voulais usurper ma » place, c'est moi qui te la donne; mais, » ajoute-t-il en se levant, comme j'ai pu te » faire tsar, je puis aussi te renverser du » trône; je le puis et le veux ». A ces mots, il tire son poignard, et l'en frappe dans le cœur à coups redoublés. Les courtisans crurent ne devoir pas être tranquilles spectateurs de cette atrocité. Chacun tire son couteau : c'est à qui frappera le corps inanimé de Chérémétef. Les esclaves qui lui avaient été attachés furent pendus ou noyés. Trois cents habitans de la ville de Kolomna, accusés d'intelligence avec lui, furent massacrés; les bourgs, les villages qu'il avait possédés furent livrés aux flammes et au fer. On renferma les habitans les plus considérables dans une maison qu'on fit sauter avec de la poudre; leurs fem-

mes et leurs filles furent déshonorées avant que d'être livrées à la mort. Les satellites du tsar dépouillèrent les femmes du peuple, et les chassèrent absolument nues dans un bois; là, elles trouvèrent des hommes apostés qui les poursuivirent et les déchiraient à coups de fouet : la forêt retentissait des cris lamentables de ces infortunées. La veuve de Chérémétef fut renfermée dans un monastère, et toute sa famille fut détruite.

Seizième siècle.

Ainsi des maisons entières périssaient pour le crime, souvent imaginaire, d'un seul homme. Doubrovski, garde du sceau impérial, fut accusé de quelques malversations assez légères, et l'on ajoute que l'accusation était fausse : Ivan envoya ses gardes le couper en morceaux dans sa propre maison, sans observer même aucune de ces formalités qui du moins donnent à l'iniquité quelque ressemblance avec la justice. Deux fils de ce malheureux subirent le même supplice, et les trois cadavres, dépecés, furent jetés dans un puits. Un troisième fils de Doubrovski était allé passer la journée chez un de ses amis. Instruit du malheur de sa famille, il se sauva, et resta caché un an entier; mais enfin, découvert et conduit à Moskou, il fut écartelé. Les spectateurs feignaient en frémissant d'applaudir à son supplice. En témoigner

Seizième siècle.

quelque horreur, c'eût été s'exposer à le partager.

Ivan ne respectait pas plus les dignités sacrées que les hauts rangs civils ou militaires : c'est ce qu'éprouva le métropolite Philippe. Ce chef de l'église russe osa faire au tsar des représentations sur ses cruautés, et, les voyant inutiles, il crut devoir mettre dans ses reproches ce ton d'autorité que semblait exiger son ministère. Le tsar le fit juger et condamner. Les exécuteurs de cet arrêt illégal arrachèrent le prélat aux autels, le dépouillèrent de ses habits et le traînèrent nu sur la place ; là, ils l'attachèrent sur un taureau furieux, le battirent de fouets et le donnèrent en spectacle au peuple indigné, que la crainte retenait dans le silence. Tout mourant qu'il était, il fut chargé de chaînes et jeté dans un affreux cachot, d'où l'on ne daigna le retirer que pour l'envoyer dans un monastère, où il fut condamné à la pénitence sous le simple habit de moine ; mais Ivan, dont le temps ne faisait qu'aigrir la colère, lui envoya enfin donner la mort.

Personne n'eut plus de part à sa faveur que le frère de sa seconde épouse, le prince Tcherkaski. Souvent le tsar le retenait plusieurs semaines de suite dans son palais, et lui

Seizième siècle.

donnait les marques de l'amitié la plus tendre; souvent sur les sujets les plus légers il lui faisait éprouver les effets de sa colère. Quelquefois il faisait mettre des ours, les plus farouches et les plus forts qu'on pût trouver, à toutes les portes de la maison de ce prince, qui restait ainsi plusieurs jours renfermé et manquant de tout. Personne n'osait entrer chez lui, ni lui rien apporter, dans la crainte d'être dévoré. D'autres fois, entendant vanter les richesses de Tcherkaski, il saisissait le moindre prétexte pour le faire cruellement flageller, jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous ses trésors. C'est ainsi qu'il le dépouillait souvent, et quand il ne restait plus rien à lui prendre, il se plaisait à l'enrichir de nouveau. Ainsi Tcherkaski, jouet des caprices d'Ivan, se vit plusieurs fois dans la plus haute fortune et dans une misère extrême. Quelquefois le tsar se contentait de faire arrêter le plus ancien des esclaves de Tcherkaski, son homme de confiance, et le faisait battre jusqu'à ce que ce malheureux eût découvert toutes les richesses de son maître. Un jour les cochers des deux beaux-frères prirent querelle et se battirent; celui d'Ivan fut le plus maltraité et se plaignit : le tsar promit de le venger. En effet, il fit arrêter trois des principaux esclaves

Seizième siècle.

de Tcherkaski, et les fit pendre à la porte de leur maître, si bas qu'on ne pouvait entrer dans la maison sans se baisser. Ils y restèrent jusqu'à ce que, las enfin de ce jeu barbare, il permit de les détacher.

Il entretenait une foule d'espions qui allaient dans la ville écouter ce que disaient de lui les femmes des nobles. Sur leurs rapports il les faisait enlever jusque dans le lit de leurs époux. On prétend que celles qui étaient jolies en étaient quittes pour servir à ses plaisirs, que celles qui ne lui plaisaient pas étaient livrées aux caresses de leurs accusateurs, et rendues ensuite à leurs maris; mais la plupart étaient tuées ou noyées. La femme d'un secrétaire, après avoir souffert toutes sortes de traitemens infâmes chez le prince pendant quelques semaines, fut pendue à la porte de son mari, et y resta quinze jours entiers, en sorte que ce malheureux ne pouvait entrer chez lui ni en sortir qu'en passant par-dessous le cadavre de sa femme. Il fit pendre la femme d'un autre secrétaire à la place même où elle avait coutume de manger avec son mari, et obligea celui-ci à prendre ses repas à la même table comme à son ordinaire.

Quand il rencontrait quelque femme dans

les rues il lui demandait quel était son mari, d'où elle venait, où elle allait; et quand elle appartenait à un homme qui ne lui plaisait pas, il lui faisait attacher ses habits et jusqu'à sa chemise autour du cou, et l'obligeait à rester dans cette situation jusqu'à ce que lui-même, sa cour, sa garde et tout le peuple fussent passés. Seizième siècle.

Ainsi sa cruauté ternissait tous ses talens et toutes ses grandes qualités. On ne saurait compter les victimes qui, sacrifiées à son ambition, à sa cupidité, à ses soupçons, à sa colère, à sa haine, périrent par le feu, par l'eau, par la roue, par les gibets, et souvent même de la main du prince [1]. Ne pardonnons pas à sa mémoire tant de crimes; mais aussi n'oublions pas que ce même souverain, si capricieux, si colère, si vindicatif, si cruel, donna des lois plus justes à ses sujets, appela des étrangers pour instruire sa nation, fit apporter de nouveaux arts dans ses états, y fit briller quelque lumière à travers les ténèbres

[1] Comme il n'y a peut-être pas de paradoxe qui n'ait été soutenu par les savans et les gens de lettres, un auteur allemand, Treuer, s'est avisé d'écrire l'apologie de ce despote. *Apologia pro Johanne Basilide II, magno duce Moscoviæ, tyrannidis vulgò falsòque insimulato.* Viennæ, 1711, in-4°. *D.*

Seizième siècle.

de l'ignorance, et que, sans les malheurs qui suivirent son règne, la Russie, par une suite de ses soins, eût été moins tard comprise au nombre des nations éclairées de l'Europe.

MOEURS ET USAGES

AU SEIZIÈME SIECLE.

Herberstein. Guagnini. Anglorum navigatio ad Moscovitas. Margeret. Antidote.

Près de passer du récit des cruautés d'Ivan à celui des crimes de Boris et des longs troubles de la Russie, qu'il nous soit permis de prendre quelque repos, et de porter nos yeux, fatigués de ne voir que du sang et du carnage, sur le tableau des mœurs et dans l'intérieur des familles.

Les mœurs des anciens Russes étaient simples. Ils entendaient la voix de l'honneur [1], parce qu'une longue oppression ne les avait pas encore rendus seulement sensibles à la crainte, et parce que, s'étant fait moins de besoins, ils étaient moins accessibles à la cupidité qui rend les âmes viles. La clause de tous leurs contrats était : « Si je ne tiens pas

[1] On a écrit que dans la langue russe il n'y avait pas de mot pour exprimer l'honneur : c'est une erreur. L'honneur en russe se nomme *tchest*.

ma parole, qu'il m'en arrive honte ». Mais quand la tyrannie d'Ivan en eut fait des esclaves, la crainte de la honte cessa d'être pour eux un frein. Seizième siècle.

Le luxe journalier, le seul qui soit ruineux, leur était inconnu. Leurs maisons étaient petites, et chacune contenait une famille entière. Il faut peu d'espace à des hommes qui ne se logent que pour eux-mêmes; on n'en occupe jamais assez quand on veut en imposer aux autres. Ces maisons si modestes étaient construites en bois : on y montait par un petit escalier pratiqué au dehors; car les logemens se trouvaient toujours élevés au-dessus des celliers et des magasins nécessaires à la famille. Comme on se proposait surtout de lutter contre la rigueur du froid, les fenêtres étaient fort petites, et les portes si basses qu'il fallait s'incliner pour les franchir. Les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autres siéges, même à la cour. Ces bancs servaient quelquefois aussi de lits; mais pendant l'hiver on se couchait plus volontiers sur des poêles.

Les hommes occupaient les appartemens d'entrée, et les femmes la partie la plus reculée du bâtiment : c'était le gynécée des

Seizième siècle.

Grecs. La plus grande marque de confiance et d'estime qu'un Russe pût donner à un étranger ou à son ami était de lui laisser voir sa femme. Celui qui recevait cette faveur donnait respectueusement à cette femme un baiser sur la bouche ; mais d'ailleurs il devait bien se garder de la toucher et observer de tenir ses mains pendantes sur les côtés.

Toute la famille vivait en la présence et sous la conduite du chef. Dans les villes, tous les hommes d'une condition honnête se rendaient vers midi sur la grande place ; là ils s'entretenaient des affaires publiques, traitaient leurs affaires particulières, cultivaient leurs amis, s'éclairaient par la communication des idées, seule voie d'instruction ouverte aux peuples qui connaissent peu l'instruction écrite. Leur esprit était assez juste, parce qu'il n'était pas égaré par beaucoup de fausses connaissances et par les prestiges d'une imagination trompée. C'était sur la place que se traitaient les grands intérêts de l'état dans les *vetches* ou assemblées des villes ; c'était sur la place que se rendait la justice, et la présence du peuple en imposait aux juges. Les jeunes gens ne pouvaient, sans s'exposer au reproche, s'absenter souvent de ces conventicules. Ils y prenaient les leçons que les

hommes plus avancés en âge avaient reçues de l'expérience; ils apprenaient à connaître leurs devoirs et à servir la patrie : chaque jour ils voyaient des hommes qui avaient répandu leur sang pour elle, et, animés par leur exemple, ils brûlaient de les imiter. Si quelqu'un d'eux manquait plusieurs jours de suite aux assemblées, il en était repris par les vieillards. C'était un tableau des mœurs grecques et romaines; c'était un reste précieux des anciennes coutumes, et un témoignage irréprochable de la première liberté de la nation; mais ces coutumes changèrent quand Iván, livré aux plus noirs soupçons, effraya ses sujets par ses rigueurs. Pouvait-il souffrir qu'ils se rassemblassent et qu'ils se fissent mutuellement ressouvenir de leurs droits? Le tyran cherche à désunir ses sujets; car on aime à disperser ses ennemis : un prince juste aime à les voir rassemblés; il sait qu'ils ne s'entretiennent que de ses bienfaits.

Seizième siècle.

Les mœurs étaient bonnes pour l'état, mais elles n'étaient point pures : on ne connaissait point ce libertinage, suite de la communication trop libre des deux sexes; mais on se livrait à des vices honteux qui outrageaient la nature; et c'est une conformité de plus que les Russes avaient avec les Grecs, peuple

Seizième siècle.

qu'on admire, et dont on punirait les imitateurs.

Dans la sévère retraite à laquelle les femmes étaient condamnées elles n'avaient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur de la maison. Parfaitement soumises à leurs époux, elles ne commandaient à personne : leur seule occupation était de coudre et de filer. Là, les femmes, ailleurs si impérieuses, languissaient dans la plus dure sujétion ; là, les hommes, ailleurs si soumis, exerçaient un empire tyrannique. Fiers de leur force, ils triomphaient avec cruauté d'un sexe faible, toujours prêts à frapper des infortunées qui auraient dû les désarmer par leurs charmes et même par leur faiblesse. C'était par des coups souvent répétés qu'ils témoignaient leur amour à leurs épouses, et ces tristes victimes aimaient, dit-on, mieux encore être battues qu'indifférentes. Les exercices même de la religion ne les arrachaient que rarement à leur retraite, et on ne les voyait presque jamais dans les églises. Cependant quelques époux plus indulgens permettaient quelquefois à leurs femmes d'aller se promener dans une plaine voisine de la ville. Là elles prenaient le plaisir de la danse et de l'escarpolette, ou se faisaient tourner dans

des roues de fortune. Ces récréations si rares ne faisaient que rendre leur sort plus rigoureux quand il fallait rentrer dans leur prison habituelle. Seizième siècle.

L'amour devait régner rarement entre des époux dont l'union n'avait pas dépendu de leur choix, et qui se trouvaient liés sans se connaître. Leurs inclinations n'avaient pas été consultées : de vieilles femmes s'entremettaient ordinairement des mariages, les familles convenaient des conditions, et les deux époux se voyaient pour la première fois lorsqu'on les enchaînait ensemble par des nœuds que la mort seule pouvait dissoudre ; car l'église grecque ne permet pas le divorce, à moins que l'un des deux époux, embrassant la vie religieuse, ne rende à l'autre la liberté.

Les vieilles femmes qui faisaient les mariages répondaient de la virginité des futures épouses : elles-mêmes allaient en recueillir les marques après que les jeunes époux avaient passé quelques heures ensemble, et venaient les montrer aux parens rassemblés. Si elles ne pouvaient produire ces signes équivoques de la pureté virginale, elles étaient injuriées, souvent même battues, et toujours privées de la récompense qu'elles attendaient.

Seizième siècle.

On ne permettait que difficilement de se marier trois fois ; mais les quatrièmes noces étaient regardées comme un attentat contre la religion. C'est encore une preuve du despotisme d'Ivan et de son empire absolu sur les lois, qu'il ait osé prendre successivement cinq femmes ; mais du moins ces mariages multipliés lui avaient fait contracter aux yeux de la nation une sorte de souillure qui aurait pu nuire à un souverain moins redouté.

Le supplice des femmes qui tuaient leurs maris était affreux : on les enterrait vives jusqu'au cou ; une garde nombreuse veillait autour d'elles pour qu'on ne pût ni leur donner de nourriture ni avancer leur fin. Quelques-unes vivaient une semaine entière dans cette affreuse situation et par le froid le plus rigoureux. Sans doute la tyrannie des époux, devant sans cesse armer contre eux leurs victimes, avait forcé d'effrayer les femmes meurtrières par des peines qui révoltent l'humanité.

Il eût été plus sage de réprimer l'empire des hommes ; mais les peuples qui tiennent de près à la barbarie croient que cet empire est fondé sur la nature même, et qu'y mettre des bornes ce serait attenter contre elle. Les sauvages de l'Amérique exercent sur leurs

femmes la puissance la plus rigoureuse. Chez les peuples idolâtres de l'Asie la religion même fait regarder les femmes comme des êtres inférieurs et souillés. On ne voit pas que les anciennes lois des Russes aient menacé les époux cruels, ni décerné aucune peine contre les meurtriers de leurs épouses, tant on était persuadé qu'ils devaient avoir sur elles un empire absolu. Seizième siècle.

Celui des pères n'était pas moins despotique sur leurs enfans. Aucun âge, aucun établissement, aucun emploi, ne donnait à ceux-ci l'indépendance : ils pouvaient être battus, fustigés, frappés de ces baguettes qu'on nomme *batogues*, par ordre de leur père et par des mains serviles : ils pouvaient périr par les suites de ces supplices domestiques, sans être vengés par la loi : ils pouvaient être vendus jusqu'à quatre fois; mais, s'ils étaient affranchis après la quatrième vente, les pères alors perdaient cette propriété par laquelle leurs enfans leur appartenaient à titre de biens-meubles. On voit que, pour favoriser les pères, la loi renversait même la nature des choses. En effet, quand le père avait vendu une fois son fils, il devait, par la nature même du contrat qu'on appelle *vente*, avoir perdu sa propriété; et

Seizième siècle.

quand le fils obtenait ensuite sa liberté, il se recevait lui-même en présent de la main du propriétaire, et ne devait plus appartenir qu'à lui-même.

Les Russes conservaient assez de simplicité dans les enterremens; mais, comme les Grecs et les Romains, ils louaient des pleureuses publiques, dont le métier était de vendre leurs larmes. Les étrangers étaient tentés de rire, dans ces tristes cérémonies, des questions que ces femmes faisaient au mort: « Pourquoi es-tu » mort? lui disaient-elles. N'étais-tu pas assez » riche, assez favorisé du prince? N'avais-tu » pas une belle femme? Tes enfans ne don- » naient-ils pas de belles espérances? Pour- » quoi donc es-tu mort »? Ces questions, les larmes, les cris redoublaient quand on allait descendre le mort dans la fosse; mais aussitôt après et sur le bord de cette fosse même on oubliait les larmes et la tristesse, et l'on mangeait des plats qu'on avait apportés. Six semaines après, mêmes pleurs et même repas recommençaient sur la fosse. Après la mort d'un grand le repas funéraire se faisait dans sa maison.

Les marchands faisaient un corps dans l'état, et ils étaient comptés, comme ils le sont encore à présent, après la petite noblesse;

mais ils avaient de grandes prérogatives qu'ils ont perdues. Regardés comme parties constituantes du gouvernement, appelés aux grandes assemblées de la nation, ils y donnaient leurs suffrages. Seizième siècle.

Les paysans, sans être serfs, n'avaient point de propriétés foncières. Toutes les terres appartenaient et appartiennent encore aux seigneurs. Ils en abandonnaient une portion aux paysans, qui employaient un jour de la semaine pour la travailler, et donnaient au seigneur tout le reste de leur temps; mais ces paysans étaient libres d'abandonner cette propriété précaire, et d'aller dans les villes se louer pour le service domestique, ou exercer les travaux dont ils étaient capables.

Une preuve qu'ils n'étaient pas esclaves, c'est que les étrangers les mieux instruits leur ont reproché de se vendre aisément : il est contradictoire qu'un serf puisse se vendre, puisque la vente est illusoire si la chose vendue n'appartient pas au vendeur, et un serf ne s'appartient pas à lui-même.

On ne connaissait d'esclaves que les captifs faits à la guerre, ceux qu'on achetait des Cosaques et des Tatars, et les Russes qui s'étaient vendus. Tous ces esclaves étaient ordinairement affranchis à la mort du maître; mais

Seizième siècle.

souvent, dénués de tous secours et embarrassés de leur liberté, ils n'en profitaient que pour se vendre.

Les domestiques servaient par contrat pour un temps convenu. Ces contrats étaient déposés à un tribunal chargé d'en faire observer les clauses, et de juger les différens qui pouvaient s'élever entre les valets et les maîtres. Ainsi les uns et les autres, également sous l'empire de la loi, en recevaient une protection égale et pouvaient en implorer la justice. Si les maîtres étaient quelquefois plus favorisés, c'était le crime des dépositaires de la loi, qu'on ne pouvait accuser elle-même. Un maître se déshonorait s'il maltraitait un bon domestique, et n'en trouvait pas d'autres dans la suite qui voulussent s'engager à son service.

Etait-ce une loi dictée par la superstition ou par l'économie politique, que celle qui défendait aux Russes de manger du veau? Des hommes ont été punis de mort pour l'avoir enfreinte. On peut assurer que c'était par une superstition judaïque qu'ils avaient horreur de la chair des lièvres, eux qui en tuaient un si grand nombre pour avoir les fourrures d'un blanc de neige dont ces animaux se couvrent pendant l'hiver, quoiqu'ils soient en été de la même couleur que les nôtres.

Les différens états se distinguaient par le vêtement. Un homme de néant ne trompait pas ceux à qui il était inconnu par un habit qui ne convenait pas à sa condition. Il était défendu, sous de graves peines, aux gens du commun de porter des robes précieuses. Seizième siècle.

Ainsi chacun, restant par la loi renfermé dans son état, ne faisait qu'une dépense proportionnée à sa fortune, et ne ruinait pas sa famille pour effacer par un faste dangereux les citoyens des classes supérieures. La tentation de contracter des dettes était moins fréquente, et devenait plus rare encore par la sévérité des peines portées contre les débiteurs. Ils étaient condamnés à recevoir en public des coups de bâton sur le gras des jambes et sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leurs dettes. S'ils étaient insolvables, s'il ne leur restait plus de propriété que celle de leur personne, ils étaient donnés comme esclaves à leurs créanciers.

Les propriétés étaient assurées par la loi. Tout citoyen pouvait disposer de sa fortune par testament, ou la laisser à ses héritiers légitimes ; mais, sous les règnes oppresseurs, ces mêmes propriétés devinrent incertaines par la violence et l'avidité des souverains. Les grandes fortunes menaçaient de leur perte les

Seizième siècle.

malheureux qui les possédaient. L'avare tyran les faisait accuser par des délateurs à gages; des juges, également vendus ou tremblant eux-mêmes pour leur vie, les trouvaient toujours coupables, et leurs biens étaient confisqués au profit du souverain.

La justice ne se rendait pas gratuitement. Le plaideur donnait aux juges une somme prescrite par la loi et proportionnée à la valeur du procès : somme toujours faible et incapable de leur faire négliger des gains illicites. Aussi, malgré la sévérité des lois et celle du prince contre la vénalité des juges, la justice était presque ouvertement vénale.

L'humanité doit des éloges aux législateurs de Russie, qui pour le vol simple n'ont pas prodigué les peines capitales. Le voleur était emprisonné et battu pour la première fois : s'il avait quelque fortune, elle lui était enlevée pour réparer le dommage qu'il avait fait; la seconde fois, on lui arrachait les narines et on le marquait au front d'un fer chaud. Si ces deux punitions successives ne pouvaient le corriger, si la société ne pouvait plus l'admettre avec confiance dans son sein, il en était rejeté et puni de mort. On coulait aux faux-monnayeurs du plomb fondu dans la bouche; mais un citoyen ne pouvait être

privé de la vie, il ne pouvait même être appliqué à la question que par ordre du souverain. Seizième siècle.

Dans les procès embarrassés, lorsque le juge incertain ne trouvait point de motifs sur lesquels il pût fonder son arrêt, il ordonnait le combat. C'était encore un reste des anciennes lois d'Iaroslaf qu'Ivân avait conservé. Les plaideurs vieux ou faibles, ou qui ne savaient pas se battre, payaient des champions publics qui n'avaient d'autre métier que celui de combattre pour quiconque voulait les salarier. Ils s'armaient moins qu'ils ne se surchargeaient d'armes de toute espèce, et ménageaient encore bien plus soigneusement leur vie que la cause de leurs commettans.

On a mille fois reproché aux Russes de ne pas connaître l'honneur. Il est vrai qu'il fut un temps où l'oppression de la tyrannie en émoussa en eux le sentiment; mais ils l'avaient si bien connu, que les lois ont pris le plus grand soin de le leur conserver. Si l'on offensait quelqu'un par des coups ou par des injures, on était condamné à réparer l'honneur de l'offensé [1]. La moindre punition était

[1] Les lois des anciens Francs avaient aussi porté des peines pour les divers degrés d'injures. Voyez le titre XXXII de la Loi salique.

Seizième siècle.

de lui donner une somme égale à celle des appointemens qu'il recevait du prince, et, si l'offensé l'exigeait, l'offenseur était encore condamné à recevoir les batogues. Si l'offense était grave, l'offenseur recevait le knout, en place publique, de la main du bourreau, et n'en payait pas moins la réparation d'honneur. Quand l'offensé était marié, il fallait payer à-la-fois pour l'honneur du mari et pour celui de la femme, et l'honneur de la femme était évalué le double.

Mais la loi, qui punissait sévèrement les offenses, ne défendait pas avec moins de sévérité de se faire justice à soi-même. L'injure reçue, les coups même ne pouvaient excuser l'offensé qui injuriait ou frappait l'agresseur, tandis que le gouvernement était toujours prêt à le venger. Non-seulement il payait la réparation d'honneur accoutumée, quoique le sien eût été le premier attaqué, mais il était encore condamné à une amende envers le souverain, dont il avait osé prévenir la justice.

Ainsi le duel non judiciaire était inconnu parmi les Russes, et les étrangers qui s'en rendaient coupables, attaqués ou agresseurs, étaient également punis comme des meurtriers.

Mais il était d'autres combats que le gouvernement tolérait, qu'il encourageait même, parce qu'on les croyait utiles pour conserver le courage de la nation et l'endurcir à la douleur. A de certains jours marqués le peuple sortait en foule hors des villes pour voir la jeunesse s'exercer au pugilat. Les Russes n'armaient pas leurs mains de gantelets de fer et de plomb, comme le faisaient autrefois les Grecs; mais l'habitude des durs travaux et des exercices violens leur donnait des poings d'airain. Aucun peuple de l'Europe ne peut, même aujourd'hui, se mesurer avec eux à ces sortes de combats; mais il y avait toujours quelques-uns de ces athlètes qui n'abandonnaient la carrière qu'après avoir perdu les yeux ou les dents, ou reçu des blessures encore plus dangereuses : plusieurs y trouvaient la mort.

Seizième siècle.

Les Russes, qui n'ont eu long-temps de communication qu'avec les nations orientales, les ont imitées dans un grand nombre de leurs usages. C'est à leur exemple que dans les villes ils ont renfermé toutes leurs boutiques dans une seule enceinte, qu'on appelle *gostinnoi-dvor*, cour des marchands, ou même *bazar*, comme les Orientaux. Ces cours de commerce sont partagées en différentes parties : dans l'une on vend des draps et des étoffes; dans

Seizième siècle.

l'autre de la quincaillerie, des bijoux, des modes; dans une autre des pelleteries, dans une autre de la toile, dans d'autres du poisson, de la viande fraîche ou salée, de la volaille. Cet usage a ses avantages et son incommodité : ceux qui logent loin de la cour des marchands sont obligés de faire un long chemin pour acheter quelquefois une bagatelle; mais aussi l'on trouve réunies dans un seul endroit toutes les boutiques où se vend la même espèce de marchandise, on a la facilité du choix, et ce quartier des marchands offre un spectacle agréable et varié dont nos anciennes foires présentaient une image [1].

Les marchands étrangers devaient, en arrivant à Moskou, déclarer à la douane leurs marchandises, et y faire mettre un prix par des experts autorisés du gouvernement. Quand ils avaient rempli cette formalité il ne leur était pas encore permis de commencer leur vente; ils étaient obligés d'attendre que le prince eût vu le rapport de leur déclaration, parce que le premier choix lui était réservé. Tavernier trouva le même usage établi dans la Perse; usage nuisible au commerce, auquel

[1] Cet usage asiatique a été celui de toute l'Europe. L'endroit que nous nommons *Apport-Paris* a été le quartier marchand des Parisiens.

il donne des entraves, et qui depuis long-temps est aboli dans la Russie. Seizième siècle.

Mais alors elle était loin de connaître cette liberté qui seule fait fleurir le négoce : elle ne permettait qu'aux Lithuaniens et aux Polonais de venir commercer dans la capitale, se soumettant ainsi à leur monopole, et se privant des avantages de la concurrence. Les Allemands, les Livoniens et les autres nations de l'Europe ne pouvaient commercer qu'à Novgorod, et cette république, avant sa ruine, avait seule un commerce bien plus considérable que tout le reste de la Russie ensemble; mais quand elle eut été entièrement abattue par le tsar Ivan et qu'elle eut perdu toutes ses libertés, elle ne fut plus en état d'entreprendre de grandes affaires, et la langueur qu'elle éprouvait influa long-temps sur le commerce de tout l'empire.

Les lois dangereuses ne font jamais tout le mal qu'elles devraient faire, parce que leur vice est en partie corrigé par les infractions. C'est ainsi que ces mêmes étrangers, auxquels il était interdit de venir commercer à Moskou, s'y rendaient en foule avec les ambassadeurs, formaient à leur suite des caravanes complètes, vendaient et achetaient sous la

Seizième siècle.

protection de ces ministres, et ne payaient même aucun droit.

Les étrangers importaient de l'argent en masse, des draps, des étoffes de soie, des velours, des perles, des bijoux, de l'or trait et filé, et surtout des bagatelles sur lesquelles ils faisaient un grand profit. On exportait pour l'Allemagne des pelleteries et de la cire; pour la Pologne et la Turquie, du cuir, des pelleteries, des dents de morjes ou vaches marines; pour les Tatars, des selles, des brides, du cuir, des robes de laine et de fil, des couteaux, des haches, des aiguilles; mais on ne pouvait leur vendre des armes que par contrebande.

Les Russes ne connaissaient pas ces titres héréditaires de comte et de baron, qu'ils n'ont adoptés que sous Pierre Ier. Ils avaient des princes et de la haute et petite noblesse. Le titre de kniaz ou de prince ne fut longtemps accordé qu'aux descendans de Rourik, leur premier souverain; mais dès le commencement du quatorzième siècle plusieurs princes ou Mourzas tatars se convertirent au christianisme, se donnèrent à la Russie et conservèrent leur titre. On accorda le même avantage aux princes de la maison de Lithuanie. Il y eut aussi des khans ou souverains tatars

qui, chassés de leur horde ou faits prisonniers, reçurent le baptême et se fixèrent en Russie. On leur accorda le titre de tsar; leurs fils furent tsarévitchs, et leurs descendans kniaz. Enfin des étrangers qui venaient se donner aux Russes disaient qu'ils étaient princes dans leur pays, et on les croyait sur leur parole : de là vient le grand nombre de maisons décorées en Russie du titre de princes, quoiqu'il en reste peu qui doivent leur origine à Rourik; mais il ne faut pas croire, sur le témoignage de quelques étrangers mal instruits ou de mauvaise foi, qu'il y ait jamais eu un temps en Russie où tous les Tatars qui embrassaient le christianisme étaient revêtus de la dignité de prince.

Seizième siècle.

Comme les nobles étaient obligés de servir dans les armées, et que la Russie était toujours en guerre, ils menaient une vie très-active et connaissaient peu le repos. Quand on venait leur ordonner de la part du prince d'entrer en campagne, fussent-ils au lit, à table, ou occupés de quelque affaire importante, ils quittaient tout à l'instant, prenaient leurs armes et se préparaient au départ.

Les armes ordinaires étaient l'arc, le javelot, la hache, la massue, la lance, le casque et la cotte de mailles. On connaissait peu l'in-

Seizième siècle.

fanterie, et elle paraît n'être devenue d'un usage constant que sous le grand-prince Vassili Ivanovitch. Les Russes attaquaient avec impétuosité, et se rebutaient facilement. Ils semblaient dire à l'ennemi : « Fuyez, ou nous » fuirons ».

Ignorans dans l'art des sièges, ils bloquaient les villes, cherchaient à mettre le feu aux travaux extérieurs, ou attendaient patiemment que la disette forçât les habitans à se rendre. Leur grande manœuvre dans les batailles était de tâcher d'entourer l'ennemi et de le prendre par-derrière. Leur extrême sobriété, leur patience à supporter la faim, leur dureté contre les rigueurs des saisons, leur épargnaient l'embarras des bagages.

Leurs armées étaient divisées en cinq corps différens : l'avant-garde, l'aile droite, l'aile gauche, le corps d'armée, et l'arrière-garde. Chacune de ces divisions campait, autant qu'il était possible, auprès de quelque ville, et toutes se réunissaient au premier signal.

Lorsqu'on s'attendait à une incursion des Tatars on envoyait en avant quelques hommes, qui se séparaient à une distance égale les uns des autres, montaient sur des arbres, et observaient s'ils n'apercevraient pas de loin les ennemis. Le premier qui les décou

vrait ou croyait les découvrir venait à bride abattue avertir le second, et cet avis était porté rapidement, et de proche en proche, jusqu'à l'armée, et quelquefois jusqu'à la cour : manœuvre adroite qui mériterait d'être quelquefois imitée. Seizième siècle.

L'ignorance des Russes était celle de leur siècle, et une suite de leur situation. Quand ils n'avaient affaire qu'aux Tatars et aux Livoniens ils en savaient autant que leurs ennemis, et souvent ils en furent vainqueurs. Quand ils durent combattre les Suédois de Charles XII ils apprirent en peu de temps à les vaincre, et depuis ils ont battu les armées prussiennes et sont entrés dans Berlin. Ce n'est pas une vertu rare que de savoir braver la mort en présence d'un grand nombre de témoins. Tous les peuples ont été courageux : ils ne cessent de l'être que quand ils sont amollis.

FÉDOR Ier IVANOVITCH,

Dernier Souverain de la grande dynastie.

La dernière volonté du tsar et l'usage qui 1584.
depuis plusieurs règnes avait rendu le trône de Russie héréditaire assuraient l'empire à

1584. Fédor, prince âgé de trente-sept ans; mais, comme il arrive souvent, les droits que le peuple avait perdus étaient encore représentés par une vaine cérémonie, et la nation semblait donner ce même trône dont elle était bien loin de pouvoir disposer. Ainsi, après
Let. o miat. la mort d'Ivan, les représentans des villes, choisis parmi les membres les plus considérables de la noblesse, vinrent à Moskou supplier Fédor d'accepter l'empire, et de consacrer par la cérémonie du couronnement la puissance suprême qui lui était confiée. Le prince, se prêtant à son rôle dans cette grave comédie, parut se rendre à leurs vœux, lui qui les eût forcés sans doute à plier sous sa puissance, s'ils eussent refusé de s'y soumettre.

Fédor était d'un tempérament faible et malsain, qui le rendait peu capable des soins qu'exige le gouvernement d'un grand empire. Son esprit n'avait pas plus de force que son corps. Sa plus douce récréation était, dit-on, de disputer aux valets d'église le soin de sonner les cloches; le tsar son père, qui n'avait jamais trouvé que des volontés soumises à ses moindres signes, crut pouvoir exercer, même après sa mort, son empire despotique, et régner encore du fond de son tombeau. Dans

cette vue, il nomma trois boïards pour servir de conseil à son fils, ou plutôt pour régner au nom de ce prince imbécille. 1584.

Tous trois étaient illustres par leurs talens et par leur naissance; tous trois passaient pour les plus habiles ministres et les plus grands généraux de leur temps; tous trois trouvèrent dans le haut rang où ils étaient placés un précipice élevé, d'où ils furent renversés tour-à-tour; mais l'un d'eux, en tombant, eût été peut-être consolé de sa chute, s'il avait pu prévoir la fortune et la gloire de sa postérité. Il faut ici faire connaître ces trois hommes qui reparaîtront sur le théâtre de l'histoire.

Le premier était le prince Ivan Pétrovitch Chouiski : il descendait de Rourik, et le chef de sa maison était André, fils d'Iaroslaf et frère d'Alexandre Nevski. Il avait fait remarquer sa sagesse et sa valeur dans la défense de Pleskof contre Etienne Battori.

Le second était Ivan Fédorovitch Mstislavski, de la race des princes de Lithuanie, et d'une branche qui avait eu la ville de Mstislaf en apanage. Le père d'Ivan s'était donné volontairement à la Russie avec sa ville et toute sa fortune.

Le troisième, et le seul dont la postérité

1584. conserve encore le souvenir, était Nikite Romanovitch Iourief, d'une famille noble et ancienne, qui avait utilement servi l'état. Il y avait alors beaucoup de maisons qui n'avaient pas de noms propres, et chaque membre de ces familles prenait un nom formé du nom de baptême de son aïeul. Ainsi ce Nikite, dont nous parlons, se nommait *Iourief*, parce qu'il était petit-fils d'Ioury, et son fils Fédor, d'abord célèbre par ses malheurs et ensuite par la haute élévation de son fils, s'appellera *Romanof*, du nom de *Roman* son aïeul. Nikite Iourief était frère de Nastasia Romanovna, la première épouse du dernier tsar; ainsi le prince régnant était son neveu. Cet honneur lui donnait quelque supériorité sur ses deux collègues, et l'amour de la nation le distinguait encore davantage.

Après ces trois seigneurs, à qui les rênes de l'état se trouvaient confiées par le testament d'Ivan, personne ne devait réunir plus de considération que Bogdan Belski, nommé Müller. par ce même testament tuteur du jeune Dmitri. Il n'était pas de la famille des princes dont il portait le nom; mais la faveur du dernier souverain, qu'il avait méritée par ses services, le mettait au-dessus de la plupart des familles les plus illustres. De l'élévation où il était par-

venu il portait encore plus haut ses regards, 1584.
et ne se croyait pas à sa place lorsqu'il pouvait monter encore.

Il entreprit de faire donner l'exclusion au tsar Fédor, comme incapable de régner par la faiblesse de son tempérament et par ses infirmités, et voulait mettre en sa place le frère de ce prince, le Tsarévitch Dmitri, comptant régner lui-même sous le nom de cet enfant. On l'accuse d'avoir formé un projet plus étendu et en même temps plus criminel; c'était de renverser à son tour le fantôme de tsar qu'il aurait élevé sur le trône quand il aurait bien disposé tous les moyens d'y monter lui-même; mais, pour conduire un si grand dessein, il fallait choisir des confidens, se faire un parti; et ceux qui obtinrent sa confiance la trahirent. Ils le rendirent suspect au peuple, qui bientôt le crut capable de tous les crimes. Un bruit se répandit qu'il avait em- Let. o miat.
poisonné le dernier tsar, et qu'il se préparait à faire périr les boïards et Fédor lui-même. On vit alors, ce qui est bien rare, la multitude soulevée par fidélité pour ses souverains.

Elle se rassemble tumultuairement autour du Kremle, elle est renforcée par des hommes du corps de la noblesse, et amène un canon qu'elle pointe contre la principale porte du

1584. palais. Iourief et Mstislavski paraissent; ils essaient de calmer le tumulte au nom du prince, et ce nom augmente encore la fureur de la populace précisément parce qu'il lui est cher. Tous s'écrient à-la-fois qu'on leur livre Belski. Les ministres, qui ne peuvent se faire écouter, rentrent et ne reparaissent que pour annoncer qu'un ordre du prince l'a fait transporter à Nijny-Novgorod. En même temps les boïards sortent du palais et se montrent au peuple, qui croyait que la plupart d'entre eux avaient été sacrifiés par Belski. Content de les revoir, il se retire paisiblement.

Ainsi furent déconcertées les mesures de Belski, s'il est vrai cependant qu'il ait eu les coupables vues qui lui furent supposées. Un autre ambitieux bien plus habile porta ses regards vers le trône, se promit d'y monter et verra ses espérances remplies : c'était Boris Fédorovitch Godounof, frère d'Irène, épouse
Müller. du tsar. Il descendait d'un Mourza, Tatar, nommé *Tchet*, qui vers le commencement du quatorzième siècle et sous le règne d'Ivan Kalita s'était donné au service de la Russie. Sa postérité s'était partagée en plusieurs branches, celle des Godounof et celles des Véliaminof et des Sabourof.

Boris, né en 1552, était parvenu rapide-

ment aux honneurs sous le règne d'Ivan [1], et 1584.
quand sa sœur eut reçu la main de l'héritier du trône il ne vit plus rien au-dessus de son ambition. Ses talens et son génie l'élevaient au-dessus de tout ce qu'il voyait autour de lui, et il n'avait aucune des vertus ni des faiblesses qui servent de frein à la cupidité. La sienne eût été satisfaite si une fortune immense avait pu lui suffire; mais la grandeur suprême pouvait seule fixer ses vœux.

Dès le commencement du nouveau règne Godounof prépara de loin l'accomplissement de ses desseins. Dès-lors il regarda comme des ennemis conjurés contre lui tous les hommes élevés par le rang ou par la naissance; incapable de leur pardonner les craintes qu'ils lui inspiraient, il médita leur perte et parviendra facilement à la consommer.

Entre ces objets de sa haine aucun ne lui paraissait plus redoutable et ne lui était plus

[1] Jeune et beau, il fut admis au nombre des *runda :* c'étaient des jeunes gens d'une belle taille et d'une jolie figure, qui dans les grandes cérémonies précédaient le tsar, revêtus de longues robes blanches et portant des armes de diverses espèces. Il s'insinua ensuite si bien dans l'esprit du favori du tsar, Malouta Skouratof, qu'il obtint la main de sa fille. Il fut ensuite *kraftçhié* ou grand échanson du tsar, et devint le beau-frère du tsarovitch Fédor. *D.*

1584. odieux qu'un enfant à peine sorti du berceau, c'était Tsarévitch Dmitri. Le père de ce jeune prince lui avait marqué pour apanage la ville d'Ouglitch; mais son intention n'était pas qu'il y fût relégué. Godounof, qui ne pouvait le souffrir à Moskou, parce qu'il y aurait été plus à l'abri des coups que peut-être il lui préparait déjà, voulut qu'il fût élevé à Ouglitch. Pour l'éloigner ainsi de la cour il avait besoin d'un prétexte et le trouva facilement. Il rendit suspecte la tsaritse, mère de ce jeune prince, il supposa la nécessité de la tenir éloignée, et, pour que cette malheureuse princesse ne pût trouver aucun appui, il accusa tous ses parens de trahison et les dispersa dans différens exils.

L'autorité dont le testament d'Ivan avait revêtu Mstislavski, Iourief et Chouiski suffisait pour les rendre odieux à Boris, qui voulait être seul puissant dans l'état, et les deux premiers se piquaient de lui être opposés dans
Let. o miat. toutes les occasions. Ils avaient un parti consi-
1585. dérable dans la noblesse; ils pouvaient compter sur le corps des marchands, et se flatter d'avoir pour eux une partie de l'armée; mais Boris, trop soupçonneux pour être aisément surpris, ouvrit les yeux sur leur union dont l'objet n'était pas même encore bien déter-

miné, et sut représenter comme un attentat 1585.
contre le souverain une intelligence qui n'était redoutable que pour lui seul.

Le prince Mstislavski fut arrêté, fait moine malgré lui et envoyé dans un monastère de Bielozéro : Nikite-Iourief fut épargné, parce que Boris n'osait attaquer ouvertement l'oncle de son maître ; mais il mourut peu de temps après, et l'on peut sans témérité soupçonner que sa mort ne fut pas naturelle. Des membres de plusieurs illustres familles, convaincus ou soupçonnés d'être entrés dans un complot qui peut-être n'exista jamais, furent jetés dans différentes prisons.

Chouiski fut d'abord plus heureux. Le métropolite Dionisy crut l'avoir réconcilié avec Boris ; mais celui-ci, trop peu généreux pour pardonner sincèrement, jura sans doute dans son cœur la perte de l'ennemi qu'il embrassait, et s'il parut céder aux instances du prélat, s'il feignit d'abjurer une haine que la contrainte aigrissait encore, c'est que l'objet de cette haine était trop généralement respecté pour qu'on pût sans péril employer contre lui la violence.

Mais la fureur sourde et concentrée qu'il renfermait dans son cœur fut encore exaltée par un évènement qui pensa renverser toutes

1586. ses espérances. Les mécontens convinrent entre eux d'engager le tsar à répudier Irène, qui ne lui avait encore donné aucun fruit de leur union. Il paraît que Chouiski fut l'auteur de ce dessein qu'adoptèrent ceux même qui, sans haïr Boris, désiraient le bien de l'état. Ils avaient à leur tête le métropolite, qui regardait ce divorce comme nécessaire, et dans une affaire de ce genre le sentiment du chef de l'église devait entraîner tous les autres.

Khilkof. Mais Boris ne s'abandonna pas lui-même en cette occasion. Ce n'était pas la force qu'il s'agissait d'employer; il fallait faire changer de sentiment au prélat. Godounof alla lui faire une visite. Il n'eut pas la maladresse de lutter hautement contre l'opinion générale, mais il représenta avec beaucoup de douceur les inconvéniens du divorce; il fit voir combien il était contraire aux lois de l'église, à moins que le malheur des circonstances ne le rendît absolument nécessaire; enfin il fit convenir le métropolite que cette nécessité n'existait pas, puisqu'on avait un héritier du trône dans la personne du jeune Dmitri, dont la santé ne donnait aucun sujet de crainte. Dionisy se rendit à ces représentations, et le parti qu'il abandonnait n'avait plus de force, puisqu'il s'agissait d'une affaire ecclésiastique.

Boris, qui n'avait différé de frapper Chouiski 1587.
que pour mieux assurer ses coups, animé par la nouvelle offense qu'il venait d'en recevoir, ne pensa plus qu'à hâter sa vengeance. Il gagna Let. o miat.
un valet de ce seigneur. Le misérable accusa son maître de trahison, accusation absurde, si elle n'eût été appuyée par un homme puissant. Des marchands, des esclaves furent appliqués aux plus cruelles tortures : on espérait, à force de tourmens, les contraindre à charger l'accusé ; ils ne fournirent que des preuves de son innocence. Cependant on voulait absolument qu'il fût coupable, et, quoiqu'il n'eût contre lui que l'accusation d'un vil délateur qui, suivant les lois, ne devait pas même être écouté, il fut envoyé en exil, encore ne lui fut-il pas permis d'y vivre longtemps ; Boris l'y fit bientôt étrangler.

Le métropolite lui-même ne pouvait impunément avoir inspiré des craintes à Godounof. D'ailleurs ce pontife vertueux et un autre prélat, animé du même zèle pour l'humanité, osèrent porter des plaintes au tsar contre les violences exercées en son nom par son beau-frère, et le supplièrent d'arrêter l'effusion du sang innocent. Godounof, instruit de leur démarche courageuse, obtint du prince, sur lequel il régnait lui-même, la permission

1587. de les dégrader de leurs dignités. Réduits à l'état de moines, ils furent renfermés dans deux monastères différens.

L'évêque de Rostof, nommé *Job,* fut élevé à la dignité de métropolite; devenu par cette élection le chef de l'église russe, il reçut bientôt après un titre plus imposant et une puissance encore plus révérée. Il dut ces nouveaux honneurs et cet accroissement de pouvoir à l'état d'avilissement et d'oppression où l'église grecque était tombée. Jérémie, patriarche de Constantinople, étant venu à Moskou
1588. mendier les bienfaits du tsar, crut se le ren-
Let. o miat. dre plus favorable s'il accordait à l'église russe quelques nouvelles prérogatives. Il représenta donc à ce prince qu'autrefois l'église avait eu cinq chefs, l'évêque de Rome et les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem; que le pape était déchu de son rang par toutes les hérésies dont il s'était rendu coupable, et qu'il serait à propos de le remplacer. Il proposa en conséquence de consacrer le métropolite en qualité de patriarche. Le tsar y consentit, et dès-lors la Russie eut son patriarche particulier[1].

[1] L'archimandrite Platon, auteur de l'*Histoire ecclésiastique de Russie,* raconte de la même manière l'origine du patriarchat russe; mais l'historien Tcherbatof assure

Qu'il nous soit permis de nous arrêter ici 1588.
et de faire connaître l'étonnement dont furent frappés le patriarche Jérémie et ceux de sa suite à la vue des richesses du tsar. C'est une nouvelle preuve de l'opulence de la Russie et de l'éclat dont la cour brillait alors. Ces Grecs devaient avoir vu dans Constantinople, humiliée et conquise, des restes encore imposans d'un luxe asiatique. Cependant l'archevêque Arsène, qui accompagnait Jérémie, ne peut trouver d'expressions pour peindre les trésors étalés à la cour de Moskou : « Imaginez, dit-il, » de superbes buffets chargés de coupes d'ar- » gent, de flacons, de gobelets entourés de » guirlandes d'or et remplis des vins les plus » rares et les plus exquis. Dans le nombre » prodigieux de cuves d'or, de forme et de » grandeur différentes, et dont on ne peut » évaluer le prix, on en voit une que

que cette nouvelle institution fut l'ouvrage de Boris, qui, devenu odieux à tous les boïards issus des anciennes familles russes, résolut de se faire un appui du clergé, et profita de la présence de Jérémie à Moskou pour persuader au tsar qu'il était utile à l'état d'avoir un patriarche particulier. Dans la relation d'Arsène, dont il va être question, il est dit que Jérémie fut pressé longtemps, par le tsar et par le clergé russe, d'accepter cette dignité lui-même. Schlœzer rejette sans motif cette assertion comme fausse. *D.*

1588. » douze hommes ont peine à porter. La vais» selle représente toutes sortes d'animaux, » tels que des lions, des ours, etc. On remar» que surtout parmi ces richesses une licorne » d'une grandeur extraordinaire ».

Le goût de cette orfévrerie peut à présent paraître bizarre; mais c'était celui qui, dans le même siècle régnait dans les villes les plus riches d'Allemagne. Les présens que la ville de Lubeck offrit quelques annés après au tsar Boris ne consistaient qu'en des quadrupèdes et des oiseaux de vermeil [1].

Les appartemens de la tsaritse, ses habits, ceux des dames de sa cour, n'offraient pas un luxe moins riche ni moins recherché [2]. Les

[1] Le cabinet impérial de Pétersbourg possède encore beaucoup de curiosités de ce genre, entre autres des figures de lions, de cerfs, de chiens et d'animaux imaginaires, en or et en argent. Voyez Bacmeister, *Essai sur la biblioth. et le cabinet*, etc. *D.*

[2] Voici ce qu'Arsène trouva de plus remarquable dans les appartemens du tsar et de la tsaritse. Dans la salle où le patriarche fut reçu il y avait au-dessus du trône une image de la sainte Vierge, ouvrage fait en mosaïque, et orné de perles et de toutes sortes de pierres précieuses, surtout de diamans, de saphirs et de topazes. Le sceptre était aussi d'un travail exquis. A côté du trône Arsène vit une grande sphère en or qui représentait la terre. L'appartement d'Irène était rempli d'images brillantes et riche-

présens que le patriarche et sa suite reçurent de la cour à leur départ consistaient en 1588.

ment ornées. Le vêtement de la tsaritse était parsemé de diamans. Arsène fait une description détaillée de sa parure; mais comme nous ne connaissons plus la valeur des mots qu'il emploie pour désigner des étoffes ou des parties d'habillement, cette description est peu intelligible. Voici ce qu'il dit de la chambre de la tsaritse : « Si je contemple le plafond de sa chambre, je doute qu'on puisse trouver sur la terre quelque chose d'aussi magnifique; il a la forme d'un hémisphère, et il est tout couvert d'or : partout on voit des images, des tapis et des imitations de forêts, de treilles, de roses et de diverses espèces d'oiseaux. Au milieu est attaché un lion bien travaillé et tenant entre les dents un serpent, auquel sont suspendus un grand nombre de beaux lustres, composés de pierres précieuses tressées comme des paniers, et recouverts de perles. Il m'est impossible de décrire tout ce qu'il y a dans ce palais; mais je ne puis passer sous silence les nombreuses images en mosaïque de la sainte Vierge, des anges, des martyrs et des saints. Elles sont toutes ornées de diamans et de perles ». A la table du tsar on but, dans des vases d'argent, du Malvoisie et d'autres vins de la Romanie. Parmi les présens qu'Irène fit au patriarche Jérémie, il y eut un plat d'or garni d'environ six mille perles, et des agates montées en or. La mitre que le tsar posa sur la tête du nouveau patriarche était un chef-d'œuvre de l'art : les perles et les pierres précieuses y étaient prodiguées. On y admirait une foule de figures travaillées avec une grande délicatesse ; c'étaient au milieu Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste, et vers le

1588. plats d'or enrichis de perles et de diamans [1].

Cependant toutes les richesses de l'état n'étaient pas concentrées à la cour; des seigneurs jouissaient d'une grande fortune; mais celle de Godounof, tout immense qu'elle était, ne suffisait ni à ses désirs ni à la grandeur de ses desseins. Les évènemens qui lui semblaient les plus étrangers étaient en effet dirigés par sa politique et tendaient à seconder ses vues. C'est ainsi que, après avoir placé l'évêque de Rostof sur le siège de la métropole et s'être assuré de lui par ce bienfait, il n'avait pas cru inutile à ses projets d'augmenter par un titre encore plus imposant l'ascendant que ce prélat devait avoir sur le peuple.

Il sut faire servir à son ambition les trésors mêmes du prince. La caisse était auparavant gardée sous le cachet du tsar; mais Godounof n'y appliquait que son propre cachet, y pui-

sommet la sainte Vierge, des anges, des évêques, des martyrs et d'autres saints et saintes : on y voyait aussi saint Théodore et sainte Irène, patrons du tsar et de la tsaritse. Les inscriptions étaient en caractères russes. Voyez sur la relation d'Arsène les observations de Fiorillo, dans le tome II de *Kleine Aufsætze*. *D.*

[1] *Labores et iter. humilis Elassonis archiepiscopi Arsenii.* Cet ouvrage curieux est inséré en grec et en latin dans *le Catalogus codicum manuscriptorum Athenæi Taurinensis*. Turin, 1769.

sait à son gré, augmentait chaque jour le 1588.
nombre de ses créatures par des libéralités que le souverain devait seul être en état de faire.

Délivré de tous ses ennemis, assuré d'une 1591.
foule de partisans dont la fortune était attachée à la sienne, il ne voyait plus à ses desseins qu'un seul obstacle, mais qu'il ne pouvait renverser que par un crime; c'était le jeune tsarévitch. Avant de le sacrifier, il voulut le rendre odieux, espérant sans doute que, si ce prince laissait peu de regrets, on ne ferait que de bien faibles recherches sur la cause de sa mort. Il fit donc répandre dans le peuple que Dmitri, malgré sa tendre jeunesse, donnait déjà des marques d'un caractère féroce; qu'il faisait son plaisir de voir battre des animaux; que l'une de ses plus agréables récréations était de frapper à coups de bâton les volailles de sa basse-cour, et de les voir expirer sous ses coups. Le prince n'avait encore que sept ans : cependant on assure qu'en hiver il se plaisait à faire, avec des enfans de son âge, des figures de neige; qu'il donnait à chacune de ces figures le nom de quelques-uns des grands de la cour; qu'il tranchait la tête à celle qui représentait Boris, passait son épée au travers du corps d'une autre, coupait à

Müller dans les Sotch. i Pérévody.

1591. quelque autre les mains, et jurait de traiter ainsi ces objets de sa haine quand il serait sur le trône. Il se peut que dès son enfance il eût appris de sa mère à détester ses oppresseurs; mais l'ambition plutôt que la crainte porta Boris au crime.

Id. Ibid. Let. o miat.

Un de ses confidens lui promit de le délivrer bientôt du tsarévitch. Ce vil scélérat, nommé *Clechnin*, était décoré du titre d'okolnitchei, l'une des premières dignités de la cour. Il comptait être secondé par ses amis; mais les deux premiers auxquels il s'ouvrit rejetèrent avec horreur la proposition qu'il osait leur faire, et furent cruellement punis pour ne s'être pas prêtés à l'attentat qu'on exigeait d'eux. Enfin le secrétaire d'état Bitiagovski offrit d'immoler la victime que demandait un homme assez riche pour bien payer le sacrifice. Il était d'autant plus capable de réussir, que, ayant des biens à Ouglitch, il pouvait y passer sans se rendre suspect. Douze hommes au moins entrèrent dans la conspiration; mais les plus utiles conjurés furent une vieille gouvernante du tsarévitch, nommée *Volkhova*, et son fils Danilo.

Bitiagovski arriva à Ouglitch, chargé d'un ordre de la cour pour prendre connaissance des affaires domestiques de la tsaritse. Il exerça

dans la maison de cette princesse une autorité tyrannique, réduisit ses revenus, et priva ses frères de la liberté dont ils jouissaient auparavant; il veillait sur toutes ses démarches, s'en faisait insolemment rendre compte, et ne daignait pas se ressouvenir qu'elle était la veuve de son souverain. 1591.

Il avait pour objet, dans cette odieuse inquisition, d'épier l'occasion de surprendre le jeune prince; mais la tsaritse, qui craignait le coup dont elle était menacée, avait sans cesse les yeux ouverts sur son fils, et sa tendresse lui permettait à peine de prendre quelques instans d'un repos troublé par la sollicitude. Accablée enfin par une aussi constante fatigue, elle eut un jour le malheur de se laisser vaincre par le sommeil après le dîner. La cruelle Volkhova saisit ce moment pour conduire le tsarévitch dans la cour, sous prétexte de le faire jouer avec son fils. Danilo, digne de son horrible mère, le frappa le premier à la gorge, et les autres assassins le couvrirent aussitôt de blessures mortelles. Sa nourrice, qui le perdait peu de vue, accourt, s'écrie, le couvre de son corps; elle est laissée pour morte sur la place.

Cet évènement affreux arriva le 15 mai 1591, vers le milieu du jour, suivant la Chro-

1591. nique russe. Des auteurs étrangers rapportent au contraire que ce grand coup d'état fut frappé pendant la nuit, circonstance qui permettait de substituer au prince une victime moins précieuse. Les intérêts et les intrigues de Boris ont répandu tant d'obscurité sur cet évènement qu'il est impossible de démêler à présent la vérité.

Ce crime ne fut pas, dit-on, commis sans témoins. Les scélérats, acharnés à l'horrible exécution dont ils s'étaient chargés, ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vus par le sacristain de la principale église, qui, tout éperdu, courut sonner le tocsin. Le peuple effrayé et les parens du jeune prince accourent aussitôt : ils apprennent que Dmitri n'est plus, et que Bitiagovski est le chef des assassins. On le cherche, on l'arrête, lui, sa femme et quelques-uns de leurs complices; ils sont lapidés à l'instant au nombre de douze.

Les circonstances du crime étant connues auraient dû parvenir jusqu'au tsar; mais il ne savait que les nouvelles qu'on voulait bien ne lui pas laisser ignorer. Tous les courriers avaient ordre de remettre directement leurs dépêches à Boris, qui en faisait l'usage convenable à ses intérêts. Dès qu'il eut reçu les lettres d'Ouglitch, il fit composer à son gré

un rapport de la mort du tsarévitch; on y lisait que le jeune prince, attaqué d'une fièvre chaude et abandonné à lui-même par la négligence criminelle de sa mère et de ses oncles, s'était égorgé dans la violence du délire. Ce fut cette fausse lettre qui fut remise à Fédor. 1591.

Il n'était pas difficile à Boris de tromper le tsar; mais il fallait aussi tromper la cour et la ville. Il fit partir pour Ouglitch, en apparence pour y faire des informations scrupuleuses, et en effet pour appuyer ses fourberies, le prince Vassili Chouiski, lâche fils du malheureux Ivan, et qui, plus touché de ses intérêts que de la tendresse filiale, n'avait rien négligé pour plaire à l'homme puissant qui l'avait privé d'un père. On lui donna, moins pour le seconder que pour éclairer sa conduite, l'infâme Cléchnin. Ils virent le corps du tsarévitch qui avait été déposé dans un tombeau et le firent enterrer. Ils interrogèrent la tsaritse, ses frères, toute la ville; partout ils entendirent la vérité, et ne la connurent que pour la trahir.

De retour à Moskou, ils firent le rapport qu'il plut à Boris de leur dicter. La tsaritse fut envoyée dans un couvent, où on lui fit

1591. prendre l'habit de religieuse, sous le nom de *Marpha*, en punition de sa prétendue négligence : ses frères, sous le même prétexte, furent envoyés dans différens exils, où plusieurs finirent leurs jours. Un grand nombre d'habitans d'Ouglitch furent punis de mort, les uns pour avoir mal parlé de Boris, les autres pour avoir, disait-on, versé le sang innocent; ce sang innocent était celui des assassins du prince : quelques-uns furent envoyés en colonie à Pélym, ville de Sibérie nouvellement fondée. Les scélérats, qui avaient été jetés dans une fosse, en furent tirés en cérémonie et on leur fit des funérailles honorables.

Ces manœuvres purent en imposer à quelques esprits; mais tous ne se laissèrent pas séduire à ces artifices. On soupçonnait, on détestait le crime de Boris. Peu de temps après les Tatars de la Crimée entrèrent avec les Turcs dans la Russie, et portèrent le ravage jusqu'à la ville de Moskou. Le bruit se répandit qu'ils avaient été appelés par Boris lui-même, qui voulait par cette diversion donner de l'occupation aux Russes, leur faire oublier son attentat et prévenir les révoltes. On fit une soigneuse recherche de ceux qui répandaient ces discours; un grand nombre

fut appliqué à la question, plusieurs furent en secret punis de mort, et d'autres finirent leurs jours en prison. 1592.

C'était injustement sans doute qu'on avait accusé Boris d'intelligence avec les Tatars. Ces ennemis de la Russie n'avaient pas besoin d'y être appelés pour venir y chercher des dépouilles, et dès l'année suivante ils firent dans l'Ukraine une incursion encore plus sanglante; mais quand un homme s'est souillé d'un crime atroce, on ne croit pas être injuste en le chargeant des forfaits les plus odieux; car, s'il ne les a pas commis, il s'en est du moins montré capable.

Cependant Boris, qui par tant d'intrigues et d'attentats s'était frayé le chemin du trône, parut en être repoussé pour jamais. La tsaritse mit au monde une fille, qui reçut le nom de *Théodosie.* Le tsar, dans les transports de sa joie, délivra les prisonniers, dont plusieurs étaient condamnés à mort, fit de riches présens à plusieurs monastères, et envoya des sommes considérables jusque dans la Palestine, achetant partout des prières pour la conservation de la jeune princesse; mais bientôt tant de joie fit place à la plus profonde douleur. Théodosie mourut dans la première année de sa vie. Pouvait-elle vivre, lorsque la 14 juillet.

1593. durée de ses jours était contraire aux desseins de Godounof?

Dès-lors il ne vit plus d'obstacle à ses projets. Pour en assurer encore mieux l'exécution, pour augmenter par son adresse et ses bienfaits le nombre de ses partisans, la paix lui sembla plus favorable que la guerre. Il fit consentir le tsar à la conclure avec la Suède.
1594. Les Russes avaient recommencé la guerre en
Chafirof. 1590 avec cette puissance, et lui avaient repris Ivangorod, Iambourg et Koporié. Ils se firent
1595. confirmer par le traité [1] la possession de la Karélie et de l'Ingrie. Les Suédois, humiliés partout, furent obligés de recevoir la loi.

La paix avait été dès auparavant confirmée avec la Pologne pour vingt années, malgré

[1] Ce traité fut conclu à Teusin, village situé à quelque distance de Narva. En voici le contenu. La Suède gardera l'Esthonie et Narva avec les places des environs; une ligne de démarcation séparera les deux états. Kexholm et le territoire de cette ville seront cédés au tsar. On remettra de part et d'autre le commerce dans son ancien état, surtout à Réval et à Narva : en cas de naufrage, les sujets des deux états se secoureront mutuellement, et tous les prisonniers seront relâchés sans rançon. Aucun transfuge ne trouvera de la protection, et tout particulier qui agira contre cette paix sera sujet à la peine. Les voyageurs auront la faculté d'entrer librement dans les deux états et d'en sortir à volonté. Dalin, *Hist. de la Suède*. D.

les intrigues de Possevin. Ce jésuite, irrité de n'avoir pu réunir les Russes à l'église romaine, n'oublia rien pour faire reprendre contre eux les armes à Sigismond. 1595. Jitié Petra Velikago.

La faible santé du tsar faisait prévoir depuis long-temps que sa fin n'était pas éloignée : c'est un témoignage que rendent même les étrangers qui vinrent alors en Russie, et c'est sans fondement que quelques auteurs ont accusé Boris de l'avoir empoisonné. Les historiens russes, qui ont plutôt exagéré que dissimulé les crimes de Godounof, ne lui reprochent point la mort de Fédor, qu'une maladie habituelle conduisait lentement au tombeau. Il mourut le 7 janvier 1598, après avoir moins régné que prêté son nom pendant treize ans aux actes de la souveraineté. En lui finit la dynastie des princes descendans de Rourik, après avoir occupé le trône pendant huit siècles entiers. Si l'on avait vu en Russie des révolutions, tous ceux qui avaient obtenu la couronne y avaient eu du moins des droits litigieux. Comment a-t-on pu dire qu'il n'est aucun pays où un particulier puisse plus justement espérer de monter sur le trône? Jamais aucun particulier n'y est monté, à moins qu'on ne veuille indiquer par ce titre ou Boris, ou Chouiski, ou Michel Romanof, le premier 1598.

1598. souverain de la race qui règne encore aujourd'hui.

BORIS FÉDOROVITCH GODOUNOF.

Let. o miat. Müller loco citato.

Après les funérailles du prince la tsaritse convoqua le patriarche, les principaux membres du clergé et ce qu'il y avait dans la noblesse d'hommes plus distingués; elle leur déclara que le tsar, au lit de la mort, lui avait ordonné de renoncer au monde et de se consacrer à Dieu dans la vie monastique. A ces mots, une voix unanime s'éleva dans l'assemblée, et quoiqu'il fût inouï qu'une femme eût régné en Russie, et que dans le cours de sept siècles entiers on eût vu que deux femmes chargées de la régence pendant la minorité de leurs fils, tous supplièrent la tsaritse d'accepter les rênes du gouvernement.

Sans doute, si son cœur avait été capable d'ambition, la voix des principaux personnages de l'état qui l'invitaient à régner aurait eu sur elle plus de force que la dernière volonté d'un époux qui n'était plus; mais elle se refusa constamment à leurs vœux. Dès le 16 janvier elle se retira dans un couvent de Moskou et y prit l'habit, sous le nom d'*Alexandra*. Boris, soigneux de cacher ses vues

ambitieuses, suivit sa sœur, sous prétexte de 1598.
la soulager dans les soins qu'elle devait donner au gouvernement jusqu'à l'élection d'un souverain.

Par la mort du dernier tsar la branche régnante se trouvait éteinte ; mais, quoique la cruauté d'Ivan et l'ambition de Boris eussent fait périr un grand nombre de princes, le sang de Rourik n'était pas encore entièrement épuisé : il restait plusieurs maisons issues de ce premier souverain de la Russie, et il semble qu'elles seules devaient être admises à profiter de l'élection. Cependant, loin de discuter leurs droits, on parut ne leur en attribuer aucun, et elles furent confondues avec les autres familles, assez puissantes ou assez considérées pour oser se mettre sur les rangs et fournir des candidats. Ainsi, tous les grands ayant des prétentions égales à être élus, Boris avait assez d'amis dans la noblesse et dans le peuple pour ne pas voir ses intérêts négligés dans l'assemblée qui disposerait du trône.

En effet, quoique bien des gens fussent persuadés qu'il était l'auteur du meurtre de Dmitri, quoique des maisons illustres eussent à lui reprocher le sang répandu de leurs chefs, ses crimes étaient inconnus du grand nombre ou regardés comme douteux, et l'on estimait

1598. ses talens, sa générosité, son application au travail, et même son équité; car, si l'on excepte les circonstances où ses intérêts le rendirent injuste, il se montra toujours zélé pour le maintien de la justice. La multitude surtout, qui prenait peu de part au sort des grands qu'il avait sacrifiés à ses desseins, chérissait sa munificence et les soins qu'il avait affectés de soutenir les droits du pauvre et de l'opprimé. Enfin, du vivant même de Fédor, le peuple aspirait à le voir un jour monter sur le trône.

Aussi faut-il avouer que ce même Boris, capable de tous les crimes pour satisfaire son ambition, avait un génie vaste et profond, des qualités brillantes et même des vertus ou vraies ou simulées. Si quelque chose prouve invinciblement que l'histoire moderne est plus vraie que l'ancienne, c'est qu'elle ne nous présente pas, comme celle-ci, des hommes vicieux sans mélange d'aucune qualité louable.

C'était lui qui, sous le nom de la tsaritse, déjà religieuse, dirigeait les affaires, pendant que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie des différentes villes s'assemblaient à Moskou pour l'élection d'un souverain. Ses amis avaient soin d'entraîner dans son parti, déjà considérable, toute la noblesse qui arrivait des provinces,

et qui, étrangère à la cour et connaissant peu les candidats, était incapable de faire elle-même un choix. A la tête du parti de Boris se trouvait le patriarche, à qui la religion donnait un tel ascendant que le candidat qu'il favorisait semblait être protégé par Dieu même. Ce fut dans son palais et sous ses auspices que se fit l'élection, et toutes les voix se réunirent en faveur de Godounof. 1598.

Aussitôt après l'élection le peuple courut en foule en porter la nouvelle au monastère où Boris s'était renfermé avec sa sœur. Cet ambitieux cacha sous les dehors de la consternation la joie qu'il ressentait; il refusa le rang qu'il avait cherché par tant de travaux et de crimes, demanda qu'on fît un autre choix, et déclara même qu'il avait résolu de prendre l'habit monastique.

On procéda, sur son refus, à une autre élection, mais elle ne fit que confirmer la première. Alors le patriarche, précédé du clergé qui portait la croix et les images, et suivi de tous les électeurs, se rendit auprès de la tsaritse. Tous la pressèrent d'une voix suppliante d'engager son frère à monter sur le trône. La princesse opposa d'abord à leurs prières de nouvelles difficultés, et s'excusa sur ce que, ayant renoncé au monde, elle ne devait 16 février.

1598. plus se mêler des affaires de l'état; mais, rendue enfin aux vœux unanimes de tous les ordres, elle confirma par son consentement l'élection de son frère. Alors Boris parut se rendre, malgré lui, aux prières de sa sœur et aux désirs de la nation, et, toujours accompagné du patriarche, des boïards et du peuple, il alla prendre possession du palais des tsars.

On faisait les préparatifs du couronnement lorsqu'on apprit d'Oskol que le khan de Crimée se disposait à tomber sur la Russie, et qu'il avait même reçu des Turcs un secours de sept mille janissaires. Cette nouvelle retarda la cérémonie. Boris pensa qu'il valait mieux soutenir les droits de sa couronne que d'en ceindre solennellement son front.

Le rendez-vous fut indiqué à Serpoukhof, et l'armée fut partagée en cinq corps, commandés par cinq fils de souverains tatars qui se trouvaient au service de la Russie.

Quand Boris fut arrivé à Serpoukhof il vit l'armée la plus brillante que la Russie eût jamais rassemblée. Les boïards et la noblesse s'étaient fait un point d'honneur de paraître en cette occasion dans tout leur éclat devant le nouveau souverain. Ils avaient rassemblé le plus grand nombre qu'il leur avait été pos-

sible de leurs vassaux. Tous étaient bien vê- 1598.
tus et bien montés, et n'avaient pas négligé de se pourvoir d'abondantes munitions. On prétend que l'armée était composée de deux cent mille hommes, et quelques auteurs la supposent encore plus nombreuse.

Tous ces grands préparatifs furent inutiles. L'avis était faux; il avait été donné par un parti de cosaques du Don, qui prétendaient l'avoir reçu de quelques prisonniers tatars. On apprit que Kazi-Guérei ne pensait point à attaquer la Russie, et l'on sut même que deux courriers qu'on lui avait envoyés l'année précédente revenaient, accompagnés des députés de ce prince. Boris fit donner ordre aux voiévodes des villes que devaient traverser les envoyés tatars de rassembler toute leur cavalerie pour imprimer à ces ennemis avides, mais craintifs, une grande idée des forces de son empire.

On eut soin de tenir l'armée de Serpoukhof en bon ordre pour les recevoir. Ils furent arrêtés à sept verstes du camp, qui était établi dans une plaine sur les bords de l'Oka, jusqu'à ce que le prince daignât les entendre. Pendant toute la nuit qui précéda l'audience on ne cessa de tirer le canon. Au point du jour l'armée fut sous les armes, depuis le quartier

1598. du tsar jusqu'aux tentes des députés : l'infanterie formait une ligne de chaque côté du chemin, et la cavalerie était rangée derrière elle. Les Tatars, interdits de ce spectacle, purent à peine proférer une parole à l'audience, et le tsar jouit de la terreur qu'il inspirait.

Cependant il tempéra par ses libéralités et ses caresses l'effroi qu'il affectait d'imprimer par cet appareil menaçant. Les ministres barbares se retirèrent, chargés de ses bienfaits et ne sachant ce qu'ils devaient admirer davantage de ses forces ou de sa munificence. Il envoya lui-même au khan une ambassade chargée de présens magnifiques et d'assurances d'amitié. Il est vraisemblable que le faste militaire étalé par la politique de Boris aux yeux des Tatars de Crimée produisit l'effet qu'il en attendait ; car ils n'osèrent plus, comme auparavant, faire des incursions jusque dans le centre de la Russie.

Il n'est pas rare que les princes soient d'autant plus avares envers leurs sujets qu'ils montrent aux étrangers plus de grandeur et de magnificence : telle ne fut pas la conduite de Boris. Toute l'armée eut part à sa générosité. Il n'y eut pas de soldat qui ne reçût quel- Müller.
que gratification en argent, et les hommes de

marque reçurent, suivant l'usage de ce temps- 1598.
là, des pièces de velours et d'étoffes d'or et de soie. Il traita presque chaque jour dix mille hommes pendant six semaines, et à la fin de la campagne il donna un repas général. Une partie de l'armée fut congédiée; le reste fut répandu sur les frontières. Le prince revint à Moskou, et y fut reçu avec d'aussi grands applaudissemens que s'il eût remporté des victoires mémorables.

Rien ne s'opposait plus à la cérémonie du 1599.
couronnement; elle fut célébrée avec la plus grande magnificence. Boris, pendant la messe, élevant la voix, prit Dieu à témoin que pendant son règne il ne souffrirait pas qu'aucun de ses sujets languît dans la misère, et, sachant combien les signes sensibles ajoutent de force au discours, il déchira sa chemise et Khilkof.
s'écria qu'il était prêt à partager tout ce qu'il possédait et à l'appliquer au soulagement des malheureux. Il n'est pas également certain Müller.
qu'il ait promis de ne punir personne de mort; mais on sait du moins qu'il n'y eut point sous son règne d'exécutions publiques. Clément par politique, implacable par intérêt, il épargna au peuple le spectacle révoltant des supplices, et fit étrangler en secret ceux qu'il avait sujet de craindre.

1599. Les vices et les crimes, contraires à la vraie piété, n'ont jamais exclu la superstition. Boris fit de grandes libéralités à des églises et à des monastères, et entreprit plusieurs pélerinages. Un monument bizarre et durable de sa dévotion est une cloche du poids de trois cent trente mille livres qu'il fit fondre, et qui fut placée dans une tour que l'on construisit exprès dans le Kremle. Dix ans avant de monter sur le trône, le seul fils qu'il avait alors étant tombé dangereusement malade, il lui fit boire de l'eau bénite froide et le fit transporter dans une église, quoique la gelée fût alors des plus rigoureuses. L'enfant y mourut. Si ce fait ne prouvait pas qu'il était sincèrement superstitieux, on pourrait croire que la religion, qu'il outrageait par sa conduite, lui paraissait un instrument utile à ses desseins, et qu'il n'en avait revêtu le masque que pour se rendre plus agréable au peuple.

Il suivit le projet formé par Ivan Vassiliévitch d'éclairer la nation. Il appela d'Allemagne des médecins et des apothicaires, et leur permit d'avoir un temple de leur communion. Il fit tous ses efforts pour attirer d'Angleterre Jean Dée, mathématicien alors très-célèbre; mais comme ce Jean Dée se mêlait de magie et d'astrologie, on ne sait si Boris voulut pos-

séder ce savant par amour pour les sciences, 1599.
ou par attachement à la superstition. Si son règne eût été plus long, si la fin en eût été agitée de moins de troubles, il avait dessein de mander d'Allemagne, de France et d'Angleterre des hommes instruits pour enseigner les sciences et les langues. Animé pour les connaissances utiles et agréables du même zèle que marqua depuis Pierre Ier, il fit partir pour les pays étrangers seize jeunes gens d'une bonne noblesse, pour y faire des études encore inconnues dans leur pays. Cinq furent confiés au magistrat de Lubeck, et les autres furent placés à la cour de Charles IX, roi de Suède. Il entretenait constamment un grand nombre d'officiers étrangers.

Un prince vint alors, si l'on en croit les au- 1600.
teurs russes, chercher un asile et du service à Müller.
la cour de Boris; mais, suivant les écrivains suédois, il y fut appelé par Boris lui-même. Ce prince était Gustave, fils d'Eric XIV, roi de Suède. Parmi le grand nombre de maîtresses auxquelles Eric avait adressé ses vœux inconstans, celle qu'il avait le plus aimée et dont il fit enfin son épouse était fille d'un paysan, et avait elle-même vendu des noix dans les rues de Stockholm. Elle se nommait *Catherine*. C'est d'elle qu'il eut Gustave en 1566. Le

1600. duc Jean ayant détrôné deux ans après son frère Eric, et étant lui-même monté sur le trône, ordonna à l'un de ses officiers de porter secrètement le petit Gustave dans un bois, de l'y égorger et de l'enterrer. Cet enfant fut sauvé par un gentilhomme qui le fit élever hors du pays. Errant depuis dans différentes cours de l'Europe, il était dans la ville de Thorn en Prusse lorsqu'il fut mandé par Boris. Le tsar avait dessein de lui donner en mariage sa fille Xénie ou Axénie. Peut-être, comme on le conjecture, espérait-il par cette alliance unir un jour à ses états l'Esthonie et la Finlande. Gustave reçut de Boris une lettre remplie de promesses. Il la regarda comme un titre précieux, et, dans la crainte qu'elle ne lui fût enlevée lorsqu'il serait dans la puissance du souverain qui la lui avait écrite, il la déposa entre les mains d'un des plus considérables bourgeois de Riga ; comme si une lettre pouvait jamais devenir un titre valable contre un souverain puissant qui voudrait manquer à ses promesses.

Le jeune prince à son arrivée ne vit rien qui pût démentir les hautes espérances qu'il avait conçues. Il fut reçu à Moskou avec les plus grands honneurs, comblé de présens et défrayé par la cour de tout son entretien. Ce

fut lui qui le premier fut admis à manger à 1600.
une même table avec le souverain de Russie; honneur que ces fiers monarques n'avaient jamais accordé qu'à leurs fils; mais le Suédois avait, dit-on, amené avec lui une maîtresse, et malgré les instances du tsar, malgré l'espérance de son mariage avec la tsarevne, il refusa de la quitter. Il ne se montra pas mieux disposé à répondre aux desseins de Boris sur l'Esthonie et la Finlande, quoique cependant il ne fût guère en son pouvoir de les contrarier ni de les seconder. Enfin, ajoute-t-on, pressé d'embrasser la religion grecque, il ne dissimula pas son éloignement pour cette apostasie.

Le tsar, ne trouvant en lui aucune des complaisances auxquelles il s'était attendu, se refroidit peu-à-peu. Peut-être l'adroit Sapiéha, grand-chancelier de Lithuanie et ambassadeur du roi de Pologne, négociateur aussi délié qu'habile général, réussit-il par ses intrigues à mettre la mauvaise intelligence entre le tsar et le jeune prince. Celui-ci demanda sa retraite, employa même les menaces, et réclama, comme un traité authentique, la lettre qu'il avait déposée à Riga. Boris, qui pouvait la mépriser parce qu'elle n'avait d'autre force que celle qu'elle aurait empruntée de la bonne

1600. foi, employa cependant l'adresse pour retirer cette pièce inutile. Dès qu'il en fut maître il se crut dégagé de sa parole, et ne voulant ni renvoyer Gustave, ni le garder à sa cour, ni paraître l'avoir maltraité, il lui fixa pour sa résidence la ville d'Ouglitch, où il le fit conduire avec honneur; il lui en abandonna les revenus pour son entretien, et fit éprouver sa générosité à tous les domestiques de ce prince. Ainsi, même en lui faisant ressentir sa colère, il semblait lui accorder un bienfait, et c'est sous ce dernier point de vue que les auteurs russes ont considéré le traitement qu'il fit à Gustave. En effet, la ville d'Ouglitch était depuis long-temps un apanage que les souverains de la Russie donnaient à leurs frères ou à leurs enfans. Elle avait été celui du malheureux tsarévitch Dmitri. Gustave y mourut en 1607.

Boris avait trop de prudence pour maltraiter ouvertement le prince de Suède lorsqu'il appelait dans ses états Jean, frère du roi de Danemarck, Christian IV. Il ne fallait pas faire soupçonner que les princes étrangers ne pouvaient en sûreté venir en Russie. Christian était alors fort mal avec la Suède. Un sujet bien vain, comme il arrive trop souvent, mettait la mésintelligence entre les deux états :

trois couronnes, que les souverains de Suède et de Danemarck prenaient également dans leurs armes, et qui désignaient la Suède, le Danemarck et la Norwège [1], causaient l'inimitié entre ces deux puissances. Combien de fois des milliers d'hommes se sont égorgés pour des sujets aussi frivoles! 1600.

Dans ces circonstances Christian espérait tirer un grand avantage de son alliance avec

[1] Un autre motif multipliait depuis une trentaine d'années les négociations entre le Danemarck et la Russie : c'était la possession de la Laponie, dans laquelle les Danois étaient établis depuis long-temps. Ils se plaignaient de ce que les Russes, qui s'étaient d'abord contentés de commercer à Malmus ou Kola, s'étendaient en Laponie de plus en plus; qu'ils bâtissaient des églises et des couvens, et que, loin de payer tribut au roi, ils levaient des impôts sur les habitans du pays. Les Russes n'avaient que de mauvaises raisons à donner; ils prétendaient que la Laponie leur appartenait, par la raison qu'anciennement beaucoup de Lapons étaient venus à Novgorod pour se faire baptiser, et que l'évêque de cette ville avait envoyé en Laponie un prêtre pour baptiser les autres et pour y fonder une église; que par conséquent la Laponie appartenait à Novgorod. Sentant eux-mêmes la nullité de cette réplique, les tsars cherchèrent à prolonger les négociations, et affermirent pendant ce temps leur pouvoir en Laponie, malgré toutes les réclamations des Danois. Voyez le tome X de Büsching, *Magazin für die Geographie. D.*

1600 le tsar, et voyait avec joie son frère désigné pour recevoir la main d'Axénie.

Ici le savant Müller reprend avec justice le kniaz Khilkof, qui dans son histoire taxe Boris d'un orgueil insolent, parce qu'il ne voulait pas donner sa fille à l'un de ses sujets : il observe que ce prince ne faisait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui souvent avaient élevé jusqu'à eux quelques-unes de leurs sujettes, mais qui n'avaient jamais abaissé leurs filles en leur donnant des sujets pour époux.

Boris, persuadé qu'un faste imposant ajoute encore à la majesté du trône et qu'il faut conduire les peuples par la terreur ou les séduire par la magie des spectacles, signala par une grande magnificence la réception du prince de Danemarck. Il le reçut dans ses appartemens, ayant à côté de lui son fils, le jeune Fédor. Le père et le fils étaient revêtus de longues robes de pourpre, brodées en diamans et en pierres précieuses. Ils en avaient la tête et la poitrine couvertes; les yeux n'en pouvaient soutenir les reflets éblouissans.

On dîna dans la salle destinée aux grandes cérémonies. Le fauteuil du tsar était d'or, la table d'argent, et les marchepieds dorés. Au-dessus de la tête de Boris était suspendue une

couronne d'or et de diamans, dans laquelle il 1600.
y avait une horloge.

Des buffets en pyramides étaient surchargés de vases d'or et d'argent. Il y avait deux tables ; la première, qui s'appelait la *grande*, était pour le tsar et le tsarévitch : le prince danois y fut admis comme l'avait été le prince de Suède. La seconde, faite en demi-lune, était placée devant la première. Les grands y étaient assis au côté extérieur, en sorte qu'aucun ne tournât le dos aux princes. Les plats, au nombre de deux cents, et toutes les liqueurs étaient d'abord présentés sur la grande table et portés ensuite à l'autre. Le tsar et son fils, avant de se séparer du prince danois, lui donnèrent les riches chaînes qu'ils avaient au cou. Ils envoyèrent en même temps chez lui de magnifiques présens en vaisselle d'or, en superbes étoffes et en pelleteries précieuses[1].

[1] Dans la relation dont nous allons parler se trouve un compte minutieux de tous ces présens, ainsi qu'un récit de toutes les cérémonies qui eurent lieu pour la réception du prince danois. Parmi les présens il y avait une robe de velours rouge à fond d'or, avec des bijoux ; une robe d'étoffe d'or, avec treize boucles et cinq pierres fines ; une robe d'étoffe d'or à fleurs vertes, avec treize boutons de perles ; une robe écarlate, bordée d'or et de perles, avec quinze boutons d'or ; un sabre garni en

1600. La célébration du mariage entre le prince danois et la tsarevne fut indiquée pour le commencement de l'année suivante ; mais la mort enleva le jeune époux quarante jours après son arrivée en Russie. Les écrivains aiment à charger de toutes sortes de crimes la mémoire des princes reconnus pour criminels. On n'a donc pas manqué d'accuser Boris de la mort d'un jeune homme aimable, auquel il destinait sa fille. Ce prince, dit-on, avait gagné l'amour des grands et du peuple, et le tsar, craignant que la nation ne le préférât un jour à son propre fils, le fit empoisonner. On nomme même le boïard qui lui donna le poison.

Mais les Danois qui avaient accompagné le prince en assez grand nombre, qui ne l'avaient pas quitté, et qui revinrent libre-

or et en turquoises ; un grand plat d'argent orné de perles et de pierres fines ; un petit plat d'or avec un saphir ; des plats d'argent, des pièces d'étoffes d'or, de damas, de soie, de drap anglais couleur d'argent et de feu ; des robes moscovites ; un cheval gris pommelé, avec un mors et une selle d'argent doré, une couverture d'étoffe d'or, etc.... L'auteur de la relation observe que le jour du repas les Danois ne virent au château aucune femme, pas même la tsaritse et sa fille. Cependant il ajoute qu'il ne voudrait pas assurer que celles-ci ne les ont pas vus d'un lieu caché. *D.*

ment dans leur patrie, firent imprimer à leur 1600.
retour la relation de leur voyage [1], et n'y répandirent aucun soupçon contre Boris. Le prince danois, dont tous les jours étaient marqués par des fêtes, ne put se garantir de quelque intempérance, et il paraît qu'il mourut d'une fièvre chaude, maladie si commune et si funeste dans le Nord.

Il fut secouru avec les plus grands soins. Le tsar lui-même le visita trois fois dans son lit, ordonna des prières publiques pour sa guérison, promit de délivrer quatre mille prisonniers à sa convalescence, et témoigna beaucoup de regret de sa mort. Les étrangers qui étaient alors à Moskou assurent même que les médecins de la cour qui avaient vu le jeune prince pendant sa maladie restèrent long-temps cachés, dans la crainte d'éprouver la colère du tsar, pour n'avoir pas sauvé celui qu'il regardait déjà comme son gendre. Mais comme d'ordinaire un souverain coupable jouit de l'impunité pendant sa vie, c'est peut-être une juste punition de ses crimes qu'ils soient encore exagérés après sa mort,

[1] Cette relation curieuse parut en allemand à Magdebourg, 1604. Büsching l'a réimprimée dans le tome VII de son *Magazin*, etc. D.

1600. et que sa mémoire soit présentée avec horreur aux princes qui oseraient l'imiter [1].

[1] On sait cependant que chez les anciens Russes, comme chez les Visigoths, les médecins étaient responsables de leurs malades, surtout des gens riches ou puissans. Martin Baer, prédicateur de Narva, qui demeurait à Moskou sous le règne de Boris, raconte à ce sujet une anecdote plaisante. Le tsar Boris Godounof, tourmenté de la goutte, fit publier qu'il accorderait une grande récompense à celui qui parviendrait à le guérir. Personne n'osa se présenter, dans la crainte de ne pas réussir et d'encourir les peines ordinaires. La femme d'un gentilhomme conçut alors l'idée bizarre de profiter de cette circonstance pour se venger de son mari, qui la maltraitait sans cesse. Elle se présenta à la cour, et annonça d'un air mystérieux que son mari avait un secret infaillible pour guérir le tsar, mais qu'il s'obstinait à n'en pas faire usage. On fait sur-le-champ appeler le mari, et on lui demande son secret. Celui-ci, tout étonné, a beau protester qu'il ne connaît pas la médecine et qu'il ne s'en est jamais mêlé : toutes ses réponses confirment le tsar dans l'idée que la femme lui a donnée de l'obstination du gentilhomme, et on menace celui-ci de la prison et même de la mort, s'il continue de cacher son secret. Se voyant alors dans la nécessité d'être médecin malgré lui, il promet de guérir le tsar, demande quelque délai, fait chercher et bouillir au hasard toute sorte d'herbes, et fait des cataplasmes pour les parties malades. Par bonheur les douleurs cessent, et tout le monde est convaincu des grands talens du gentilhomme médecin. Le tsar commence par lui faire

A-peu-près dans ce même temps le peuple 1600.
éprouvait une horrible famine. Pendant l'été Müller.
de la première année du siècle il tomba de fortes pluies, et les épis, gonflés par l'humidité qui les nourrissait, donnèrent au laboureur l'espoir d'une riche moisson; mais des gelées inattendues empêchèrent le grain de croître et de mûrir. Le mal fut peu sensible l'hiver suivant, parce que les magasins fournirent une subsistance abondante; mais en
1601 on employa pour ensemencer les terres 1601.
les grains qu'avaient frappés la gelée, et ils ne levèrent pas : on tenta d'y suppléer par de l'avoine qu'on sema dans le printemps, mais elle pourit dans la terre.

Alors la disette fut affreuse; jamais autant 1602.

infliger une punition pour s'être refusé à le guérir; ensuite il lui paie largement sa guérison, en lui donnant une pelisse de zoble, deux cents roubles et dix-huit fermes; mais, avant de recevoir ce présent, le gentilhomme est invité à s'engager par écrit de ne pas en vouloir à sa femme pour avoir dénoncé son secret. — On raconte aussi que Boris Godounof répondit un jour à un de ses médecins qui lui demanda la permission de se rendre à une université d'Allemagne pour obtenir le grade de docteur : « Tu peux te dispenser de ce voyage; je connais ton habileté, et je te nomme docteur en médecine : le diplôme que je te ferai donner vaudra bien celui d'une université ». *D.*

1602. d'hommes n'avaient été enlevés par les plus funestes mortalités. Des mères dévorèrent
Margeret. leurs enfans qu'elles avaient égorgés. On assure que même en public une femme, ne pouvant résister au tourment de la faim qui la déchirait, emporta avec les dents un morceau de la chair de son fils qu'elle tenait dans ses bras : on lui arracha, l'on sauva sa victime. Quatre femmes, logeant ensemble, s'avisèrent, pour se procurer à manger, d'appeler un homme qui avait une charge de bois à vendre : elles le firent entrer dans leur maison, le massacrèrent, tuèrent le cheval qui portait le bois, et traînèrent les deux cadavres dans leur cave à glace, comme on conserve en Russie le gibier et les autres provisions de bouche. Ces furies, découvertes et arrêtées, déclarèrent que ce paysan était le troisième homme dont elles s'étaient nourries.

On vit dans la seule ville de Moskou jusqu'à cent vingt-sept mille cadavres qui furent entassés dans les rues et ensuite enterrés dans la campagne, sans compter tous ceux qui
Idem et avaient été inhumés auparavant dans les qua-
Khilkof. tre cents églises que contenait cette ville. Un
Petreius. étranger, témoin oculaire, rapporte que la famine emporta cinq cent mille hommes dans la capitale, qui était alors plus peuplée

qu'à présent, et dont la population était con- 1602.
sidérablement augmentée dans ce désastre, par la foule de malheureux qui y affluaient de toutes parts pour y trouver des secours.

Il ne faut pas croire que cette disette se Müller.
soit fait sentir dans tout l'état. Il était trop étendu pour que la même influence du ciel se répandît dans toutes ses parties. Il est du moins certain que l'Ukraine, que Kazan, Astrakhan, qu'Oustioug, Viatka, la Permie, ne se ressentirent pas de la famine. La Sibérie n'était pas encore cultivée, et c'étaient alors ces trois dernières contrées qui la nourrissaient. Elle reçut les transports ordinaires. Ainsi, puisque la famine désolait la capitale pendant que de vastes provinces jouissaient de l'abondance, il faut convenir que, malgré les grands talens de Godounof, l'art de gouverner avait encore bien des progrès à faire.

Mais s'il ne put apporter des remèdes assez efficaces aux maux de la patrie, il s'en montra du moins le père. Il fit élever de grands édifices en pierre, et nourrit des milliers d'hommes occupés à ces travaux. La seule ville de Smolensk reçut deux cent mille de nos livres. Il fit ordonner aux pauvres de se rassembler tous les matins sur la place, et il leur faisait donner à chacun une aumône qu'on peut éva-

1602. luer à six sous de notre monnaie. Cette charité louable, mais administrée avec trop peu de prudence, aggrava encore les maux que souffrait la capitale. C'étaient ces aumônes qui attiraient des campagnes et des villes voisines des milliers d'infortunés, qui voulaient avoir part à la générosité du souverain. Ils dévorèrent le peu de subsistance qui restait encore, et les bienfaits même du prince cessèrent enfin par l'épuisement de la caisse.

Khilkof. Un historien, passionné contre Boris, avance que les domestiques de la cour commirent alors les violences les plus criantes par les ordres ou par la collusion du souverain, qui même était présent à leurs déprédations; mais cette violence n'était-elle pas louable, puisqu'elle consistait à faire ouvrir les greniers des riches, qui, comme l'avoue le même auteur, avaient la barbarie de recéler leurs grains et d'insulter à la misère publique? Boris força les prélats et les boïards à lui vendre, à la moitié du prix courant, le superflu de leurs magasins pour le distribuer au peuple : violation accidentelle du droit de propriété, prescrite et justifiée par la nécessité même.

Let. o miat. Par une suite de la misère publique, ou par quelque autre cause inconnue, il se forma une troupe nombreuse de brigands qui in-

festèrent les chemins et surtout ceux qui 1602
conduisaient à Moskou. Le commerce fut interrompu, les correspondances cessèrent entre les différentes parties de l'état, et personne n'avait la hardiesse d'entreprendre les voyages les plus nécessaires. Des troupes furent envoyées à diverses reprises contres les brigands : jamais ils n'évitaient le combat, et toujours leur courage féroce les rendait victorieux. La cour fut obligée de les faire attaquer avec plus de forces et de régularité. L'armée russe les rencontra près de Moskou : Khlopko, leur chef, se fit remarquer par sa valeur et par son habileté. Il rangea ses complices en bon ordre, et se montra par ses talens digne de commander une troupe moins odieuse. Le voiévode de l'armée du tsar fut tué dès la première attaque. La mort du général, au lieu de décourager ses troupes, les remplit de fureur; elles ne pensaient qu'à périr ou à le venger : leur victoire fut complète; mais les brigands ne s'ébranlèrent qu'après avoir vu le plus grand nombre de leurs compagnons taillés en pièces. On voulait les prendre vifs ; mais, s'ils ne purent défendre leur vie, ils surent du moins s'épargner la honte du supplice. Khlopko seul, affaibli par la perte de son sang, tomba et fut pris. Les

1602. faibles restes de ses complices se retirèrent vers la petite Russie; mais, trop peu nombreux alors pour se défendre, ils se dispersèrent, furent pris en détail et reçurent la peine due à leurs crimes.

Les malheurs qui affligèrent le règne de Boris ne pouvaient le distraire du bien de l'état. Le tsar Ivan, qui animé du même zèle l'avait oublié quelquefois pour n'écouter que sa vengeance, avait fait conduire prisonniers à Moskou un grand nombre de marchands livoniens : il en restait encore du temps de Boris; ce prince leur rendit la liberté, les encouragea à reprendre le commerce, et leur donna toutes les sûretés nécessaires pour passer de Moskou en Livonie et de Livonie à Moskou. Il fournit de sa caisse, à ceux qui se trouvaient sans fortune, des sommes assez considérables pour les faire valoir à leur profit, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de les retirer.

Du vivant même du tsar Fédor il avait travaillé à faire renaître les liaisons que les villes commerçantes de la mer Baltique avaient autrefois entretenues avec celles de Pleskof et de Novgorod, par Révef, Dorpat et Riga. Il reprit cette affaire importante quand lui-même fut monté sur le trône; il renouvela, augmenta même les priviléges des villes anséatiques, et

Lubeck obtint particulièrement l'exemption 1603.
de la douane.

Ami de la paix, et sûr que le meilleur moyen de la conserver c'est d'en imposer à ses voisins, il fut attentif à maintenir ses troupes dans la discipline. Il entretenait un grand nombre Let. o miat.
d'officiers lithuaniens, polonais, allemands, vêtus à la manière de leur pays, et qui formaient les Russes à l'art de la guerre. La richesse de leurs habits témoignait les bons traitemens qu'ils recevaient de leur nouveau maître. Il aimait à les faire voir quand il recevait des ambassadeurs de quelque prince de l'Europe. Il fit entourer Smolensk d'un mur de pierre, pour la mettre à l'abri des attaques des Polonais; il éleva des forteresses pour défendre ses frontières contre les Tatars et les Circassiens.

Nous avons jusqu'à présent considéré les vertus de Boris régnant. Il ne faut pas croire cependant qu'en montant sur le trône il ait dépouillé tous les vices qui l'y avaient conduit. Toujours défiant et jaloux, il se faisait un devoir de perdre les hommes et les familles qui lui faisaient ombrage. Ennemi des moyens violens, parce qu'ils devaient le rendre odieux, il savait brouiller les unes avec les autres les familles qu'il craignait, et les exciter à leur

1603. destruction mutuelle. Quand ce moyen ne réussissait pas, il en avait un autre qui ne manquait jamais. Des misérables, qu'il tenait à ses gages, corrompaient des valets à force d'argent et de promesses, et les engageaient à dénoncer leurs maîtres comme coupables de quelques crimes : les accusés, malgré leur innocence, étaient bientôt convaincus par le rapport de faux témoins. Un valet d'un prince Chestounof donna le premier l'exemple de ces dénonciations illégales. Elevé au rang d'enfant-boïard, qui était le moindre degré de la noblesse, il reçut des terres pour récompense de son infamie.

Un scélérat que ses crimes conduisent à la fortune ne peut manquer d'imitateurs. Souvent les domestiques de plusieurs maisons se rassemblaient, convenaient de partager les profits qu'ils attendaient de leur infidélité, et réglaient entre eux quel serait le dénonciateur et quel maître serait dénoncé. Jamais ces accusations n'étaient rejetées, jamais on ne leur opposait même un faible doute; et si le maître implorait le témoignage de ses autres valets, on les mettait à la torture jusqu'à ce qu'ils confirmassent la délation calomnieuse ou qu'ils périssent dans ces affreux tourmens. On en vint au point que même les gens du

commun, dans l'espoir d'obtenir quelque gratification du souverain, se dénonçaient les uns les autres; des femmes accusaient leurs maris, des enfans leurs pères : jamais la Russie n'avait vu d'exemple d'un tel désordre. 1603.

Quelquefois les vertus mêmes réveillaient l'humeur soupçonneuse de Boris, et provoquaient sa haine et sa vengeance : c'est ce qu'éprouva Bogdan Belski, seigneur riche et généreux. Le tsar le chargea en 1599 de faire élever contre les Tatars la ville de Borissof sur la crête d'une montagne voisine du Donets. Belski crut en cette occasion devoir faire briller sa magnificence. Chaque jour il traitait les soldats et les travailleurs; il prodiguait aux pauvres ses bienfaits; il leur faisait distribuer des vivres, de l'argent, des habits : tous célébraient ses louanges. Le bruit en vint jusqu'à Boris, qui n'apprit qu'avec indignation qu'un autre présumât de partager avec lui l'amour du peuple. Il le fit arrêter, jeter en prison et punir de mort pour avoir séché les pleurs des infortunés; il fit même périr les nobles qui avaient été attachés au service de cet homme bienfaisant, et qui ne l'avaient pas dénoncé comme un traître. Ibidem.

Mais, de toutes les grandes maisons, aucune

1603. ne fut plus cruellement opprimée que celle des Romanof. Ce qui rendait cette famille odieuse à Boris, c'est que du côté maternel elle était, comme nous avons vu, alliée de fort près au dernier tsar, et que le chef actuel de cette maison, Fédor Nikitich Romanof, s'était acquis le respect et l'amour de la nation par les qualités du corps et de l'esprit.

Un frère de Fédor, nommé *Alexandre*, avait la charge de cravtchei : cet office consistait à maintenir l'ordre et la propreté sur la table du prince, et à exercer une inspection sur les mets qu'on y servait. Un des principaux valets d'Alexandre alla trouver un parent de Godounof, et lui déclara qu'il était prêt à dénoncer son maître, quoiqu'il ne le connût coupable d'aucun crime. Il demanda seulement qu'on lui prescrivît ce qu'il devait déclarer. Le parent du tsar lui dit d'acheter au marché toutes sortes de plantes et de racines, de les mettre secrètement dans un coffre de son maître, et d'avertir du moment où il aurait rempli sa commission.

Ce complot fut exécuté. On arrêta toute la famille des Romanof; les herbages furent apportés, comme formant le corps du délit, et les Romanof accusés d'avoir voulu empoisonner le tsar. Jugés publiquement en pré-

sence du patriarche, ils virent leur dénonciateur servir en même temps contre eux de témoin. En vain ils tentèrent de se justifier; des voix sans doute achetées s'élevèrent parmi le peuple, et ils ne purent se faire entendre; condamnés à un exil perpétuel, la plupart y furent étranglés. Plusieurs maisons qui leur étaient alliées furent enveloppées dans leur ruine, et Fédor Nikitich Romanof, envoyé dans un monastère de la province d'Arkhangel, reçut malgré lui la tonsure monacale et l'habit de Basile, sous le nom de *Philarète*. Sa femme Axénie fut transportée dans un village sur les bords de l'Onéga, et faite religieuse, sous le nom de *Marpha*. Leur fils Mikhaïl, qui n'avait alors que six ans, laissé auprès de sa mère, élevé à l'ombre d'un cloître, ne quittera cette triste et obscure retraite que pour monter sur le trône. 1603.

Ainsi de grandes familles souffraient, humiliées, abattues par l'inquiétude du monarque; mais la nation s'élevait par ses soins. Déjà elle pouvait bientôt se promettre de voir fleurir dans son sein les arts de la guerre et la paix; déjà elle attirait les regards de l'Europe. La reine d'Angleterre, la fière Elisabeth, ménageait son amitié. Une révolution inattendue, des troubles intestins d'un genre

1603. presque inouï, les cabales et les armes des peuples voisins vont détruire les travaux d'Ivan et de Boris. Je vais m'abandonner, dans le récit de ces évènemens, à la foi des Chroniques et au sentiment général des Russes et des étrangers; mais, une fois parvenu à la fin tragique d'un homme fameux qu'ils s'accordent à regarder comme un imposteur, j'essaierai de faire naître le doute sur l'opinion qui flétrit sa mémoire, et que jusqu'ici personne n'a tenté de combattre ni même d'examiner [1].

Lét. o miat. Dans cette classe de la noblesse inférieure, connue sous le nom d'*enfans-boïards*, un nommé *Izamachnia-Otrépief*, vivant à Galitch, eut deux fils, Smirnoi et Bogdan. Celui-ci fut père d'Iachko ou Jacques. Il envoya cet enfant à Moskou pour y être élevé dans l'étude des lettres. Cette étude consistait à apprendre à lire, à écrire et à comprendre l'Ecriture-Sainte, traduite dans l'ancien dialecte slavon-russe; il ne diffère pas beaucoup de la langue vulgaire, et dans ce temps-là il y ressemblait encore davantage.

Le jeune Iachko montra de l'esprit, de l'intelligence, et ses supérieurs, jaloux de se l'at-

[1] Voltaire a fait entrevoir des soupçons sur ce point d'histoire; mais il manquait des renseignemens nécessaires pour le discuter.

tacher, lui donnèrent dès l'âge de quatorze 1603.
ans l'habit monastique. On n'est pas d'accord sur le monastère où il prit l'habit. Il est d'usage, dans l'église grecque comme dans plusieurs ordres de l'église latine, de changer de nom en embrassant la vie religieuse : Iachko fut appelé *Grégori*.

En peu de temps il changea plusieurs fois de maison. Enfin il vint au Tchoudof-Monastir à Moskou, et y fut élevé au diaconat. Le patriarche Job entendit parler du jeune Grégori et le retira dans son palais, où il l'occupa à copier des livres. L'imprimerie, introduite par le tsar Ivan, avait fait encore peu de progrès ; la presse n'avait fourni que peu de livres, et un copiste habile était alors un homme précieux.

Grégori eut occasion à Moskou de voir des gens qui avaient connu le tsarévitch Dmitri, et qui lui trouvèrent quelque ressemblance avec ce malheureux prince. Dès-lors il conçut le projet de mettre à profit ce jeu de la nature. Par des questions adroites il se fit instruire de tout ce qui concernait le tsarévitch, et quand il crut en savoir assez pour jouer le rôle qu'il méditait, il osa déclarer à quelques amis que lui-même était Dmitri, et qu'il remonterait un jour sur le trône de ses an-

1603. cêtres. La plupart rirent de ses prétentions, comme d'une folie sans conséquence : quelques-uns le crurent peut-être, ou par simplicité, ou parce qu'ils désiraient voir revivre un rejeton de leurs anciens maîtres.

Cependant ces discours furent rendus au métropolite de Rostof, qui avait commencé à le haïr dès qu'il l'avait vu dans le palais du patriarche, soit qu'il trouvât dans la physionomie du jeune diacre quelque caractère qui lui parût sinistre, soit qu'en effet sa conduite ne fût pas assez régulière pour son état.

Comme ce métropolite avait déjà cherché inutilement à perdre Grégori dans l'esprit du patriarche, il ne crut pas devoir faire auprès de ce prélat de nouvelles démarches, et s'adressa directement au tsar. Tout défiant qu'était Boris, il ne crut pas avoir dans un moine à peine sorti de l'enfance un ennemi bien dangereux. Il se contenta d'ordonner à l'un de ses secrétaires, nommé *Vassilief*, de l'envoyer dans un monastère de province, sous un supérieur sévère.

Vassilief ne regarda pas cet ordre comme fort important; il en fit part à l'un de ses collègues, qui précisément avait avec Grégori quelques liaisons de parenté, et qui l'engagea,

l'on ne sait sous quel prétexte, à différer 1603.
l'exécution.

Grégori apprit de son parent le danger qui le menaçait. Il trembla de voir ses projets de souveraineté ensevelis pour toujours dans une dure prison, et vit qu'il ne lui restait de salut que dans la fuite. Il se retira dans un monastère à Galitch, ensuite dans un autre à Mourom, et dans un autre encore à Briansk.

La facilité avec laquelle ce moine vagabond fut reçu dans plusieurs maisons religieuses, sans être pourvu d'une permission par écrit de ses supérieurs, montre quelle liberté ou plutôt quelle licence régnait alors dans les monastères. On voit aussi combien était imparfaite la correspondance du trône avec les différentes parties de l'état, puisque même un moine suspect pouvait échapper longtemps aux poursuites du prince, sans chercher d'autre retraite que des couvens de différentes villes.

Grégori ou Otrépief pensait à se rapprocher de la Pologne : c'était là qu'il espérait trouver les secours nécessaires pour remplir ses desseins. De Briansk il se rendit à Novgorod-Séverski, dans le Spaski-Monastir, et y fut bien reçu de l'archimandrite, qui le logea même avec lui dans son appartement. Il ne

1603. lui fut pas difficile de persuader à ce supérieur trop confiant qu'il avait des parens dans la ville de Poutimle. L'archimandrite lui accorda la permission d'aller leur faire une visite, le pourvut de tout ce qui était nécessaire pour le voyage, et lui donna même un cheval et un guide. Otrépief se fit accompagner de deux autres moines vagabonds comme lui, dont il avait fait la connaissance à Briansk, et qu'il avait ou trompés ou séduits. Avant de partir il laissa dans la cellule de l'archimandrite son bienfaiteur un billet conçu en ces termes : « Je suis le tsarévitch Dmitri, fils d'Ivan, et » quand je serai monté sur le trône de mes » pères je vous récompenserai des soins que » vous avez pris de moi ».

Les trois aventuriers, au lieu d'aller à Poutimle, prirent le chemin de Kief, qui appartenait alors à la Pologne. Le guide crut d'abord qu'ils se trompaient; il voulait les remettre sur la route ; mais ils le chassèrent durement.

Otrépief avait le talent de plaire. Le prince Vassili Ostrojski, gouverneur de Kief pour le roi de Pologne, lui accorda son amitié, le retint pour faire l'office de diacre dans son palais, et le plaça dans le célèbre monastère Petcherski; mais Otrépief ne put s'astreindre aux règles austères de son ordre. On décou-

vrit bientôt qu'il mangeait de la viande, et c'est un des plus grands crimes dont un moine du rit grec puisse se rendre coupable. Son supérieur voulait le punir, son protecteur l'abandonna : ils ne firent tous deux que hâter l'exécution de son dessein. Il s'échappa du monastère, entra dans la Pologne, et n'y fut pas plutôt qu'il dépouilla l'habit monastique. C'est ce qui lui a fait donner par les Russes le surnom méprisant de *Rastriga*, moine défroqué. Pourvu d'une mémoire heureuse et d'une intelligence facile, il apprit en peu de temps la langue polonaise, qui est, comme la langue russe, un dialecte du slavon, mais qui s'est plus écartée du caractère primitif, dont la Bible russe est le plus ancien monument. 1603.

Sa retraite en Pologne ne lui offrait que la perspective de la misère, s'il ne parvenait pas à tromper quelque homme puissant, capable de lui faire un parti. Il crut trouver le protecteur qu'il cherchait dans le prince Adam Vichnévetski, et se fit présenter à ce seigneur qui le reçut au nombre de ses domestiques. D'abord, confondu parmi les valets d'une grande maison, il conçut une ruse qui devait le faire regarder avec respect par son maître.

1603. Il écrivit un mémoire dans lequel il annonçait qu'il était le tsarévitch Dmitri ; que les assassins payés par Godounof pour lui ôter la vie avaient été trompés dans leur fureur et n'avaient frappé que le fils d'un prêtre ; que, long-temps caché par des boïards fidèles à son père, menacé enfin d'être bientôt découvert et ne trouvant plus aucune retraite sûre dans les états gouvernés par l'usurpateur d'un trône qui ne devait appartenir qu'au fils d'Ivan, il s'était vu forcé de chercher un asile en Pologne ; heureux d'y conserver au moins dans l'état le plus abject une vie sans cesse menacée par un tyran.

S'il avait lui-même répandu ce mémoire, ou s'il eût raconté de vive voix la fable qu'il y avait tracée, il eût risqué de ne séduire personne. Pour tromper plus sûrement il fallait qu'il semblât réduit à un état dans lequel il ne prenait plus aucun intérêt à l'opinion qu'on aurait de lui ; il fallait que l'histoire qu'il avait controuvée fût en apparence connue sans son aveu. Il feignit d'être atteint d'une maladie mortelle et de toucher à son dernier moment, et demanda un confesseur. Le prêtre arrive, il le trouve le visage pâle, les yeux éteints, la poitrine oppressée, pou-

vant à peine faire entendre une voix mou- 1603.
rante. Cependant le faux moribond parvient à se confesser, et, paraissant enfin rassembler le reste de ses forces, il demande au prêtre de le faire enterrer avec honneur comme le fils d'un tsar; lui apprend qu'il trouvera sous son matelas, après sa mort, le récit de son histoire, et le conjure de lui garder le secret jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir.

Plus ce secret tenait du merveilleux, et plus le bon prêtre était impatient de le rompre : d'ailleurs devait-il, par un silence déplacé, souffrir qu'un prince méconnu et d'autant plus respectable qu'il était plus malheureux restât dans ses derniers momens négligé, sans secours, étendu sur un grabat, et confondu avec ce que renferment de plus vil les derniers rangs de la société? L'observation religieuse du secret, dans de telles circonstances, tiendrait plus de la dureté que de la vertu. Ces pensées s'offrirent rapidement au confesseur d'Otrépief, et, comme celui-ci l'avait bien prévu, il courut annoncer au prince Vichnévetski ce qu'il venait d'apprendre.

Ce seigneur, étonné, se rend à la chambre du malade, ne peut le faire consentir à lui déclarer lui-même son secret, cherche dans

1603. l'endroit indiqué le mémoire dont lui a parlé le confesseur, le trouve, en fait lecture, et rend au fourbe tous les respects qui sont dus au fils d'un souverain. Alors Otrépief, feignant de n'avoir plus rien à dissimuler, montra, comme une nouvelle preuve de sa naissance, une croix d'or enrichie de diamans qu'il portait sur sa poitrine, et qu'il dit avoir reçue à son baptême du prince Mstislavski, son parrain. C'est l'usage en Russie de donner aux enfans qu'on baptise une croix que, du moins parmi le peuple, ils portent religieusement toute leur vie.

Des soins assidus, de prompts secours, parurent bientôt rendre au faux Dmitri la santé qu'il n'avait pas perdue. Il consacra le loisir dont il jouissait à l'étude de la langue latine, de l'histoire et des sciences qui conviennent à un souverain. Il se lia particulièrement avec le frère de son protecteur, Constantin-Vichnévetski : celui-ci lui procura l'amitié de Mnichek, son beau-père, palatin de Sandomir, homme considérable par sa fortune, par sa puissance et par le crédit qu'il avait à la diète.

Povest o Samozvantsakh.

Mnichek avait d'un second mariage une fille, nommée *Marine*, jeune, belle, mais vaine, rusée, audacieuse, dévorée d'une folle

ambition, et qui, croyant voir dans Otrépief 1603.
l'héritier légitime du trône de Russie, conçut le dessein de lui plaire et de régner avec lui. L'imposteur démêla bientôt les sentimens de Marine; il ne lui fut pas difficile de répondre, même avec sincérité, à l'amour d'une belle femme qui lui apporterait en dot l'appui de deux maisons des plus puissantes de Pologne, celle des Mnicheks et celle des Vichnévetski.

Le palatin de Sandomir découvrit leur amour; il crut lui-même qu'il était de son intérêt de le favoriser et de saisir la brillante fortune qui se présentait à sa fille. Il promit d'unir les deux amans; mais on convint que le mariage serait différé jusqu'au temps où le tsarévitch aurait recouvré l'héritage de ses pères. Cette promesse suffisait à l'imposteur; elle liait à sa cause le palatin, qui par son propre intérêt se trouvait engagé à lui préparer le chemin du trône.

La diète de Pologne s'ouvrit en 1603; Mnichek y mena le faux Dmitri. Au milieu de cette noble assemblée et en présence du roi Sigismond l'imposteur fit le récit de ses fausses aventures. Il se passionna lui-même pour le roman qu'il inventait; il parut ne se rappeler qu'avec une profonde douleur des maux

1603. qu'il n'avait point éprouvés, et interrompit plus d'une fois son récit par ses larmes.

On ne peut savoir si la noblesse et le prince furent ou non persuadés ; mais on sait du moins qu'ils refusèrent de rompre la paix que la république avait conclue depuis peu avec la Russie. Le roi déclara en son particulier que, lié par sa parole, il ne pouvait l'enfreindre hautement, mais qu'il permettrait volontiers aux seigneurs qui seraient touchés des malheurs du tsarévitch de le secourir en leur nom, et que même leur entreprise lui serait agréable. D'ailleurs il rendit au protégé de Mnichek les honneurs dus au rang qu'on lui supposait, et lui fit de riches présens en gage de son amitié.

On prétend que le faux Dmitri lui promit de céder à la Pologne la ville de Smolensk, avec les dépendances de cette principauté, et tout le nord de l'Ukraine. On veut aussi qu'il se soit engagé à réunir la Russie à l'église romaine. On nomme même le jésuite qui fut, dit-on, chargé par le roi de l'instruire dans la foi catholique. Tous ces faits sont douteux ; mais ils ont dû obtenir dans la Russie d'autant plus de créance qu'ils ont été le prétexte de la fin trafique de Dmitri.

Cependant un bruit se répandit à Moskou

que le dernier fils d'Ivan vivait et se trouvait 1603.
en Pologne. Ce bruit parvint jusqu'à Boris, et l'usurpateur frémit. Il connaissait l'attachement de la nation pour le sang de ses anciens maîtres, et sentait combien pouvait devenir redoutable un imposteur qui saurait couvrir des couleurs de la vérité une fable agréable au peuple. Il fit passer en Pologne un espion qui eut le bonheur de remplir sa commission sans être découvert, et qui apprit au tsar que le prétendu tsarévitch était le diacre Grégori-Otrépief.

Boris avait oublié ce moine obscur depuis qu'il avait ordonné à Vassilief de le faire resserrer étroitement dans un monastère. Pouvait-il imaginer qu'un jeune religieux, qu'il avait plutôt regardé comme un fou sans conséquence que comme un dangereux chef de parti, pût jamais lui inspirer de crainte? Il reconnut alors que l'ennemi le plus faible peut faire trembler un usurpateur. Sa première fureur se tourna contre le secrétaire d'état Vassilief, qui avait négligé de remplir ses ordres. Cependant il ne parut pas le punir pour l'affaire d'Otrépief, craignant, s'il prononçait le nom de l'*imposteur*, de lui donner plus d'importance dans l'esprit du peuple. Vassilief fut recherché pour ses malversations

1603. dans la gestion d'une caisse qui lui était confiée, et périt par le supplice du knout.

On sut bientôt, même à Stockholm, qu'un prétendu tsarévitch se faisait reconnaître en Pologne. Le roi de Suède, Charles IX, offrit ses secours à Boris; mais le tsar aurait craint, en les acceptant, de témoigner une faiblesse dangereuse : ils furent refusés.

Let. o miat. Cependant, malgré sa feinte sécurité, il fit établir un cordon de troupes depuis Smolensk jusqu'à Briansk, et défendit, sous des peines sévères, de laisser passer qui que ce fût de Russie en Pologne et de Pologne en Russie : précaution qui produisit un mauvais effet. Le peuple reconnut que le prince craignait, et respecta davantage l'imposteur.

Povest o Samozv. Boris se promit quelque temps de faire connaître la vérité au roi de Pologne; mais Sigismond ne voulait pas être détrompé. Un enfant-boïard et un moine, ancien compagnon d'Otrépief, lui furent adressés par le tsar. Au lieu de les entendre, il les fit livrer au prétendu tsarévitch, et ces malheureux furent punis de mort.

Let. o miat. Le tsar ne se rebuta pas; il fit partir pour la Pologne Smirnoi-Otrépief, oncle de l'imposteur; mais cet homme ne put obtenir

nulle part aucun accès, et revint à Moskou 1603. sans avoir rempli sa commission.

Enfin le patriarche et le clergé de Russie Povest o Samozv. envoyèrent en députation en Pologne un nommé *Poltchikof* : cet envoyé du clergé ne fut pas mieux reçu que ceux du prince ; il fut jeté dans les prisons de Kief par l'ordre de ce même prince Ostrojski, qui avait si bien connu le moine Grégori-Otrépief, qui d'abord l'avait protégé, qui bientôt après, choqué de sa mauvaise conduite, l'avait abandonné à la sévérité de l'archimandrite du monastère Petcherski, et qui finissait par se montrer l'un de ses plus zélés partisans.

Mnichek et les princes Vichnévetski travail- Let. o miat. laient à lever une armée en faveur de leur faux tsarévitch. En même temps les cosaques du Don, mécontens de la sévérité de Godounof, qui les voulait soumettre à une plus exacte discipline, ne cherchaient que l'occasion de secouer un joug insupportable pour eux. Ils apprirent par la renommée que le légitime héritier du trône, dont ils regrettaient la mort, se trouvait en Pologne; leur haine contre le tsar était pour eux un témoignage suffisant de l'existence du tsarévitch.

Ils envoyèrent aussitôt Koréla, leur ataman, et quelques-uns des principaux d'entre eux,

1603. lui présenter leurs hommages. Ces députés le trouvèrent occupé de ses préparatifs contre la Russie, et les troupes qui déjà venaient se ranger autour de lui, les secours que lui accordaient les membres les plus distingués de la noblesse polonaise, une cour qui déjà se formait autour de lui, leur imprimèrent un nouveau respect. Pouvaient-ils douter que le nouveau maître qui recevait leurs sermens fût le fils d'Ivan, lorsqu'ils le voyaient reconnu par des hommes plus éclairés qu'eux ?

Pendant que les ordres de Boris étaient lentement exécutés et qu'il ne pouvait même rassembler des troupes suffisantes pour couvrir les frontières, son rival, à la tête d'une armée de cinq mille hommes, Polonais, Lithuaniens et Cosaques, s'approchait de Tchernigof. Le kniaz Ivan-Tatief y commandait; homme de cœur, sujet fidèle, qui résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais les troupes et toute la populace de la ville se soulevèrent, le chargèrent de chaînes et le livrèrent à l'imposteur, auquel ils firent serment de fidélité.

Leur exemple est suivi par d'autres villes. Soltykof commandait à Poutimle. Un prince Massalski et un secrétaire d'état l'arrêtent

eux-mêmes, et l'envoient, chargé de chaînes, à Dmitri, qui reçoit en même temps un semblable hommage de six autres villes. Il n'a pas encore combattu, et déjà il est maître des frontières. 1603.

Le bruit de ses succès se répand en Pologne; une foule de volontaires viennent le joindre, ardens à profiter des dépouilles de la Russie. Il paraît avec ces nouveaux renforts sous les murs de Novgorod-Séverski, persuadé qu'il n'éprouverait encore aucune résistance; mais il trouve un peuple fidèle, des commandans courageux, et des troupes qui leur sont soumises. Obligé de former le siège en règle, il essuie des pertes considérables par une sortie que font les assiégeans. Il est en même temps attaqué par une armée assez nombreuse qu'enfin le tsar a rassemblée; mais elle est battue et se retire à Sevsk en assez mauvais ordre. Le faux tsarévitch l'y poursuit, et allait peut-être se voir une seconde fois vainqueur quand les Russes reçurent un puissant renfort, commandé par le prince Vassili-Ivanovitch-Chouiski : c'était le même qui par l'ordre du tsar Fédor, ou plutôt de Boris, avait été à Ouglitch prendre des informations sur la mort du jeune Dmitri; qui avait examiné le cadavre de ce malheureux prince et qui l'avait fait inhumer. Convaincu

1603. de sa mort, devenu en quelque sorte par sa connivence le complice de ses assassins, pouvait-il manquer de courage contre un sujet obscur, qui sous un nom usurpé voulait s'emparer d'un trône auquel lui-même avait
20 janvier. quelques prétentions? Le rebelle fut défait.
1605. On assure qu'il perdit jusqu'à sept mille hommes, presque tous cosaques. Si ce nombre n'est pas exagéré, on voit combien ses forces s'étaient augmentées par ses premiers succès. Il fit sa retraite vers Poutimle avec les débris de ses troupes, et il pensait à retourner en Pologne.

Mais, au lieu de profiter de son trouble et de le poursuivre avec acharnement, les Russes prirent quelque temps de repos et perdirent des momens précieux. Peut-être cette faute n'était-elle pas irréparable, si la première marche eût été contre le rebelle; mais ils crurent plus important d'aller punir les commandans et le peuple d'une petite ville [1]. Ils la trouvèrent en état de faire une vigoureuse défense; ils entendirent les habitans leur crier du haut des murs qu'ils combattraient jusqu'à la mort pour le tsarévitch, leur souverain légitime, contre un odieux usurpateur. Les généraux de Boris, qui jusque-là n'avaient parlé

[1] Rylsk.

que de supplices et de vengeance, se retirèrent honteusement, sans avoir osé même risquer une attaque. 1605.

Le tsar change de généraux et non de fortune. Il envoie Fédor-Chérémétef faire le siège de Kromy, occupée par les principaux partisans du rebelle et par six mille cosaques. Chérémétef met le feu aux fortifications; il allait prendre la ville d'assaut et se faire un chemin à travers les flammes et les ruines; mais il avait des traîtres parmi ses principaux officiers : l'artillerie, par le coupable manège d'un Mikhaïl-Soltykof, ne seconde pas ses efforts : les cosaques, animés par le désespoir, se jettent sur les assiégeans; ceux-ci s'éloignent et la ville est sauvée.

Pour surcroît de malheur, une maladie épidémique se répand dans les troupes; il n'y avait point alors de médecins dans les armées. On envoie de Moskou, après bien des délais et des consultations, les drogues ordonnées par les médecins de la cour : elles sont administrées au hasard, et tuent peut-être bien des hommes que la nature aurait sauvés.

Le feu de la rébellion gagnait toutes les parties de l'état et se répandait dans la capitale. Les uns, affligés de l'extinction d'une illustre maison qui avait régné pendant tant de siè- Povest o Samozv.

1605. cles, cherchaient à se persuader que Dmitri vivait encore, parce qu'ils le désiraient; d'autres, mécontens du gouvernement actuel, se sentaient quelque penchant pour le rebelle, parce qu'ils détestaient Boris : le bas peuple, toujours avide de nouveautés et qui attend toujours du changement une meilleure situation, parce qu'il est toujours malheureux, commençait à s'ébranler; le plus petit nombre enfin, persuadé de l'imposture, n'entendait nommer l'imposteur qu'avec indignation.

Boris crut que le patriarche et le prince Vassili-Ivanovitch-Chouiski pourraient ramener la multitude. L'un était vénérable par sa dignité; le témoignage de l'autre était d'un grand poids, parce qu'il était bien instruit de la mort du tsarévitch. Ils allèrent, par son ordre, dans les rues et les places publiques assurer le peuple que Dmitri ne vivait plus, et que l'usurpateur de son nom était ce même Grégori-Otrépief qu'ils avaient vu moine dans le Tchoudof-Monastir. Pour donner plus de force à ces témoignages, Boris y fit joindre les armes de la religion. L'imposteur et ses complices furent, en présence du peuple, livrés à l'anathème. L'horreur qui accompagne toujours cette imposante cérémonie remplit

la multitude d'une crainte religieuse, et ré- 1605.
tablit cette morne tranquillité qu'inspire la terreur.

Ce repos factice se serait bientôt dissipé sans doute avec le sentiment qui l'avait fait naître; mais le retour des premiers troubles fut encore accéléré par un évènement imprévu. Boris, sortant de table, éprouva bientôt des douleurs violentes; il sentit avec effroi que sa mort approchait, et ce coupable superstitieux se hâta de prendre l'habit monastique, sous le nom de *Bogolèpe*. Il ne fut malade que deux heures, et mourut le 5 avril 1605, après un règne de sept années.

L'opinion la plus générale est qu'il mourut empoisonné : plusieurs ont cru qu'il s'empoisonna lui-même, prévoyant la ruine prochaine de sa puissance; mais il est certain que sa santé était depuis long-temps chancelante.
Deux ans avant sa mort les villes anséatiques, Müller.
qui sollicitaient auprès de lui le rétablissement de leurs privilèges, se hâtèrent de faire partir leurs députés pour profiter des dispositions favorables de ce prince dont la fin semblait déjà prochaine [1].

Par la mort de Boris et par les troubles qui

[1] Müller cite les Mémoires de cette députation où cette circonstance est rapportée.

1605. depuis déchirèrent long-temps la Russie fut perdu tout ce que ce prince avait fait, à l'exemple d'Ivan, pour rendre la nation plus florissante et plus éclairée. En détestant ses vices, il faut convenir que par son génie il était digne de la puissance suprême, et regretter que la nature, en le formant pour le trône, l'eût fait naître dans un rang où il n'y pouvait
Antidote. parvenir que par le crime. Quand les suffrages de la nation eurent mis la couronne sur la tête de l'heureux fils du moine Philarète, des flatteurs proposèrent d'exhumer le corps de Boris; mais le tsar refusa de consentir à cette basse vengeance, et dans le cruel oppresseur de sa maison il sut rendre hommage au grand prince.

Ibid. Long-temps après, lorsque pendant les voyages de Pierre Ier on fit des réparations à la grande tour de Moskou élevée par Boris, on eut soin de couvrir de plâtre l'inscription qui s'y lisait en l'honneur de ce prince. Pierre le sut, la fit rétablir, et, grand homme lui-même, il ordonna de respecter la mémoire d'un prince qu'il regardait comme un grand homme [1].

[1] « On doit respecter la mémoire d'un grand homme ». Ce sont les propres termes que prononça Pierre Ier en cette occasion. *Antidote*, 1re *part.*, *p.* 126, *édit. de Saint-*

Mais, en rendant justice aux talens de Go- 1605.
dounof, la postérité, indignée de ses crimes, doit surtout abhorrer sa mémoire, s'il est vrai que ce soit sous son ministère, pendant le règne de l'inutile Fédor, que les paysans russes ont été soumis au servage de la glèbe. Jusque-là, dit-on, il n'y avait pas eu de serfs, les Ibid.
domestiques servaient par contrats, et les difficultés que ces contrats faisaient naître étaient jugées par un tribunal particulier; mais les entreprises ambitieuses d'Ivan avaient dépeuplé l'état, les paysans abandonnaient les campagnes déjà presque désertes, et, devenus vagabonds, ils exerçaient souvent le brigandage. Pour remédier à ce mal, Fédor, ou plutôt Godounof qui régnait sous son nom, ne trouva d'autre moyen que de les charger de chaînes et de les attacher à la glèbe.

Je doute cependant que le servage n'ait pas commencé plus tôt. Je crois bien que les habitans des campagnes de Novgorod et ceux peut-être de quelques autres contrées n'étaient pas fixés à la terre comme les plantes qu'ils cultivaient; mais les paysans de tant de princes apanagés, dont la souveraineté consistait quelquefois en un village, étaient-ils maîtres

Pétersbourg. Il s'en faut bien que l'idée de grand homme renferme celle d'homme vertueux.

1605. de quitter les états de leurs faibles tyrans, qui par ces émigrations auraient risqué de se voir sans sujets ?

FÉDOR II BORISSOVITCH.

Povest o Samovz. et Let. o miat.

Après la mort de Boris, Fédor son fils, regardé comme l'héritier légitime du trône, fut solennellement proclamé tsar par le patriarche, les boïards et les différens ordres de l'état. A peine âgé de seize ans, il était incapable de gouverner la Russie au milieu des troubles où elle était plongée.

On crut remédier à la faiblesse de son âge en le mettant sous la tutelle de sa mère, et en donnant pour conseil à cette princesse les boïards les plus habiles et les plus fidèles à la maison de Godounof; mais cette forme d'administration, sujette à trop de lenteurs et d'incertitudes, était peu convenable dans ces conjonctures critiques, où l'on avait besoin d'un chef qui sût lui-même prendre un parti vigoureux et faire exécuter ses ordres sans délai.

En vain on envoya dans toutes les villes faire prêter serment au nouveau tsar; en vain le métropolite de Novgorod se transporta lui-même à l'armée qui était encore devant Kromy,

et n'y trouva que des hommes fidèles en apparence : les troubles allaient renaître avec plus de force, et au calme trompeur succédèrent bientôt les plus violentes agitations. 1605.

Le doute régnait dans tous les cœurs : les habitans des villes envoyaient reconnaître les sentimens de l'armée, et les guerriers les dispositions des villes. La fin de ces messages mutuels fut que Rézan, Toula, Cochire et Alexin se révoltèrent à-la-fois contre Fédor et reconnurent le prétendu Dmitri. Basmanof lui-même, ce commandant fidèle et courageux qui avait si vigoureusement défendu contre lui la ville de Novgorod-Séverski, se tourna du côté du rebelle : deux princes Golitsin suivirent son exemple; l'un d'eux se fit charger de chaînes par les confidens de son dessein, et fut livré en cet état à l'imposteur; soigneux de se ménager une ressource, si le parti qu'il semblait n'embrasser que par force était un jour abattu. Let. o miat.

Le faux tsarévitch, sûr alors de la fortune, se rend à l'armée qu'on lui livrait. Le petit nombre des chefs qui étaient restés fidèles avait pris la fuite; les autres vinrent respectueusement à sa rencontre. Son arrivée fut célébrée par les acclamations de toutes les troupes, et leur joie ressemblait à l'ivresse. Povest o Samozv.

1605. Il visita le camp des assiégeans, composé de cent mille hommes, qui depuis trois mois entiers battaient inutilement avec soixante-dix pièces de canon une ville presque sans défense. Il entra dans la place, et considérant le mauvais état où elle était réduite : « Je re» connais, s'écria-t-il, dans la longue résis» tance qu'a faite une ville aussi faible, la » protection que le ciel accorde à ma cause » ! Ces paroles firent une grande impression sur la multitude déjà prévenue. Elle crut que Dieu même conduisait ce nouveau Joas, après avoir protégé son enfance contre les complots des méchans.

Let. o miat. Le faux Dmitri, encore mal assuré du parti que prendraient les habitans de Moskou, n'osait se rendre dans cette capitale, et crut devoir y envoyer d'abord deux traîtres qui s'étaient donnés à lui : ils partirent, effrayés eux-mêmes du péril qui les menaçait, dans une ville où tant d'hommes fidèles à Godounof avaient choisi leur asile. Près de Moskou est un village considérable, nommé *Krasno-Célo*, dont les habitans commerçaient avec la capitale; ce fut là qu'ils s'arrêtèrent. Les paysans détestaient la domination de Godounof, et déjà prêts à la révolte, déjà intérieurement attachés au prétendu tsarévitch, ils

reçurent avec joie ses députés. Les guerriers 1605.
que le gouvernement envoya pour arrêter les deux traîtres n'osèrent pas même approcher de ce bourg.

Pouchkin et Plestchéef, c'étaient les noms des agens du rebelle, devinrent plus hardis quand ils virent qu'on les redoutait. A la tête des paysans armés de Krasno-Célo, ils se rendent sur la grande place de Moskou, et sont renforcés en chemin par une multitude qui accourait de la ville, et même par un grand nombre de strélits. A la prière des boïards le patriarche paraît au milieu du peuple et veut l'exhorter à la fidélité; mais il ne peut se faire entendre, et l'on ne répond à sa voix que par des cris séditieux.

Les révoltés arrêtent tous les boïards qui étaient sortis pour apaiser la rébellion; ils les entourent. On lit le manifeste de l'imposteur, et l'air retentit des acclamations de la populace; des milliers de voix semblent n'en former qu'une seule qui proclame le tsarévitch Dmitri. On court au palais des souverains, on arrête la veuve de Godounof, le tsar son fils, et la tsarevne, sœur du jeune prince; ils sont traînés dans la maison qu'avait occupée Boris lorsqu'il était encore homme privé; on les y renferme, on les consigne à une garde sé-

1605. vère. D'autres vont en même temps arrêter tous les Godounof, les Sabourof, les Véliaminof. On pille, on rase leurs maisons, on dévaste leurs fiefs et leurs villages. Ce qu'il y a de plus vil dans les derniers rangs ose donner des fers à cette illustre et nombreuse famille, élevée naguère au faîte de la puissance. Ce n'était donc que pour sa propre ruine et pour le malheur de toute sa maison que Boris avait accumulé tant de crimes !

Instruit de la soumission de Moskou, Otrépief s'avance jusqu'à Toula : il y reçoit bientôt les députés de la capitale, qui, accompagnés d'une foule de nobles et de gens de tous les rangs, viennent le reconnaître au nom du peuple et des boïards. A la tête de cette députation étaient les princes Vorotinski et Téliatevski. En même temps arrivent les députés des cosaques du Don. On prétend que dès cet instant l'imposteur fit connaître sa haine pour la noblesse russe. Les cosaques, dit-on, furent les premiers admis à l'audience : ils chargèrent d'outrages les envoyés de Moskou, et osèrent même frapper cruellement le prince Téliatevski et le jeter en prison; mais doit-on imputer au nouveau souverain la brutalité des cosaques, comme s'il eût été déjà maître d'en imposer à une soldatesque

indisciplinée à laquelle il devait son élévation ? 1605.

La détention du tsar et de sa mère ne suffisait pas à sa sûreté ; avant d'entrer à Moskou il faut qu'ils ne soient plus. Il prononce leur arrêt de mort : les princes Golitsin et Massalski partent pour l'exécuter. Basmanof les suit avec des troupes, et se fait un honneur de partager les crimes qu'ordonne un moine apostat qu'il ne rougit pas de servir.

Mais le patriarche, qui devait tout aux Godounof, ce patriarche qui avait chéri et protégé Grégori, mais qui devait détester le faux tsarévitch, était pour lui sans doute un ennemi plus redoutable qu'un enfant, une femme dont la mort était décidée. Il fallait ou renverser ce pontife du trône de l'église, ou renoncer à celui des tsars. Il est arrêté dans son palais, conduit ou plutôt traîné dans la cathédrale, et au pied de ces mêmes autels, d'où tant de fois il avait au milieu de ses fonctions augustes rempli le peuple d'une vénération religieuse, il est ignominieusement dépouillé des marques de sa dignité. On le revêt de l'habit ordinaire des moines ; on l'envoie dans un obscur monastère.

Les féroces suppôts d'Otrépief, après avoir attaqué sans résistance un homme que proté-

1605. geait la religion même, reconnurent qu'ils pouvaient désormais tout hasarder. Golitsin et Massalski, suivis de deux farouches satellites pris dans l'ordre de la noblesse et de quelques soldats, pénètrent dans ce palais consacré aux gémissemens et aux larmes, où le tsar, tristement assis entre sa mère et sa sœur, attendait son dernier instant.

On commence par étrangler la tsaritse : le jeune Fédor, arraché de ses bras et traîné loin d'elle dans un autre appartement, se défend long-temps contre quatre de ses assassins; enfin l'un de ces bourreaux le renverse et l'étouffe. Les corps de ces deux illustres victimes sont exposés à la vue du peuple, et l'on déclare qu'ils se sont empoisonnés eux-mêmes. La jeunesse et les charmes d'Axénie sont du moins respectés. Les assassins ne portent sur elle leurs mains ensanglantées que pour l'entraîner loin du théâtre de leurs crimes et pour l'envoyer dans un couvent de Volodimer.

Cette fille d'un souverain, destinée successivement à deux princes illustres, passa le reste de ses jours dans les langueurs d'une pénitence involontaire, trop souvent infligée à l'innocence. On a écrit qu'elle avait été réservée pour servir aux plaisirs brutaux du

bourreau de sa famille; mais cette accusation, 1605.
dictée par la haine, n'est ni vraisemblable ni confirmée par l'ancienne Chronique que nous suivons et qui paraît fidèle. On peut croire que Dmitri fut un imposteur; mais rien ne fait soupçonner qu'il fût adonné à de sales débauches.

Les meurtriers de la veuve et du fils de Godounof, encore peu satisfaits du sang dont ils sont couverts, étendent leur vengeance jusque sur les tombeaux. Le corps de Boris, arraché de sa sépulture, est exposé long-temps aux regards et aux outrages de la populace. Quand cette fureur imbécille fut assouvie on daigna enfin lui accorder un peu de terre dans le cimetière d'un couvent.

DMITRI V, IVANOVITCH,

OU PEUT-ÊTRE

OTRÉPIEF [1],

Connu sous le nom de faux Dmitri.

L'IMPOSTEUR n'était plus écarté de la capitale Let. o niai.
par aucun obstacle. Il y fit solennellement son

[1] Jacques Otrépief, fait moine sous le nom de *Grégori*, couronné tsar sous celui de *Dmitri-Ivanovitch*, est à pré-

1605. entrée le 20 du mois de juin 1605, environné d'un nombreux cortège de la plus haute noblesse : les deux armées, russe et polonaise, formaient sa suite. Le clergé vint à sa rencontre sur la grande place avec les croix et les images. Là il descendit de cheval et marcha jusqu'à la cathédrale pour rendre graces au ciel de son avènement au trône. Dans l'instant même où l'on chantait les prières l'armée polonaise fit entendre le bruit des tambours et des trompettes. Jamais en Russie ces instrumens guerriers ne s'étaient confondus avec les chants religieux. On prit cette nouveauté pour un mépris de la religion; elle causa quelque mécontentement au peuple, qui venait de se livrer aux transports les plus vifs de la joie.

Reconnu par la plus grande partie de la nation, Otrépief voulut que la puissance ecclésiastique donnât une nouvelle force aux droits qu'il réclamait, et que son rang fût consacré par l'onction sainte et par la couronne des tsars. Il n'y avait plus de patriarche : il choisit pour remplir cette première dignité de l'église l'archevêque de Rézan. C'était un Grec de naissance, nommé *Ignace*, qui d'abord avait occupé dans sa patrie le siège épiscopal de

sent nommé par les Russes *Grichka Rastriga*, c'est-à-dire le petit Grégoire, moine défroqué.

Chypre, et qui était venu en Russie sous le règne de Fédor-Ivanovitch. On le dépeint comme un homme fourbe et ambitieux, qui n'estimait la religion qu'autant qu'elle pouvait servir à sa fortune ; prêt à la rendre, pour son avantage, l'instrument des plus coupables intrigues ; tel enfin qu'un imposteur pouvait le désirer. Le clergé, soumis et tremblant, reçut ordre de l'élire : il obéit, et le faux tsarévitch, quinze jours après son entrée dans la capitale, reçut des mains de ce nouveau patriarche la couronne des tsars, sous le nom de *Dmitri-Ivanovitch.*

1605.

Povest o Samozv.

La dernière épouse d'Ivan, la mère de Dmitri, vivait encore. Le nouveau souverain, regardé comme son fils, pouvait-il la laisser languir dans une triste retraite, sur les bords du Biélozéro? Par cette dureté n'aurait-il pas déclaré qu'elle n'était pas sa mère? Mais s'il n'était qu'un méprisable imposteur, comment pourrait-il soutenir les regards d'une princesse aussi vénérable par ses malheurs que par le rang qu'elle avait perdu, et qui ne le verrait que pour le convaincre de mensonge. Dmitri (c'est ainsi du moins qu'on le nommait alors), Dmitri se flatta, dit-on, que l'infortunée tsaritse, vaincue par de longues souffrances, abattue par l'avilissement où elle

1605. avait été plongée, ou subjuguée du moins par la crainte, reconnaîtrait sans peine un homme qui lui rendait sa première fortune et qui déjà l'avait vengée de Boris.

Dans cette confiance il l'envoya chercher avec honneur dans le couvent où elle languissait depuis tant d'années. Il sortit de la ville au devant d'elle. Une grande affluence de peuple le suivit. Ceux qui lui étaient attachés, ceux qui doutaient de sa naissance s'empressaient également d'être témoins de cette entrevue. Dmitri se précipite dans le sein de la tsaritse; ils se pressent dans leurs embrassemens mutuels, se mouillent des larmes du sentiment, et la nature paraît se manifester dans leurs caresses.

La tsaritse fut conduite avec pompe au monastère de l'Ascension, où l'on avait préparé des appartemens convenables à son rang.

Cependant tous les doutes n'étaient pas encore dissipés par le témoignage de la princesse Marie. Des voix sourdes s'élevaient encore et des gens bien instruits ou mal intentionnés se disaient à l'oreille qu'un imposteur occupait le trône. Ces bruits étaient trop dangereux pour que le prince n'en poursuivît pas les auteurs. Il y eut des recherches, des délations, des tortures, mais peu de supplices. C'est ce

qu'on nomme les cruautés du faux Dmitri. Il 1605.
est cependant vraisemblable que ces actes de rigueur furent peu nombreux, puisqu'on ne nomme que le seul Petre Tourguénef qui ait été puni d'une peine capitale, et il ne paraît pas que ce Tourguénef fût un homme considérable. Les auteurs ne garderaient pas un pareil silence, si Dmitri avait sacrifié à sa sûreté des têtes illustres [1]. Il semble prouvé par des témoignages certains que la Russie n'avait jamais joui d'un règne plus doux.

Les Chroniques, même en le calomniant,

[1] Voici sur les cruautés de Dmitri tout ce que dit la Chronique; les autres écrivains n'ont fait qu'en paraphraser le texte : « Les hommes de Moskou virent sur eux » l'oppression et ils se parlèrent l'un à l'autre; et cet » enragé en fit arrêter plusieurs, et les tortura par dif» férentes tortures; et les uns, n'endurant point les tour» mens, se chargèrent eux-mêmes; les autres tinrent » ferme, d'autres traitèrent hardiment le tyran d'apostat. » Il les fit mettre en prison, il fit couper la tête à Petre » Tourguénef; il fit beaucoup de maux, en sorte que la » langue humaine ne peut raconter sa méchante vie ». *Let. o miat.* Comment, si Dmitri avait un caractère féroce, fit-il seulement mettre en prison ceux qui le traitèrent d'apostat? Comment ne punit-il de mort qu'un seul homme, plus coupable apparemment que les autres? Des épithètes outrageantes ne signifient rien en histoire : nous ne pouvons connaître que par des faits le caractère des hommes.

1605. ont conservé un exemple bien frappant de sa clémence. Le prince Vassili-Ivanovitch-Chouiski devait être son ennemi capital. Si Dmitri était le fils d'Ivan, Chouiski ne pouvait le reconnaître sans avouer que lui-même s'était déshonoré par la plus basse fourberie et la plus indigne collusion avec Boris, en déclarant qu'il avait examiné de ses yeux et reconnu le corps du tsarévitch; mais si le trône était occupé par un moine apostat, Chouiski, que cet imposteur ne pouvait tromper, ne lui devait obéir qu'en frémissant.

Sa mort semblait être nécessaire au nouveau tsar; cependant il ne fut pas même inquiété; mais on découvrit bientôt qu'il s'était fait un parti et qu'il conspirait contre les jours du souverain. Il fut arrêté avec ses complices. Dmitri voulut que leur arrêt fût prononcé avec la plus grande solennité : il ne leur donna pas pour juges des boïards et des grands, toujours trop suspects d'être vendus au prince. Il les fit amener devant son palais et les soumit au jugement du peuple. Chouiski, convaincu d'avoir formé le complot dont il était accusé, fut unanimement condamné à mort, et, ce qui prouve la douceur de ce règne qu'on nomme *tyrannique*, ses complices ne furent condamnés qu'à la prison.

L'arrêt porté contre Chouiski ne fut même pas exécuté. La veuve d'Ivan, d'accord sans doute avec celui qu'elle nommait son fils, lui demanda la grace du coupable. Dmitri, qui voulait pardonner, parut se laisser fléchir. La peine de Chouiski fut commuée en une prison; il ne tarda même point à obtenir sa grace, et rentra dans toutes ses dignités. Dmitri espérait sans doute gagner les cœurs par cette indulgence, et elle fut la cause de sa perte, tant il est difficile aux souverains de connaître quand il est de leur intérêt de pardonner ou de punir! 1605.

Le tsar (car enfin ce titre lui avait été solennellement décerné) le tsar, dis-je, se croyant affermi sur le trône, envoya en Pologne, avec la qualité d'ambassadeur, le secrétaire d'état Vlassief. C'était un homme d'esprit, accoutumé au maniement des affaires; il avait déjà rempli avec succès des commissions importantes, et s'était même acquis l'estime des Polonais. Il était chargé de solliciter un traité d'alliance avec le roi de Pologne, spécialement contre les Turcs; mais Sigismond s'excusa sur ce qu'il ne pouvait rien faire sans le consentement de la diète, et promit d'y proposer cette affaire lorsqu'elle serait assemblée. 1606. Povest o Samozv.

Vlassief était aussi chargé de demander en

1606. mariage pour son maître la fille du palatin de Sendomir. Les noces de Sigismond avec Constance, archiduchesse d'Autriche, avaient alors attiré à Cracovie un grand nombre de nobles polonais. Ce fut en leur présence que l'ambassadeur russe fiança au nom de son
22 novemb. maître la fille de Mnichek : la bénédiction leur fut donnée par le cardinal Matsiovski, évêque de Cracovie, au grand scandale des Russes, qui conservaient contre l'église romaine la haine la plus envenimée.

Let. o miat. Marine ne fit son entrée que le premier de mai 1606; son père l'accompagnait : son futur époux vint au devant d'elle jusqu'à Mojaïsk. Elle reçut partout des honneurs dignes du rang qu'elle allait occuper, et les habitans de Moskou se piquèrent de célébrer son entrée dans la capitale avec la plus grande magnificence. Cette pompe, ces acclamations, cette allégresse qui semblait générale, lui donnaient l'espérance du sort le plus heureux : espérance mensongère à laquelle va bientôt succéder le malheur.

D'abord conduite au palais des tsars [1], elle

[1] Dans la relation de cette audience, que Schmidt-Phiseldek a insérée dans le tome Ier de son *Introduct. à l'hist. de Russ.* (en allemand), on fait de nouveau mention de la magnificence qui régnait dans le *palais d'or*. Le trône

y reçut les complimens de la première noblesse, 1606.
et se rendit ensuite auprès de la tsaritse Marie, dans le couvent de l'Ascension, où elle devait rester jusqu'à la célébration de son mariage.

Soit que Mnichek voulût faire parade aux yeux des Russes de sa fortune et de sa puissance, soit qu'il eût dessein de procurer à son gendre une garde fidèle, il s'était fait accompagner de quatre mille Polonais. Cette foule d'étrangers en armes remplit le peuple de crainte et de soupçon. Le tsar s'aliéna encore plus les cœurs par une galanterie inconnue aux Russes, et qu'ils regardaient comme criminelle : chaque jour il faisait à Marine des visites assidues, et, pour charmer l'ennui qu'elle éprouvait dans la solitude, il faisait exécuter de la musique dans les appartemens de la princesse; il lui donnait des bals, il dansait avec elle. Ces plaisirs délicats étaient autant de crimes aux yeux d'un peuple agreste, qui dans sa farouche dévotion ne se permettait que des plaisirs crapuleux. On observait

Povest o Samozvantsakh.

était d'argent doré ; au-dessus du trône un aigle double en émail noir étendait ses ailes sur un crucifix en or, au milieu duquel on voyait une grosse topaze orientale. En dedans du trône était l'image de la sainte Vierge en or, toute couverte de pierres fines. De chaque côté du trône il y avait un lion d'argent à moitié doré, et un griffon élevé sur un piédestal. *D.*

1606. avec indignation que ces divertissemens profanes se donnaient dans un monastère; on les regardait comme des sacrilèges, et le souverain, qui ordonnait cette profanation des saints lieux, passait pour un catholique romain.

En même temps arrivèrent des ambassadeurs de Sigismond, qui demandèrent à-la-fois au tsar la cession de Smolensk et de quelques autres contrées, et des secours contre les Tatars de Crimée. Comme ces barbares étaient également les ennemis de la Russie et de la Pologne, Dmitri promit de leur faire la guerre conjointement avec Sigismond; mais il ajouta qu'on ne le ferait jamais consentir à démembrer ses états. Cependant on ne voulut reconnaître que de l'hypocrisie dans ce refus; on s'obstinait à lire dans son cœur; on soutenait qu'il accorderait un jour ce qu'il affectait de refuser, et on lui faisait un crime même d'une alliance utile à la patrie.

Let. o miat.

Tout en lui révoltait la nation. Il avait adopté en Pologne des mœurs étrangères : il ne pouvait cacher son mépris pour les manières des Russes; et le mépris ne se pardonne jamais. Il admettait auprès de sa personne des prêtres et des moines catholiques, et les catholiques n'étaient pas même regardés comme chrétiens. Il avait de la musique à sa table,

Margeret, et hist. M.S.

et l'on avait toujours vu régner à la table des tsars le recueillement d'un réfectoire de moines. Il se promenait dans l'étendue du Kremle et dans les rues de Moskou, accompagné seulement de quelques gentilshommes, et les tsars ne se montraient qu'environnés du plus brillant cortège et dans l'appareil le plus imposant. Enfin il était familier avec les grands; il déposait l'orgueil du rang suprême, et traitait les seigneurs comme ses égaux, comme ses amis : les tsars, renfermés dans leur triste gravité, ne se laissaient voir à leur cour qu'avec un front sévère et menaçant. On le regardait comme un homme né pour la bassesse, indigne de régner, incapable même de représenter le personnage de souverain. 1606.

Enfin arriva le jour destiné au mariage de Dmitri. Le patriarche mit la couronne des tsars sur la tête de Marine. Cette cérémonie, contraire aux anciens usages, fut regardée comme un attentat contre les lois, et la permission qu'eurent les étrangers d'entrer dans l'église, comme une insulte faite à la religion[1]. 3 mai. Let. o miat.

[1] La Chronique appelle ici les catholiques romains *latins non baptisés*. Les Russes ne croyaient pas qu'il pût y avoir de baptême sans immersion. Ils ne se font plus à présent un scrupule de le donner quelquefois par aspersion. On m'a du moins assuré que des prêtres russes l'ont donné de cette manière en pays étrangers.

1606. Si l'on en voulait croire des auteurs modernes, les Russes eurent encore à se plaindre d'une nouvelle offense, d'autant plus sensible qu'elle attaquait l'amour-propre. Dans le festin qui suivit les noces ils eurent, disent ces écrivains, l'humiliation d'être moins honorablement placés que les Polonais. Livrés d'abord tout entiers aux plaisirs de la table, et plongés bientôt dans l'ivresse, ils firent peu d'attention à cette insulte; mais les réflexions vinrent ensuite, et les cœurs restèrent ulcérés.

Povest o Samozv.

Ce fait est réfuté par le Journal authentique de la cour, qui s'est conservé jusqu'à présent. On y voit que les grands seigneurs russes furent placés au repas de noces suivant l'ancienne étiquette. Il est vrai que les ambassadeurs de Pologne assistèrent au mariage, et apportèrent les présens d'usage; mais ils n'eurent que la place accordée par l'étiquette aux ministres étrangers, et témoignèrent même leur mécontentement de n'avoir pas été placés avec plus de distinction. Tous les seigneurs qui remplirent des fonctions à cette fête, tous ceux qui furent désignés pour y assister, sont nommés dans le Journal : c'étaient des hommes des premières maisons de Russie : il n'y eut aucun étranger. Chouiski, le même

Drevniaïa Vivlioph.

qui dès-lors tramait de nouveau contre la vie 1606.
du tsar, eut les premiers honneurs, et ses parens furent préférés même aux Nagui, qui passaient pour les parens de Dmitri. Peut-être, soit dans le palais, soit dans les places de Moskou, y eut-il quelques tables dressées pour le peuple, où les Polonais prirent les premières places, et se rendirent odieux par leur insolence. Peut-être s'agit-il aussi de quelques repas qui furent donnés les jours suivans.

Il paraît du moins que les Polonais ne cherchaient point à calmer la haine qu'ils auraient encore inspirée quand ils n'auraient eu contre eux qu'une religion, une langue et des mœurs différentes de celles du pays. Fiers de la protection du souverain qu'ils rendaient odieux, ils se montraient eux-mêmes des tyrans. Les grands affectaient en toute occasion le plus profond mépris pour les seigneurs russes, et les moindres Polonais qui se trouvaient à Moskou usurpaient le droit d'outrager la nation. Echauffés par les liqueurs fortes, surtout pendant les fêtes du mariage, ils parcouraient toute la ville comme des furieux, insultaient, dépouillaient, battaient les passans, enfonçaient même les portes des maisons, et faisaient éprouver aux femmes et aux filles leurs brutales violences.

Povest o Samozv.

1606. Des strélits, indignés de tant d'outrages dont ils accusaient le souverain, et plus encore de ce qu'on bâtissait une église pour les catholiques, formèrent une conjuration contre le prince. Trahis par un des leurs, conduits devant Basmanof, ils furent aisément convaincus du complot qu'ils avaient tramé. Mikoulin, chef de cette milice, n'eut pas entendu plutôt leur aveu qu'il les fit massacrer par ceux de leurs compagnons qui étaient restés fidèles; on ajoute qu'il en tua un grand nombre de sa main. Dmitri condamna cette exécution violente, et l'on n'en crut pas moins que lui-même l'avait ordonnée.

Mais pendant que la cour se livrait aux plaisirs Chouiski formait une trame bien plus dangereuse. Au milieu de ces brillantes fêtes, par lesquelles on célébrait le mariage et le couronnement du souverain, il mettait à profit le pardon qu'il en avait reçu, pour épier le moment de lui donner la mort.

Dmitri apprend que déjà quinze mille hommes étaient ouvertement révoltés. Craignant d'augmenter le mal par des ordres sévères, il fait seulement avertir les Polonais de se tenir prêts à se défendre, et les strélits avec quatre compagnies de ses gardes sont commandés auprès de sa personne. Cela se passait le 14

de mai, et, pour dissimuler ses craintes, il indiqua pour le 18 un bal masqué : il devait donner le même jour au public le spectacle de l'attaque et de la défense d'une place. Une citadelle de bois fut élevée pour cette fête, et garnie d'artillerie. On prétend que le tsar, instruit du danger qui le menaçait, avait résolu de changer ces jeux en une exécution sanglante. On devait tirer sur le peuple du haut de la citadelle, tandis que les Polonais massacreraient les seigneurs invités à ce spectacle. 1606.

Mais dès la nuit du 17 Chouiski rassembla dans sa maison ses parens, ses amis et leurs domestiques. Il éleva la voix avec toute l'éloquence que lui inspiraient la haine et l'horreur pour un moine impie, qui avait en même temps dépouillé l'habit de son ordre et la foi de ses pères : il ajouta qu'il était temps de venger l'état et Dieu même. Tous s'écrièrent à-la-fois qu'ils étaient prêts à mourir pour la patrie et la religion. Ils s'arment à la hâte, courent sonner le tocsin ; le peuple se rend autour d'eux, et comme il a reconnu sans examen le tsarévitch, il jure aussi sans examen la mort de l'imposteur. 17 mai.

Le tsar dormait profondément. Des quatre compagnies des gardes qu'il avait formées il

1606. n'avait conservé auprès de lui que trente hommes ; lui qui pouvait retenir tous les Polonais et tous les Cosaques qu'il avait ordinairement auprès de sa personne, lui qui pouvait avec un peu de précaution braver tous ses ennemis. Sans doute, malgré les avis qu'il avait reçus, il avait déjà perdu tous les soupçons, et ne regardait la révolte dont il était averti que comme une émeute passagère et déjà dissipée.

Cette sécurité était imprudente; mais elle paraît contredire le dessein qu'on lui prête de faire massacrer le lendemain les grands et le peuple. On ne s'abandonne pas à l'indolence, on ne goûte pas un sommeil paisible la nuit où l'on prépare un coup d'état sanglant. Basmanof, qui passait la nuit auprès de lui, entend le son des cloches et le réveille. Bientôt les cris du peuple en fureur, qui s'avance vers le palais, annoncent que la révolte est générale. Chouiski marche à la tête de cette multitude, tenant une épée d'une main et de l'autre une croix. A l'aspect de ce signe révéré la populace se croit conduite par Dieu même, et reconnaît la voix du ciel dans celle de Chouiski.

Dmitri se lève à la hâte, il s'avance sur le vestibule de son palais, il espère en imposer

au peuple par sa présence, et son aspect ne 1606.
fait que l'irriter davantage. A peine il peut prononcer quelques mots qui ne sont pas entendus; il voit toute sa puissance évanouie, et se retire dans l'attente du sort le plus affreux. Basmanof montre un zèle au-dessus du danger, et ne sait craindre que pour son maître. Quelques boïards semblent plus tranquilles que la foule effrénée qui les environne; il s'avance vers eux avec courage, il les exhorte à garder leurs sermens, à contenir le peuple par leurs discours et par leur exemple. On lui répond par un coup de poignard; il tombe aux pieds de Tatistchef qui l'a frappé, de ce même Tatistchef qui avait grièvement offensé le tsar, et qui n'avait dû qu'à Basmanof sa grace et sa liberté. Une foule de furieux se jette sur le corps inanimé de ce malheureux, trop fidèle au maître qu'il a choisi, et chacun se dispute l'honneur de lui donner de nouveaux coups.

Le peuple abandonne enfin cette première victime et brise les portes du palais; en vain les gardes veulent défendre les passages, ils sont aisément repoussés. Dmitri court aux appartemens les plus reculés; il cherche s'il ne lui reste pas quelque moyen de fuir; toutes les issues sont occupées par les séditieux. Une

1606. croisée donne sur une petite cour, il l'aperçoit, s'y précipite, se casse une jambe et se fait une profonde blessure à la tête. Aux cris que lui arrache la douleur accourent quelques-uns de ses gardes, quelques strélits et même des gens du peuple, qui ne sentent plus que de la pitié pour l'homme souffrant qui les implore; ils le portent dans son palais : les gardes et les strélits jurent de mourir pour le défendre.

Ils écoutent cependant avec respect les boïards qui les exhortent à leur livrer un traître que l'imposture a seule placé sur le trône; mais, en accordant ce qu'ils doivent au rang de ces seigneurs, ils n'en restent pas moins fermes dans le devoir : « Nous reconnaissons, disaient-ils, le fils d'Ivan dans » notre prince, nous répandrons pour lui » tout notre sang ». Cette réponse courageuse est entendue par quelques gens du peuple, et passe de bouche en bouche. Les fureurs de la multitude s'apaisent; le doute gagne les esprits, et les grands commencent à devenir suspects.

Ils voient que leur trame va se rompre, que le tsar va reprendre son autorité, que ses premiers ordres seront les arrêts de leur mort. Ils élèvent la voix, ils louent la fidélité des

soldats et du peuple, et proposent d'aller sup- 1606.
plier la tsaritse, veuve d'Ivan, de découvrir la vérité. Tout le monde se rend à cet avis. Chouiski, qu'on n'aurait pas dû charger de cette commission, court avec quelques amis au monastère où vivait cette princesse. Ils reviennent bientôt; ils annoncent qu'elle a Let. o miat.
désavoué le scélérat qui l'ose appeler sa mère, et qu'elle déclare ne l'avoir nommé son fils que par la crainte de la mort.

Ces paroles raniment une fureur mal Povest o Samozv.
éteinte. Les gardes eux-mêmes, les strélits, honteux d'avoir pris la défense d'un imposteur, se retirent. Le peuple jure la mort du lâche Otrépief, se jette sur lui et le fait expirer sous mille coups. Son corps fut brûlé, après être resté trois jours exposé sur la place.

Pendant cette exécution une partie du peuple, s'étant divisée en plusieurs bandes, courait toutes les rues; elles massacraient les Polonais qu'elles pouvaient rencontrer, et les Russes mêmes qui portaient l'habit de cette nation [1].

[1] On veut que Pierre Ier ait été obligé d'employer la rigueur pour faire adopter à ses peuples l'habit français; la patience aurait suffi. A peine le faux ou vrai Dmitri est-il sur le trône qu'on voit déjà des Russes prendre l'habit polonais : c'était celui de tous les seigneurs sous le règne de Fédor, frère aîné de Pierre Ier.

1606. On forçait les maisons qu'habitaient des gens suspects. D'autres bandes se précipitèrent dans l'appartement qu'occupait Mariné, la fille de Mnichek; mais cette infortunée, qui semblait n'avoir eu le front ceint de la couronne que pour se la voir arracher avec ignominie, se cacha sous la robe d'une de ses dames d'honneur, Polonaise et fort avancée en âge. Le peuple, retenu par la présence de quelques boïards, n'osa faire aux dames aucun outrage et se retira sans trouver sa victime.

Le voiévode de Sendomir et les autres seigneurs polonais, qui avaient avec eux un grand nombre de gens armés, résolurent de se défendre avec vigueur. Déjà l'on avait fait conduire du canon devant la maison de Godounof qu'ils occupaient; mais Chouiski, accompagné des principaux boïards, vint arrêter la fureur du peuple. C'est ainsi que furent sauvés Mnichek son fils et l'ambassadeur de Pologne. Ils se rendirent à Chouiski, qui leur promit toute sûreté pour leurs personnes. La révolte ne dura que huit à dix heures, et l'on n'aurait pu croire que le profond repos qui régna dans la ville la nuit suivante eût été précédé d'un jour si terrible.

Les étrangers qui ont écrit l'histoire du faux Dmitri ne s'accordent pas dans toutes

les circonstances avec le récit que je viens de 1606.
faire. J'ai suivi surtout une Chronique dont l'auteur vivait à-peu-près dans le temps dont il a tracé l'histoire. Il est fidèle et bien instruit de tous les évènemens qui ont été connus du public. Quant aux circonstances secrètes dont les acteurs eurent un puissant intérêt à cacher la vérité, il a suivi l'opinion générale, et il a dit, non peut-être ce qui était, mais ce que l'on pensait et ce qu'il croyait lui-même. Sa persuasion intime ne lui permettait pas de discuter des faits sur lesquels il n'avait aucun doute. Pour nous, qui ne pouvons avoir sur ces évènemens qui nous sont étrangers aucun préjugé ni aucune passion, nous trouvons des sujets de doute dans ce qui lui semblait incontestable, et nous demandons s'il est vrai que celui qui régna sous le nom de *Dmitri-Ivanovitch* fût un imposteur?

Si ce fut au milieu du jour que le jeune tsarévitch fut livré par l'infâme Volokhova à Danilo, fils bien digne de sa cruelle mère; si ce Danilo, si le féroce Bitiagovki, qui devaient bien connaître le jeune prince, furent les premiers à le frapper, ils ne purent se méprendre sur leur victime, et Dmitri tomba sous leurs coups.

1606. Mais ces circonstances sont-elles bien confirmées ? Tous les assassins du tsarévitch furent massacrés presque aussitôt qu'ils eurent commis le crime. Ils n'ont point été interrogés, on n'a rien su de leur bouche. Un sonneur de la cathédrale fut témoin du meurtre de Dmitri ; mais qui a reçu son témoignage ? est-il même certain que ce témoin ait existé ? Si, comme l'ont écrit des étrangers, le crime fut commis pendant la nuit, les assassins ont pu être trompés eux-mêmes, et prendre pour le tsarévitch un enfant du même âge. Ne convient-on pas que Boris supprima les détails de cette horrible affaire, qu'il trompa le tsar et la cour ? Le public fut donc alors mal instruit des circonstances de cet évènement, et, avec le temps, une obscurité plus profonde encore a dû les envelopper. D'ailleurs, comme le dit Margeret, on observait en Russie un secret si profond sur toutes les affaires qu'il était fort difficile d'apprendre la vérité de ce qu'on n'avait pas vu de ses yeux.

Mais Chouiski, mais Clechnin furent envoyés à Ouglitch par Boris ; ils virent et reconnurent le corps du tsarévitch et lui rendirent les honneurs funèbres. Eh ! sait-on ce qu'ont vu ces deux émissaires de Boris, ce qu'ils lui ont rapporté en secret ? Le corps

même qu'ils examinèrent, défiguré par des 1606.
blessures et gardé long-temps sans être embaumé, devait être méconnaissable. On ignore absolument ce qu'ils ont découvert et ce qu'ils ont pensé. S'ils ont débité à leur retour une fable concertée entre eux et le ministre, ils n'ont pu dans la suite faire connaître la vérité, sans avouer qu'ils avaient été des fourbes vendus à un scélérat.

Supposons qu'ils eussent appris à Ouglitch que le jeune prince avait été soustrait à la fureur de ses assassins, Boris devait cacher ce secret. Il était de son intérêt de confirmer le bruit déjà répandu de la mort du tsarévitch, en attendant qu'il pût découvrir sa retraite et lui porter des coups plus sûrs.

Bien des détails de l'attentat commis à Ouglitch devaient avoir échappé même aux habitans de cette ville. Cependant ils en savaient encore trop, et ceux qu'on ne fit pas périr furent sous divers prétextes relégués en Sibérie.

Tout ce qu'on apprit dans le temps c'est que le tsarévitch était mort. Quelques personnes soupçonnèrent qu'il avait été sacrifié à l'ambition de Boris; mais ce soupçon ne fut pas général, puisqu'on aimait le sang des anciens souverains, et que cependant Boris

1606. conserva toujours un parti considérable dans les différentes classes de la nation.

On ne put témoigner aucune curiosité sur le sort du jeune Dmitri pendant le règne de Fédor, ni pendant celui de Boris. Il fallait croire alors qu'il s'était tué lui-même. Ensuite le faux ou vrai Dmitri monta sur le trône, et il n'était pas permis de douter qu'il fût le tsarévitch, fils d'Ivan. Sous le règne de Chouiski on était mauvais citoyen, si l'on n'avouait pas que ce même tsarévitch, encore enfant, avait été assassiné par ordre de Godounof. A toutes ces époques trop de passions s'opposaient à la recherche de la vérité, qui dans la suite laissa trop peu de traces pour qu'on pût remonter jusqu'à elle.

On peut donc soupçonner que le tsarévitch échappa aux fureurs de Boris par des moyens qu'on voudrait en vain pénétrer. On l'aura fait passer ensuite pour le fils d'un gentilhomme obscur, et c'est en cette qualité qu'il aura pris l'habit monastique. Ainsi c'est une vaine objection contre sa naissance de dire qu'on l'avait vu diacre au Tchoudof. Il pouvait avoir été moine, sans en être moins le fils d'un tsar. Bogdan-Otrépief, regardé comme son père, n'aura été qu'un homme honnête, digne de la confiance des citoyens vertueux

qui avaient sauvé le jeune prince. Quand celui que l'on donne pour un imposteur fut reconnu par le prince Vichnévetski, il était pauvre et réduit à l'état d'une basse domesticité. Cependant il produisit sa croix baptismale; elle était d'or et enrichie de diamans. D'où se l'était-il procurée? Assurément un fils de Bogdan-Otrépief n'aurait pas reçu au baptême une croix d'une telle richesse; mais une riche croix devait avoir été donnée au tsarévitch par son parrain le prince Mstislavski. Quoique dans sa vie errante il eût souvent ressenti les atteintes du plus pressant besoin, il avait dû la conserver et par religion et comme un indice de sa naissance; mais si Grégori-Otrépief, moine fugitif, mauvais sujet, comme on le représente, se l'était procurée par un larcin, il l'aurait vendue par misère.

1606.

On parle d'un oncle du moine Otrépief, envoyé en Pologne par Boris pour dévoiler l'imposture; mais cet homme pouvait être de bonne foi, sans que l'imposture existât. Bogdan, son frère, avait pu et même dû lui cacher que l'enfant qu'il élevait comme son fils était en effet le fils du tsar Ivan. Un grand secret d'état ne se communique guère à toute une famille.

Ce qui, dit-on, inspira au moine Grégori

1606. l'idée de se faire passer pour le tsarévitch, fut la ressemblance qu'on lui trouvait avec ce prince; mais j'ai vu son portrait, qui est conservé ou plutôt négligé, à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg [1]. Son front large, son visage court, ses lèvres épaisses, deux fortes verrues sur la joue droite, donnaient à sa physionomie un caractère particulier, qu'il est peu vraisemblable que la nature ait répété deux fois dans le même temps.

Le plus fort témoignage, le plus irréprochable qu'on pouvait désirer en faveur du tsarévitch méconnu, était celui de sa mère. Elle le lui rendit hautement en présence d'un peuple nombreux.

Ce fut, dira-t-on, par la crainte de la mort. Cette imputation d'une lâcheté criminelle dégrade une princesse, à qui d'ailleurs l'histoire ne fait aucun reproche. On la suppose assez vile pour avoir sacrifié l'état à un fourbe digne du dernier supplice.

Si le tsar était un imposteur, comment osa-t-il aller au devant de la tsaritse, veuve d'Ivan; braver sa présence en face d'un peuple curieux et d'un grand nombre de boïards; s'exposer à la voir reculer d'horreur à son approche, et

[1] Ce portrait a été gravé dans le temps, et il en existe encore des épreuves.

n'ouvrir la bouche que pour l'accabler de tous 1606.
les noms qu'il méritait?

On veut qu'il ait prévu que la princesse, abattue par le malheur et par la crainte, n'hésiterait pas à le reconnaître. Assurément l'imposteur était bien hardi, ou plutôt bien absurde, de s'exposer à un tel danger sur une aussi faible espérance.

On supposera donc que le faux Dmitri aura donné à celui qu'il députait à la princesse un ordre de pressentir ses dispositions, de la séduire par des promesses, de l'intimider par des menaces. Il aura parlé à-peu-près en ces termes à son confident : « Tu vois en ton » maître un scélérat qui t'a trompé, qui se » joue de toute la nation. Le tsarévitch est » mort; je ne suis qu'un homme obscur qui » usurpe son nom pour régner : va trouver » sa mère; ordonne-lui de me reconnaître; » emploie pour la soumettre, pour l'avilir, » tous les moyens dignes d'un monstre tel » que moi ». Qu'on adoucisse les termes, le fonds sera toujours le même, et une semblable confidence ne se trouve que dans de mauvaises tragédies.

Mais, ajoute-t-on enfin, la tsariste a désavoué l'imposteur, lorsque, prêt à périr par la

1606. juste vengeance de la nation, il cessait d'être redoutable.

Elle l'a désavoué ? d'où le sait-on ? de Chouiski et de ses partisans. Si l'on voulait apprendre la vérité de la bouche de cette princesse, il fallait lui envoyer des hommes sans intérêt et sans passion. Chouiski devait haïr le tsar, quel qu'il fût : il aspirait au trône ; il s'était fait autrefois connaître par le plus lâche mensonge pour mériter la faveur d'un assassin puissant ; et c'est lui dont on cite le témoignage !

Si Dmitri n'était pas né pour le trône, il semble du moins qu'il était digne d'y monter. Margeret, gentilhomme français qui l'a servi, dit qu'il avait de l'esprit, de l'agilité, de la force. Facile à s'emporter, plus facile encore à s'apaiser, la clémence faisait son caractère. Généreux, animé d'un noble enthousiasme pour la gloire, plein de respect pour la postérité, qui l'a traité peut-être avec trop d'ingratitude, il devait être capable de grandes choses. Un mot suffit à son éloge ; c'est qu'il aimait notre roi Henri IV, et qu'il avait déjà nommé un ambassadeur qu'il voulait envoyer à ce prince.

Les objections que je viens de hasarder me semblent d'une grande force, et je n'oserais

prononcer que celui qu'on appelle communément le faux Dmitri fût réellement un imposteur. Cependant je ne prétends pas décider la question. Pour juger ce grand procès, il faudrait avoir des pièces que vraisemblablement on ne trouvera jamais. 1606.

Il est du moins certain que si le faux ou vrai Dmitri s'était vengé de la première conjuration de Chouiski par la mort du coupable; s'il était parvenu à dissiper les complots de ses ennemis; si sa postérité avait régné après lui, personne ne douterait qu'il ait été un souverain légitime, et l'on rendrait encore à présent graces au ciel de l'heureuse délivrance du tsarévitch.

Margeret, car il ne faut rien oublier dans cette affaire, Margeret dit que Dmitri n'avait pas été moine sous le nom d'*Otrépief;* mais que cet Otrépief, autrefois secrétaire du patriarche, avait conduit le tsarévitch en Pologne, et était revenu avec lui en Russie. C'était, ajoute-t-il, un mauvais sujet, ivrogne et insolent. Dmitri, malgré les obligations qu'il lui avait, fut obligé de l'exiler à Iaroslavle. Il y était lorsque le tsar fut assassiné, et il assurait encore, après la mort de ce souverain, que c'était le véritable Dmitri, fils d'Ivan, et que lui-même était Otrépief. Il fut ensuite

1606. amené à Moskou par ordre de Chouiski, et l'on ne sait ce qu'il devint.

VASSILI IVANOVITCH CHOUISKI.

Let. o mïat. Dès que Dmitri eut été sacrifié à l'ambition de Chouiski, bien plutôt qu'au zèle patriotique, les boïards s'occupèrent des moyens de convoquer les députés de toutes les villes pour procéder à l'élection d'un souverain et faire un choix agréable à tout l'état. Il paraissait devoir tomber sur un prince Golitsin. Ainsi l'illustre maison des grands-princes de Lithuanie, dont en 1572 une branche s'était éteinte en Pologne dans la personne de Sigismond II, le dernier des Jagellons, allait reparaître avec plus d'éclat et de puissance sur le trône de Russie; mais on avait sans doute pris d'avance des arrangemens pour faire triompher un autre parti. Le trône n'était encore vacant que depuis quatre jours lorsque Chouiski engagea ses partisans à le proclamer lui-même. Loin que tout l'état intervînt à cette élection, elle était même ignorée de la plus grande partie de Moskou. La faction de Chouiski le mena sur la place publique, le nomma tsar par acclamation, et le conduisit aussitôt à l'église cathédrale.

Là, pour faire oublier sans doute ce que 1606.
son élection avait d'illégal, il jura solennellement de ne punir personne sans prendre l'avis et le consentement des grands; de ne point imputer aux enfans les fautes des pères; de ne tirer aucune vengeance de ceux qui l'avaient offensé du temps de Boris. Depuis que Novgorod avait perdu ses privilèges, c'était la première fois qu'un souverain de Russie avait juré des conventions avec ses sujets; sermens toujours inutiles et incapables de retenir un prince qui oublie ses intérêts et ses devoirs.

Il manquait encore à Chouiski la cérémonie du couronnement: elle en impose au peuple; elle est surtout nécessaire aux monarques dont les droits ne sont pas incontestables.

Chouiski fit déposer et réduire à l'état de moine le patriarche élevé par Dmitri, et plaça sur le trône patriarcal Hermogène, métropolite de Kazan. Le nouveau tsar, dans la semaine même de son élection, reçut la couronne des mains de ce nouveau pontife, tant on apporta peu de formalités à la déposition de l'ancien patriarche et au choix de son successeur.

Mal affermi sur le trône, Chouiski voulut essayer du moins de désarmer les Polonais. Il leur envoya en ambassade un prince Volkonski,

1606. chargé de représenter le dernier tsar comme un imposteur, qui avait séduit à-la-fois la Pologne et la Russie : cet ambassadeur ne fut pas même écouté. Le monarque et la république attendaient que le feu de la discorde s'allumât dans la Russie pour enlever quelques dépouilles, à la faveur de l'embrasement. Les évènemens ne secondèrent que trop bien leur politique.

Chouiski devait être haï de tous ceux qui avaient quelques prétentions au trône et de leurs partisans : il augmenta par sa conduite le nombre de ses ennemis. Malgré ses sermens, il ne sut oublier aucune des anciennes offenses qu'il avait reçues. Il éloigna, il dispersa dans les armées ou dans différentes villes des boïards, des secrétaires d'état, des officiers de sa maison; plusieurs, dépouillés de leurs fiefs et de leur patrimoine, excitèrent contre le prince, dans les diverses contrées où ils étaient relégués, l'indignation du peuple, qui hait les grands dans la prospérité, mais qui les plaint et les chérit dans l'infortune.

On commença à remuer de plusieurs côtés, et loin de la capitale un bruit se répandait que Dmitri n'était pas mort. Ce bruit était même fondé sur quelques propos tenus

à Moskou dès le lendemain de l'assassinat du tsar. Des gens qui avaient vu son corps assurèrent qu'au lieu de Dmitri on avait massacré un de ses officiers; que le cadavre avait une barbe bien fournie, et que le tsar n'en avait pas. On ajoutait encore qu'il manquait à l'écurie du prince trois chevaux qu'il avait pris pour se sauver avec deux hommes affidés. Ces sourdes rumeurs effrayèrent Chouiski. Il envoya chercher à Ouglitch le corps du tsarévitch, massacré par l'ordre de Boris. Quoique la mort de cet enfant ou de celui qu'on lui substitua n'eût rien de commun avec la religion, on le regardait comme un saint martyr. Le tsar, le patriarche, les boïards et le clergé allèrent au devant de ses reliques. On avait intérêt qu'elles fissent des miracles, et elles en firent. On établit trois fêtes en son honneur, celle de sa naissance, celle de sa mort et celle de la translation de ses reliques. Cette politique était adroite : si le tsarévitch devenait un objet de vénération pour le peuple, si ses reliques faisaient des miracles, enfin s'il était dans le ciel, tous ceux qui oseraient prendre son nom sur la terre ne pourraient être que des imposteurs.

1606.

Povest o Samozv.

Le tsar eut soin de faire annoncer dans toutes les villes les prodiges opérés par Dmitri;

1606. mais ce nouveau saint n'y trouva pas de dévots. En Ukraine surtout le peuple était bien plus porté à la rébellion qu'à la célébration de nouvelles fêtes. Des marchands, des strélits, des cosaques, des paysans, se soulevèrent et reconnurent pour leur chef un Ivan-Bolotnikof, esclave fugitif d'un prince Téliatevski. Ils surprenaient les villes, jetaient les commandans dans des cachots, pillaient, renversaient les maisons, et se réservaient les femmes et les filles. Leur exemple répandit au loin l'esprit d'anarchie. Les paysans crurent que le temps était venu de rétablir l'égalité et d'exterminer la noblesse. Le sang des nobles coulait à longs flots, et leurs membres déchirés et exposés à la vue du peuple étaient autant de signaux qui l'appelaient à la liberté.

Povest o Samozv.

Let. o miat.

Déjà les villes de Poutimle, de Rézan, de Toula, de Cachire, d'Astrakhan sont révoltées ; déjà Bolotnikof s'approche de Moskou : il ravage tout sur son passage; il prend Kolomna, il bat les troupes qu'on lui oppose, et parvient à la vue de la capitale. Dans la terreur où elle était plongée il l'eût prise sans résistance, si elle n'eût reçu de Smolensk des secours, augmentés bientôt par ceux de quelques autres villes. Les habitans prirent du courage, les brigands commencèrent à douter

du succès et à éprouver de la terreur. Ils furent battus ; Bolotnikof perdit un grand nombre des siens. La plupart allèrent implorer la clémence du tsar, et obtinrent leur pardon. Ceux qu'on prit les armes à la main furent noyés. 1607.

Lorsque le parti de Bolotnikof semblait prêt à se dissiper il parut un autre brigand bien plus redoutable; c'était un imposteur qui s'était déjà montré dès le temps de Dmitri. Les cosaques du Térek, sûrs de l'impunité sous ce règne orageux, s'étant rassemblés au nombre de quatre mille hommes, avaient surpris et pillé Astrakhan. Ce premier succès leur procura l'alliance des cosaques du Don, les mêmes qui avaient tant contribué à placer Dmitri sur le trône, mais qui, se croyant mal récompensés, ne cherchaient qu'à exciter de nouveaux troubles pour en tirer de plus grands avantages. Parmi eux se trouvait un jeune homme, nommé *Elie Vassilief*, esclave fugitif d'un certain Iélaguin : ils s'avisèrent d'en faire un légitime héritier de la couronne, lui donnèrent le nom de *Pierre*, et le dirent fils du tsar Fédor, supposant que c'était lui que la tsaritse Irène avait mis au monde en 1592 ; mais que Godounof, qui aspirait secrètement au trône, avait substitué à ce jeune prince une

1607. fille, qui fut baptisée sous le nom de *Théodosie,* et qui mourut l'année suivante. On ne disait pas comment ce tsarévitch inconnu se trouvait parmi les cosaques du Don.

Il semblerait qu'un esprit de vertige régnait alors dans toute la Russie. Cette fable, si mal ourdie par des barbares, eut tout l'effet qu'ils en attendaient. Une foule de bas peuple, rendue sans doute inquiète par la misère, vint les renforcer. Leur audace s'accrut avec leur nombre : ils osèrent écrire à Dmitri d'abandonner le trône qui appartenait au fils de Fédor.

Si Dmitri était un imposteur, il connaissait par lui-même toute la force du ressort que faisaient agir les cosaques du Don. Cependant il ne montra pas de crainte, et se contenta de faire répondre au faux tsarévitch que, s'il était en effet son neveu, il pouvait venir à Moskou faire examiner ses droits qu'on était prêt à reconnaître; mais que, s'il n'était qu'un fourbe, il recevrait la peine due à son crime. Cette menace n'arrêta pas les cosaques, qui se croyaient déjà trop redoutables pour craindre le supplice : ils se mirent en route pour la capitale, en montant le long du Volga, et ils annonçaient en passant que Dmitri lui-même n'ignorait pas que le tsarévitch était avec

Povest o Samozv.

eux. Ils n'étaient encore parvenus qu'à la ville 1607.
de Sviajsk lorsqu'ils apprirent la mort du tsar : Let. o miat.
ils craignirent que le nouveau règne n'eût plus de fermeté, et, renonçant à leur projet sur Moskou, ils se contentèrent d'exercer le brigandage et de massacrer les grands qui leur tombaient entre les mains.

Mais quand ils eurent appris le mécontentement de la nation sous le nouveau règne et les progrès de Bolotnikof, ils crurent avoir quelque chose de mieux à faire que le métier de voleurs. Ils s'unirent aux cosaques du Volga, et, remettant leur tsarévitch Pierre à leur tête, ils se déclarèrent de nouveau les défenseurs de ses droits. Ils rentrèrent dans l'intérieur de la Russie et virent leur parti s'augmenter à chaque pas. Les forces qu'on rassembla contre eux furent aisément dissipées. Malheur aux nobles qui leur furent livrés par des traîtres, ou que le sort des armes fit tomber entre leurs mains. Ils s'étudiaient à les faire périr dans des supplices nouveaux. C'est peut-être moins une preuve de la férocité du peuple russe que des mauvais traitemens que lui avait fait éprouver la noblesse.

Pendant que des nobles périssaient dans les tortures par ordre du scélérat, d'autres hommes de la première distinction se rendi-

1607. rent ses complices, soit qu'aucun moyen ne leur parût odieux pour renverser Chouiski, que long-temps ils avaient vu leur égal et qui s'était rendu leur maître, soit qu'ils cherchassent seulement à favoriser des troubles dont ils espéraient profiter. Les droits de l'imposteur furent reconnus par un prince Chakovski et par le prince André Téliatevski, le maître du brigand Bolotnikof, et qu'on peut, sans lui faire injure, soupçonner d'avoir engagé lui-même son esclave à déchirer sa patrie. Ces deux seigneurs surpassèrent par leurs violences toutes les cruautés du rebelle qu'ils reconnaissaient pour maître. Son armée fut encore augmentée par ces cosaques que leur habitation au-delà des cataractes du Dnèpre a fait nommer *Zaporojski.* Il s'avança jusqu'à Toula, dont les habitans se soumirent à sa domination. Le prince Téliatevski, à qui il donna le commandement d'un corps détaché, défit une armée que le tsar envoyait contre l'imposteur, prit toute l'artillerie et tout le bagage, et se rendit maître de la ville de Kalouga.

Chouiski reconnut avec effroi que le vil protégé de quelques cosaques devenait pour lui un ennemi redoutable, et résolut d'aller le combattre lui-même. Le patriarche et les

boïards, qui par la forme du gouvernement 1607.
devaient être consultés dans toutes les affaires importantes, le confirmèrent dans cette résolution, ou la lui inspirèrent.

Il se mit en campagne ; Téliatevski vint s'opposer à sa marche, et ne craignit pas de l'attaquer. Le combat dura un jour entier ; l'avantage fut long-temps du côté des rebelles, et l'armée du tsar aurait sans doute été défaite ; mais les princes Lykof et Golitsin se précipitèrent au milieu des ennemis ; les soldats rougirent de se ménager quand leurs chefs prodiguaient leur sang ; ils combattirent avec fureur et taillèrent en pièces les troupes rebelles. Téliatevski, atteint dans sa fuite et percé de coups, finit trop honorablement une vie qu'il aurait dû perdre dans les supplices, et une seconde victoire permit au tsar de s'avancer sans obstacle jusqu'à Toula.

Il rangea sa nombreuse armée autour de la ville, qu'il ceignit de toutes parts. C'était à quoi se bornait alors en Russie l'art d'attaquer les places. Le tsar, dévoré d'inquiétude, ne se dissimulait pas qu'il était menacé de sa perte s'il manquait son entreprise : il savait que le feu de la sédition était répandu dans une grande partie de ses états, et il prévoyait la vigoureuse résistance qu'il allait es-

1607. suyer. En effet, l'imposteur était lui-même dans Toula avec le brigand Bolotnikof et le prince Chakovski, ayant avec eux un grand nombre de révoltés qui, trop indignes de pardon, se défendaient jusqu'à la mort. Le tsar sentait que ces scélérats feraient plus d'efforts pour se soustraire au supplice, que ses sujets pour soutenir les droits d'un maître peu chéri.

Il était livré à ces cruelles agitations lorsqu'un homme obscur vint lui offrir de le rendre vainqueur. C'était un enfant-boïard, natif de Mourom, nommé *Soumin*. Il promit au tsar d'inonder la ville et de noyer les habitans, s'ils ne consentaient pas à se rendre. Le tsar et les grands rirent de cette proposition; mais Soumin, peu sensible aux railleries d'une cour ignorante, insista, se fit écouter et obtint la permission d'exécuter son projet. Une petite rivière, qu'on nomme l'*Oupa*, traversait la ville assiégée : Soumin fit donner ordre aux soldats de remplir de terre de grands sacs et de les jeter dans la rivière, près de l'endroit où elle sort de la ville. Le travail était long et ne produisait pas tout l'effet qu'on désirait; mais cependant on commençait à concevoir quelque espérance, et l'on appela des ouvriers habiles dans l'art de construire des digues pour les moulins. L'ouvrage

avança promptement sous ces mains expéri- 1607.
mentées ; la rivière, sortie de son lit, commençait à se répandre dans la ville, et les habitans, épouvantés, ne songèrent plus qu'à mériter leur grace par une prompte soumission. Ils chargèrent de chaînes le faux tsarévitch, le traître Chakovski, le farouche Bolotnikof et les autres chefs des révoltés, et les traînèrent au tsar, ne demandant que la vie pour prix d'un tel service. Les scélérats périrent dans les supplices, et comme l'intérêt des souverains est de pardonner quand le nombre des coupables est trop grand, Chouiski reçut avec clémence la soumission des habitans de Toula.

Il se trouvait d'ailleurs dans une situation trop critique pour aliéner, par un excès de sévérité, ceux de ses sujets qui voulaient bien rentrer sous sa domination. Parvenu au plus haut rang pour se le voir disputer par les hommes les plus vils, il n'avait pas encore vaincu le faux tsarévitch Pierre, qu'un nouvel imposteur osait déjà lui commander de descendre du trône. On croit que c'était encore la Pologne qui suscitait à la Russie ce nouvel embarras.

Ce fut du moins sur les frontières de ce royaume, dans la ville de Starodoub, que

1607. commença à se jouer une scène qui n'eût été que ridicule si les suites n'en avaient été cruelles. Deux jeunes gens inconnus arrivèrent dans cette ville ; l'un se faisait nommer *André Nagui ;* l'autre était Russe et s'appelait *Alexei Roukin.* Ce dernier annonça que Dmitri, sauvé par la protection du ciel des attentats de Boris, avait encore échappé à la sédition que des traîtres avaient excitée contre lui à Moskou; qu'il ignorait quel était l'homme obscur que les séditieux, trompés, avaient pris pour victime ; mais que le prince s'était soustrait à leur fureur, et vivait dans la retraite et dans un état de fortune bien peu conforme à sa naissance.

Ce récit fit d'autant plus d'impression qu'il était plus romanesque ; d'ailleurs bien des esprits étaient déjà préparés à le croire. Le premier que Roukin prit pour son confident fit partager à ses amis sa crédulité, et bientôt toute la ville se passionna pour le héros d'un conte absurde. C'était à qui supplierait Roukin de leur apprendre l'asile de leur prince, et de ne pas les priver du bonheur de lui rendre leurs hommages. Maître de leurs esprits, le rusé complice de l'imposteur voulut échauffer encore plus leur zèle en ne se rendant pas tout de suite à leur empressement; il

se laissa même violemment maltraiter avant 1607.
de trahir son prétendu secret, et paraissant enfin se laisser vaincre par la force, ou plutôt se rendre aux témoignages réitérés de l'amour des habitans pour leur prince légitime, il leur déclara que ce monarque infortuné se trouvait au milieu d'eux, caché sous le nom de *Nagui.*

La joie de ceux qui reçurent cette fausse confidence ressemblait au délire. Ils courent faire sonner les cloches et rassemblent tous leurs concitoyens pour leur faire part de leur découverte. Un transport unanime conduit tous les habitans aux pieds de l'imposteur, et ils lui prêtent serment de fidélité. Trois villes, à leur sollicitation, entrèrent dans le même parti.

On n'a jamais su quel était ce fourbe. Les Khilkof.
uns disent qu'il se nommait *Jean*, et qu'il avait été diacre dans la Lithuanie; d'autres veulent qu'il fût le fils d'un pope, et qu'il eût été quelque temps employé à copier des ordonnances. Les étrangers assurent qu'il Let. o miat.
avait été élevé dans une école à Sokolna, Povest o Samozv.
dans la petite Russie [1], d'où il fut tiré par un seigneur polonais qui le crut assez intelligent pour exciter, à l'aide d'une fable grossière, une révolte dans la Russie. Il est du moins

[1] La petite Russie appartenait alors à la Pologne.

1607. vraisemblable qu'il n'était pas Russe, puisque personne ne put le reconnaître.

Let. o miat. Aussitôt que les habitans de Starodoub lui eurent rendu leurs hommages, ils écrivirent à Chouiski, devant Toula, de renoncer au trône qu'il avait usurpé, et de le remettre au souverain légitime.

Un enfant-boïard osa se charger de cette lettre, déterminé à perdre la vie pour servir le scélérat qu'il regardait comme son prince. Chouiski crut pouvoir tirer de cet homme, par la force des tourmens, quelque lumière sur le nouvel imposteur, sur l'état de ses forces et sur la nature de ses ressources; mais le malheureux citoyen de Starodoub, toujours ferme au milieu des plus cruelles tortures, exhortait les assistans à se soumettre à leur véritable souverain, et à secouer le joug d'un usurpateur qu'allait frapper la vengeance céleste. Condamné à être brûlé à petit feu, ce martyr d'une erreur qu'il prenait pour la vérité mourut en rendant graces à Dieu, qui lui permettait de souffrir pour son prince et pour la patrie.

Ainsi le tsar, encore mal assuré de ses succès contre l'imposteur de Toula, se voyait obligé de diviser ses forces à peine déjà suffisantes. Il apprit que l'imposteur de Starodoub

s'avançait vers Briansk, dont les habitans 1607.
l'avaient reconnu, et envoya deux cent cinquante hommes pour y mettre le feu. C'était brûler une partie de sa fortune pour conserver le reste. La troupe d'incendiaires envoyée par le prince n'eut pas de peine à exécuter les ordres dont elle était chargée. La ville de Briansk était restée vide ; tous les habitans étaient allés au devant de Nagui. On dit qu'elle fut livrée aux flammes; il faut croire qu'on se contenta de la piller, puisqu'on va bientôt la voir en état de soutenir un siège. L'effet de cette expédition fut seulement que le faux Dmitri, qui peut-être se serait arrêté quelque temps à Briansk, passa tout de-suite à Kozelsk, battit l'armée du prince Mosalski, qui protégeait cette ville, s'en rendit maître, et menaça de plus près la capitale. D'autres troupes, envoyées par Chouiski, enlevèrent au rebelle trois méchantes bicoques, et la patrie souffrait également des victoires du prince et de celles des séditieux.

Mais quand enfin Toula se fut rendue, quand le faux tsarévitch Pierre et ses compagnons eurent reçu la peine due à leur crime, le faux Dmitri, qui se vit seul en butte aux armes du tsar, désespéra de leur résister. Il abandonna les villes qui l'avaient reconnu, en

1607. laissa les habitans exposés à la vengeance d'un prince irrité, et se retira à Novgorod-Séverski.

La Pologne était intéressée à le soutenir : cependant le roi et la république eurent honte de le protéger ouvertement, et n'agirent en sa faveur que sous le nom de quelques particuliers. Un partisan ou colonel, nommé *Lisovski*, vint avec sa troupe lui offrir ses services. A son arrivée, il trouva que le tsar, rassuré par la retraite du rebelle, ou peut-être ne pouvant retenir plus long-temps ses troupes sous les armes, les avait licenciées. Il conseilla au faux Dmitri de mettre à profit la sécurité ou l'impuissance du prince, et d'aller, avant que la cour eût eu le temps de faire de nouvelles levées, mettre le siège devant Briansk. Ce conseil fut suivi, et la ville fut resserrée de si près, que ses défenseurs ne pouvaient recevoir de subsistance qu'à travers les plus grands dangers.

Le fourbe, dont Lisovski venait de relever le courage, reçut encore de nouvelles espérances par les renforts qui lui arrivaient de toutes parts. Des troupes de Lithuaniens se joignaient à son armée; des bandes de brigands accouraient, empressées de reconnaître un chef digne en effet de les commander; les cosaques du Don venaient se soumettre à sa

domination. Ils lui amenèrent, chargé de chaî- 1607.
nes, un autre fourbe qui avait tenté de se mettre à leur tête. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se disait fils du tsar Fédor, et qu'il prenait le nom du prince qu'il osait appeler son père. Le faux Dmitri, coupable du même crime, ne l'en traita pas avec moins de sévérité; il le fit punir de mort. C'était se prononcer à lui-même sa propre sentence.

Le tsar apprit avec étonnement le danger que courait la ville de Briansk. Il rassembla au plus tôt les troupes qu'il avait congédiées, et les envoya au secours de cette ville, sous le commandement du prince Kourakin. Ce général parut à la vue de Briansk le 15 de décembre; mais l'hiver était si doux, que la Desna, qui le séparait des ennemis, n'était encore chargée que de glaçons flottans. Cet obstacle remplit les soldats d'une sorte de fureur, et ne fait qu'exalter leur courage : sans attendre l'ordre de leur chef, ils se précipitent dans l'eau, et tantôt nageant à travers les glaçons épais, tantôt marchant sur ceux qui avaient le plus d'étendue, ils passent la rivière à la vue des ennemis [1]. Les assiégés, animés par le

[1] Un soldat russe montra le même courage peu de temps avant mon arrivée à Saint-Pétersbourg. Le procureur-général du sénat, sans penser que le pont était rompu

1607. spectacle d'une valeur si prodigieuse, font en même temps une vigoureuse sortie, et les rebelles sont contraints de s'éloigner. La gelée fut si forte pendant la nuit, que le lendemain matin le prince Kourakin passa lui-même avec ses bagages, et, après avoir soutenu un léger combat, il jeta des provisions dans la ville, et y fit succéder l'abondance à la disette.

Mais cet exploit servit plus à montrer le courage des Russes qu'à rétablir les affaires du souverain. Kourakin, malgré le nombre de ses troupes et l'avantage qu'il venait de remporter, ne se crut pas assez fort pour combattre les rebelles en rase campagne. Il se retira, suivi et harcelé jusqu'à une ville, nommée *Koratchef*, où il jeta quelques secours. L'imposteur craignit de perdre le temps en allant reprendre le siège de Briansk, qui venait d'être rafraîchie, et, poursuivant sa route, il se présenta devant Orel, dont les habitans lui ouvrirent les portes. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hiver. Ses succès lui acquirent de nouveaux secours, et des seigneurs polonais du

et que la Néva était couverte de glaçons, chargea ce soldat d'un ordre pour la citadelle. Ce malheureux, qui n'ignorait pas le danger, ne répliqua pas, et tantôt sautant de glaçons en glaçons, tantôt se jetant à la nage, il remplit sa commission.

plus haut rang ne rougirent pas de se joindre à lui. 1607.

Quelles circonstances pour célébrer des fêtes nuptiales, lorsque des portions de la patrie divisée tombaient chaque jour sous la domination d'un vil scélérat; lorsque le tsar, chancelant sur son trône ébranlé, allait peut-être le céder au rebut de l'humanité; lorsque les sujets de l'état se déchiraient mutuellement, les uns pour défendre un prince légitime [1], mais coupable, les autres pour protéger un lâche imposteur! Ce fut dans ces temps, où la Russie aurait dû n'offrir qu'un spectacle de deuil, que Chouiski épousa Marie, fille d'un prince Bouinossof : union formée sous de funestes auspices et dont la fin sera déplorable. 1608.

Il fut impossible d'agir contre le rebelle pendant l'hiver, et, quand enfin la saison permit de reprendre les opérations militaires, les troupes du souverain ne se présentèrent que pour se faire battre. Kourakin avec ses soldats soutint seul sa réputation de valeur. L'imposteur, victorieux, répandit le bruit qu'il

[1] Quoique l'élection de Chiouski n'eût pas été régulière, cependant, comme elle n'excitait pas de réclamations, nous avons cru pouvoir le regarder comme prince légitime, surtout par opposition à de vils imposteurs.

1608. allait marcher vers Moskou. A cette nouvelle, les généraux du prince, effrayés, se retirèrent avec la plus grande partie de la noblesse dans cette capitale, où ils répandirent la terreur. Les soldats, abandonnés de leurs chefs, se dispersèrent, et le faux Dmitri se trouva maître de la campagne.

Il ne perd pas de temps et s'approche de Kalouga. L'effroi se répand au loin. Les seigneurs, les nobles, ne se croient plus en sûreté dans leurs villages, les abandonnent et vont avec leurs femmes et leurs enfans se renfermer à Moskou, qu'ils regardent comme un dernier asile. Un parent du tsar, le prince Mikhaïl-Chouiski, prend avec Ivan-Nikititch-Romanof [1] le commandement de l'armée; mais il ne sait pas même où il pourra trouver l'ennemi. Ce n'était pas encore l'armée rebelle qui causait à Chouiski le plus d'inquiétude: des princes, des boïards, mécontens de sa domination ou plutôt jaloux de sa fortune, refusaient de le servir. Ils rougissaient d'obéir à celui qui avait été leur égal, et formèrent le projet de se donner à un fourbe tiré de la fange pour opprimer leur patrie : tant les passions mettent l'homme en contradic-

[1] Cet Ivan-Romanof était frère de Fédor et oncle de Michel, qui montera bientôt sur le trône.

tion avec lui-même! On arrêta ceux dont on 1608.
put découvrir les mauvais desseins; les princes, les principaux boïards furent envoyés dans des prisons éloignées; les autres furent punis de mort. L'armée fut rappelée à Moskou, dont le rebelle s'approchait.

Il établit son camp près du bourg de Touchino, à deux lieues de la capitale. Il s'avança même plus près; mais harcelé, resserré par les défenseurs de la ville, il retourna à Touchino, s'y retrancha et y rassembla les provisions nécessaires pour y rester longtemps.

Ce fut de là qu'au nom des Polonais il envoya redemander à Moskou les ambassadeurs et tous les sujets de la Pologne qui avaient été arrêtés après l'assassinat de celui qu'on appelle le premier faux Dmitri. Ce n'est pas qu'il s'intéressât vivement au sort de ces prisonniers; il voulait seulement apprendre de ces députés la situation des défenseurs de la place. A leur retour, il fit répandre le bruit qu'il avait conclu la paix avec la Russie. Cette nouvelle, parvenue jusqu'à l'armée russe, qui campait assez loin de la ville, y répandit la négligence. Les soldats, fatigués par de longues veilles, jetèrent leurs armes, et la nuit suivante ils se livrèrent au sommeil. L'im-

1608. posteur, instruit du succès de son stratagème, les surprend, les met en fuite, et dès le lendemain les boïards, ne pouvant revenir de leur terreur, abandonnèrent leur camp, et se réfugièrent autour des murs de Moskou.

Le tsar sentait que l'erreur ou l'infidélité de ses sujets donnait encore moins de force à l'imposteur que l'appui de la Pologne. Il craignait, en irritant encore plus cette république, de l'exciter à de nouveaux efforts. Ainsi, après avoir tenu conseil avec le patriarche et les boïards, il résolut de rendre la liberté aux ambassadeurs polonais, au voiévode de Sandomir, à sa fille Marine et à leur suite. Le prince Dolgorouki eut ordre de les conduire jusqu'aux frontières de Smolensk avec une escorte suffisante.

L'imposteur, instruit de leur départ, envoya le prince Mossalski à leur poursuite. L'escorte fit mal son devoir, et les Polonais furent enlevés sans résistance. Les ambassadeurs voulurent retourner dans leur patrie; mais Mnichek et sa fille se laissèrent conduire au camp du rebelle.

Povest o Samozv. C'était un moment difficile et dangereux pour l'imposteur de recevoir comme son beau-père, comme son épouse, des gens qui ne l'avaient jamais vu. On ne peut expliquer son

audace qu'en supposant qu'il y avait eu déjà 1608.
quelque correspondance secrète entre lui et le palatin de Sandomir.

Cependant, quand Mnichek et Marine lui furent présentés, ils ne purent, dit-on, parfaitement cacher un mouvement de surprise à la vue d'un homme qui n'avait aucune ressemblance avec celui dont il prenait le nom. Marine ne témoigna point ces transports de joie qu'elle devait éprouver en revoyant un époux dont elle avait pleuré la mort. Après cette froide entrevue elle fut conduite avec son père dans l'appartement qui leur était destiné.

L'indifférence des deux époux supposés ne put échapper à ceux qui en furent les témoins, et jeta quelques doutes dans les esprits. Chacun se confiait en secret ses conjectures; l'illusion allait se dissiper et le repentir prendre sa place. Le palatin et sa fille étaient encore plus agités. L'ambition et la vengeance les portaient à reconnaître le faux Dmitri : l'honneur les arrêtait; l'ambition fut la plus forte. Dix jours après la première entrevue, Marine en eut une seconde avec le rebelle. Alors elle témoigna tous les sentimens qu'une tendre épouse peut marquer à un époux chéri dont elle a regretté la perte. Les larmes de joie, les plus doux embrassemens,

1608. les plus vives caresses, portèrent l'attendrissement dans les ames séduites des spectateurs. Elle n'eut pas honte, pour recouvrer les vains honneurs dont elle avait joui, de se prostituer à un fourbe infâme dont elle connaissait toute la bassesse, et, rejetant tout reste de pudeur, cette femme, née dans les premiers rangs de la noblesse, alla partager la couche d'un homme tiré par le crime seul du rang le plus vil [1]. On eut soin de répandre dans l'armée que, si elle avait tardé à marquer sa tendresse à son époux, c'est qu'elle craignait l'erreur d'un premier moment, et que, après avoir été si long-temps persuadée de la mort de Dmitri, elle ne s'était livrée à la joie de le retrouver qu'après avoir reçu les preuves les plus certaines de ce bonheur inattendu. Cette ruse, toute grossière qu'elle était, donna de nouvelles forces à l'imposture.

Let. o miat. Le rebelle, qui depuis la prise d'Orel avait dû la plupart de ses succès au secours que lui avait amené le hetman polonais Rouginski, et aux conseils et à la valeur de ce chef, en reçut encore un plus puissant, commandé

[1] Suivant Oléarius, ce furent les Polonais qui, cherchant tous les moyens de troubler la Russie, ordonnèrent à Marine de reconnaître cet imposteur pour son époux.

par Sapiéha, homme célèbre par son courage et ses exploits. 1608.

Ce chef signala son arrivée en battant et mettant en fuite une armée que le tsar envoya contre lui : il est vrai qu'il manqua le monastère de Troïtsa, place alors importante, et dont il avait voulu se rendre maître [1].

Mais il ne fut pas heureux dans cette tentative, il sut d'un autre côté corriger la fortune. La ville de Souzdal, malgré les efforts de quelques habitans fidèles à leur prince, se rendit aux troupes qu'il envoya contre elle. La ville de Chouïa, dont les princes Chouiski tiraient leur nom, et quelques autres places, ne firent pas plus de résistance. Pereslavle se donna d'elle-même à l'imposteur, et ses habitans résolurent de le rendre maître de Rostof. Fédor Romanof, condamné par Boris à l'état monastique, sous le nom de *Philarète*, avait été fait métropolite de cette ville par le tsar Dmitri. Sans doute, quand il avait reçu de lui cette dignité, cet homme si noble et si courageux ne l'avait pas regardé comme un vil imposteur. C'est toujours une bassesse d'accepter

[1] Le siège de Troïtsa paraît avoir duré près d'un an. Il a été décrit par un moine de ce couvent, Abrah. Palitzun. *Skazanie o osadje Troitzkagho...* Moskou, 1784, in-4°. *D.*

1608. les bienfaits de ceux qu'on mésestime. En vain on pressa Philarète de chercher sa sûreté loin de sa métropole. Ce prélat courageux crut que son devoir était de donner à son troupeau l'exemple de se sacrifier à la patrie. Il exhorta les habitans à rester fidèles, et, faisant parler la religion dont il était le ministre, il leur promit la couronne du martyre, s'ils périssaient pour une si juste cause.

La ville de Rostof ne pouvait faire aucune résistance : y rester, c'était en effet se dévouer à la mort. Cependant la plupart des habitans rougirent de fuir un danger que bravait Philarète. A l'approche des rebelles de Péreslavle, renforcés par un corps de Polonais, il revêtit les habits pontificaux, entra dans la cathédrale, et, après avoir administré la communion au peuple, il resta en prières devant l'autel.

Les rebelles ne furent pas touchés du courage paisible des habitans de Rostof, qui, sans se défendre, ne faisaient que se présenter à la mort. Joyeux de répandre sans peine des flots de sang, ils massacrèrent tout ce qu'ils purent trouver dans les rues, dans les maisons, et, brisant les portes de la cathédrale, ils firent de ce temple une boucherie sacrilège. Philarète, encore plus intrépide lorsque

la mort le menaçait de plus près, exhortait 1608.
ces bourreaux à rentrer dans le devoir : sa voix ne fit qu'irriter leur fureur. Ils le saisirent, le frappèrent, déchirèrent avec mépris ses ornemens pontificaux, et, l'ayant couvert d'un habit de moine, ils l'envoyèrent à l'imposteur. Le sanctuaire fut souillé, les richesses de l'église livrées au pillage, et les Polonais arrachèrent et tirèrent au sort les plaques d'or qui ornaient le tombeau d'un saint Léonce, dont les Russes célébraient les miracles : de là, faisant des incursions alentour, ils se rendirent maîtres de plusieurs forteresses.

Les progrès du faux Dmitri répandirent partout la consternation et la crainte. Les villes tâchaient, par une prompte soumission, d'éviter de plus grands malheurs. La domination du souverain ne fut plus reconnue que de celles qui, trop éloignées du théâtre de la guerre, ne pouvaient craindre aucun danger. Encore l'éloignement de Nijni-Novgorod ne Povest o
put-il y maintenir la paix. Les habitans de la Samozv.
campagne se révoltèrent; le prince Viazemski leur amena des secours de Touchino, et ils assiégèrent la ville. Leur audace eut le sort qu'elle méritait : ils furent taillés en pièces, et le traître Viazemski tomba dans les fers.

1608. Son rang lui donnait le privilège de ne pouvoir être condamné que par un ordre exprès du souverain; mais les habitans n'eurent aucun respect pour ce rang qu'il avait déshonoré, et, sans attendre les ordres de la cour, ils le pendirent comme un vil scélérat.

Let. o miat. Le tsar était surtout effrayé du danger, chaque jour plus pressant, de la capitale : il rappela les différens corps de troupes qu'il avait envoyés au secours des autres parties de l'état.

Pendant qu'il travaillait à défendre sa résidence il reconnut qu'il n'avait peut-être pas de plus redoutables ennemis que les hommes enfermés avec lui dans les mêmes murailles. Une conspiration se forma; un prince Gagarin, avec quelques hommes de la première qualité, en était le chef. Il paraît, par le reste de sa conduite, que, rebelle par erreur, il croyait conspirer contre un usurpateur en faveur du prince légitime.

Les principaux conjurés se rendent à l'assemblée des boïards, s'écrient que le tsar est indigne du trône, et qu'il faut l'en renverser. Les boïards, étonnés de tant d'audace, ne s'avisent pas même d'employer le pouvoir qu'ils tiennent de leurs dignités, et n'osent ni répondre aux complices de Gagarin, ni tenter

de les punir, ni même leur résister : ils se lèvent avec effroi et se retirent dans leurs maisons. Les conjurés, malgré l'horreur qu'ils excitent, persistent dans leur dessein criminel : ils arrachent le patriarche de son palais, et le traînent sur la place publique, espérant le forcer par la crainte à soulever le peuple contre le souverain ; mais le fidèle prélat n'élève la voix que pour affermir les sujets dans le devoir. Les séditieux, conservant encore dans leur fureur quelque respect pour le premier ministre de la religion, n'osent porter sur lui des mains sacrilèges, et lui rendent la liberté. 1608.

Après avoir manifesté leur projet, il ne leur restait plus d'autre ressource que de tout braver et de commettre le crime pour éviter le supplice. Un prince Golitsin se joint à leur faction. Ils courent au palais, déterminés sans doute à poignarder leur souverain. Chouiski, par son courage, se montre en ce moment digne du trône : il vint au devant d'eux, accompagné de ses gardes. Sa présence en impose aux rebelles. La crainte succède dans leurs cœurs à l'audace ; ils fuient, gagnent la première porte de la ville, et se retirent, au nombre de trois cents hommes, à Touchino, près de l'imposteur, laissant peut-être le tsar plus

1608. effrayé de leur entreprise que rassuré par la fidélité de ceux qui ont détesté leur complot.

Le rebelle apprit de ces infidèles habitans de Moskou l'état de cette capitale, et les chemins que prenaient les convois de vivres. Trop faible pour assiéger cette ville, il résolut de l'affamer, et envoya des détachemens arrêter tous les transports de provisions. Ces nouvelles mesures eurent le succès qu'il s'en était promis. Bientôt Moskou fut réduite à la famine, et le grain s'y vendait à un prix qu'il était impossible au peuple de payer. Les pauvres, chassés par le besoin, allaient en foule chercher auprès de l'imposteur une subsistance que le prince ne pouvait leur fournir. En vain le tsar se montrait au peuple, le caressait, cherchait à le consoler et à l'affermir dans le devoir : il ne pouvait se faire écouter de ces malheureux qui ne sentaient que l'horreur de leur situation.

Il était enfin menacé d'un abandon général lorsqu'on vit revenir à Moskou le prince Gagarin, l'auteur de la dernière révolte; mais humilié, repentant, s'offrant lui-même à la peine qu'il avait méritée, et rappelant au devoir ce peuple que naguère il avait tenté de soulever. Arrivé à Touchino, et, croyant rendre hommage à ce même Dmitri qu'il avait vu

régner à Moskou, il avait été surpris de trou- 1608.
ver un inconnu qui n'avait aucune ressemblance avec celui dont il prenait le nom. Honteux de son erreur, déchiré de remords, Gagarin, au péril de sa vie, revint détromper
ses concitoyens, et son rapport rétablit pour 1609.
quelque temps le repos dans la capitale.

Ce qui contribua le plus à y répandre la tranquillité, ce fut une nouvelle apportée par Gagarin qui rendit quelque espérance aux habitans. Il leur apprit que dans le camp du rebelle on savait déjà qu'il venait d'arriver à Novgorod un secours de Suédois, qui vraisemblablement se rendrait bientôt à Moskou. Ce secours, dont on espérait de si grands avantages et qui ne fit dans la suite qu'aggraver les maux de l'état, était le fruit d'une négociation dont la chaîne des évènemens ne nous a pas encore permis de parler.

Lorsque le tsar s'était vu abandonné de la plus grande partie des nobles, qui, trahissant la cause de la patrie, allaient chercher la sûreté sur leurs terres, il avait cru devoir appeler des étrangers à la défense de l'état, et avait chargé de l'exécution de ce dessein son neveu le prince Mikhaïl-Chouiski-Skopin. Comme l'usage était que tous les traités avec la Suède fussent négociés et conclus par le namestnik

1609 de Novgorod, il revêtit Skopin de ce titre et le chargea de demander des secours à Charles IX, qui régnait alors en Suède. Ce monarque avait intérêt de ne pas souffrir que les Polonais, sous le nom de leur faux tsarévitch, s'emparassent de la Russie. Par cette augmentation de leur puissance ils seraient devenus pour lui des voisins trop dangereux.

Ibid. et Chafirof, d'après les actes de la Chancellerie.

Mikhaïl répondit à la confiance de son oncle. Il obtint du monarque suédois un secours de deux mille hommes de cavalerie et de trois mille hommes d'infanterie, moyennant un subside convenu. Ces troupes, suivant le traité, devaient faire toutes les opérations que Mikhaïl-Chouiski jugerait convenables. Charles IX renonçait à toutes ses prétentions sur la Livonie et l'Esthonie; on lui abandonnait la ville de Koréla; les deux puissances contractantes s'alliaient à perpétuité contre Sigismond et ses enfans, et chacune d'elles promettait de ne pas faire la paix avec ce prince sans la participation et la permission de l'autre.

Conclu le 28 février.

Pendant que ce traité se négocie à Vybourg, Pleskof se soulève, l'esprit de révolte se manifeste à Novgorod. Le namestnik, effrayé, abandonne cette ville quand sa présence y devient nécessaire, quand il devrait y rester pour encourager les citoyens fidèles, pour réprimer

Let. o miat.

les factieux. Il espère trouver à Ivangorod un asile plus voisin de la Suède; et déjà les habitans se sont donnés à l'imposteur. Il tourne ses pas vers Oréchek; il est mal reçu du voiévode qu'il soupçonne de pencher vers la rébellion. Rappelé enfin par les principaux habitans à Novgorod, qu'il n'aurait pas dû quitter, il y rassemble une armée, il en donne le commandement à Tatistchef, qui le sollicite, et apprend bientôt que ce Tatistchef est un traître qui n'a voulu se mettre à la tête des troupes que pour les livrer au rebelle. Il remet le jugement du coupable à l'armée même qu'il vient de lui confier. Jamais la justice militaire n'employa moins de formalités; les soldats, furieux, sans faire aucune information, sans chercher à convaincre l'accusé de son crime, se jettent sur lui, le massacrent, le déchirent. En même temps un partisan polonais s'approchait de Novgorod, ravageait la campagne, et soumettait tout ce qui n'était pas assez fort pour lui résister; mais il recula bientôt quand il apprit que l'armée rassemblée par Skopin s'avançait contre lui. 1609.

Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent de Livonie les troupes suédoises, commandées par un homme d'origine française et d'une naissance distinguée, dont le père avait

1609. rempli en Suède les plus hauts emplois militaires. C'était le comte Jacques Pontus de La Gardie. Ces troupes n'étaient vraisemblablement qu'au nombre de cinq mille hommes, suivant la lettre du traité. C'est aussi ce que disent les historiens suédois; mais Skopin, dont la politique tendait à rendre le courage aux citoyens, écrivit à toutes les villes qu'il avait reçu un secours de quinze mille hommes. Cette circonstance est par elle-même peu importante; mais elle aide à prouver combien il faut se défier des historiens qui souvent, même de bonne foi, exagèrent les forces des armées.

Müller.

Let. o miat.

Skopin ne laisse pas ce secours inutile. Il entre aussitôt en campagne avec les Suédois, il va soumettre Pleskof, et s'il ne prend pas la ville, deux batailles qu'il gagne sur les habitans lui répondent du moins qu'ils ne feront pas de sitôt des entreprises dangereuses. De là il se porte du côté de Tver. D'abord repoussé, mais non défait, il se contente de laisser reposer ses troupes un jour entier, fait la nuit suivante une attaque imprévue, et se rend maître des travaux avancés, après avoir fait un grand carnage des Polonais. Les Suédois proposent de donner l'assaut; mais Skopin, à qui les intérêts du tsar ne permettent

pas de s'arrêter, et qui peut-être veut épargner le sang même de ses concitoyens rebelles, s'oppose à ce projet. Les Suédois, irrités de se voir privés d'un pillage sur lequel ils comptaient, l'abandonnent et retournent à Novgorod. Après bien des négociations ils reviennent enfin se joindre à l'armée russe. On marche vers Moskou. Skopin reçoit en chemin les députations de plusieurs villes qui lui envoient des présens et demandent à rentrer sous la domination du tsar. Il fait fortifier la Slabode d'Alexandre, et défait dans une sortie le brave Sapiéha, qui l'y vient attaquer. 1609

Pendant qu'il rétablit partout où il se présente les affaires de son oncle, les habitans de Volodimer, qui s'étaient soumis au faux Dmitri, rentrent dans le devoir, lapident leur voiévode qui veut les maintenir dans leur rébellion, battent les troupes de l'imposteur dont ils venaient d'abjurer la cause, et envoient implorer la clémence du tsar.

A-peu-près dans le même temps le colonel Bobovski, arrivé de Pologne avec de nouveaux secours qu'il amène à l'imposteur, blâme hautement la conduite du hetman Rouginski, lui reproche de laisser l'armée se fondre dans l'inaction, tandis qu'il aurait pu se rendre maître de Moskou, et ne demande

1609. au rebelle que peu de jours pour le faire entrer dans cette capitale. Ces belles promesses remplissent d'espérance les révoltés. Bobovski profite de leur ardeur et les fait sortir de leurs retranchemens. Les troupes du tsar s'avancent et leur offrent le combat. La bataille fut sanglante : les deux partis, animés d'une égale fureur, montrèrent le même courage; mais enfin les Polonais, battus et repoussés jusqu'à leurs retranchemens, purent à peine s'y soutenir.

Cependant leur perte n'était pas encore assez considérable pour abattre leur orgueil. L'hetman Rouginski, tous les factieux de Touchino, les boïards, les nobles qui sacrifiaient leur patrie aux intérêts d'un scélérat, redoublent leurs efforts contre Moskou, et veulent mettre le feu à la partie de la ville qui n'était construite que de bois. Le tsar fait sortir contre eux une grande partie de ses forces. Le combat dura un jour entier : les Russes fléchirent, le désordre se mit dans leur cavalerie, leur infanterie résistait à peine; ils étaient menacés d'une entière défaite, et l'état allait subir le joug d'un brigand; mais dans l'instant qui devait combler les maux de la Russie des troupes fraîches sortirent de la ville : c'était la dernière ressource du souve-

rain. La bataille se rétablit, les rebelles furent 1609.
battus et poursuivis avec acharnement, et cette défaite leur ôta l'envie de s'épuiser en nouveaux efforts contre la capitale.

Ces avantages offraient au malheureux Chouiski quelques lueurs d'espérance : elles furent encore augmentées par la nouvelle qu'il reçut des succès de Chérémétef. Il avait mandé au secours de Moskou ce général habile et courageux, qui, par ses talens et ses vertus, avait mérité la confiance de la nation. Chérémétef, en se rendant aux ordres de son maître, avait battu les Polonais qui infestaient les villes et les campagnes aux environs de Nijni-Novgorod. Il entra dans cette ville, resserrée chaque jour de plus près par les défenseurs du rebelle. Les partis qu'il envoya souvent contre eux furent constamment vainqueurs et revinrent chargés de butin. En continuant sa marche il soumit Kassimof; mais, après tant de victoires et lorsqu'il touchait au but de ses travaux, battu sous les murs de Souzdal, il eut beaucoup de peine à se retirer à Volodimer; Moskou se vit privée du secours qu'il lui amenait et qu'il venait de lui annoncer en même temps que ses victoires.

Les troubles de l'état ne furent guère augmentés par trois imposteurs qui se montrè-

1609. rent aux environs d'Astrakhan, et qui ne purent se faire un grand parti. Ces fourbes imbécilles étaient connus ; on savait leur origine et leur état, et d'ailleurs aucune puisssance n'avait intérêt à soutenir leur cause. L'un se faisait appeler *Auguste* et se disait fils du tsar Ivan. Un autre, nommé *Osinovin*, voulait passer pour fils du tsarévitch Ivan ; et le troisième, qui se faisait appeler *Fédor*, se vantait d'avoir pour père le même prince. Les cosaques, qu'ils avaient voulu séduire, vinrent trouver le faux Dmitri : ils avaient déjà pendu Osinovin ; ils lui livrèrent les deux autres, qui furent exécutés à Touchino.

Un autre brigand fit beaucoup plus de mal ; c'était un paysan du domaine, nommé *Khotinski*, et surnommé *Salkof*. Il ne chercha point à se couvrir d'un grand nom : ce fut à titre de paysan qu'il engagea d'autres paysans comme lui à partager ses desseins et à courir la même fortune. Les rebelles, retranchés autour de la capitale, interceptaient les vivres ; elle ne recevait plus de provisions que par la route de Kolomna. Salkof s'empara de ce chemin et enlevait tous les convois : il servait trop bien les Polonais pour n'en être pas protégé. Un des généraux de cette nation ne dédaigna pas de venir à son secours, et les Russes furent

battus. Il fut défait enfin lui-même par le prince Dmitri-Pojarski, grand homme, destiné à rendre un jour des services encore plus importans à sa patrie. Salkof vint demander sa grace à Moskou : il ne lui restait plus que trente hommes qu'il amenait avec lui. 1609.

Mais sa défaite ne rendait guère moins affreuse la situation des habitans de Moskou, tourmentés par la famine, par leurs propres séditions que leur inspirait le besoin, et par les supplices qu'elle leur attirait. Tant de maux ne satisfaisaient pas encore la haine politique de la Pologne. Les grands de ce royaume conseillèrent à Sigismond de renoncer à des ménagemens qui, sans tromper personne, empêchaient de réunir assez d'efforts contre une puissance expirante. Ils le pressaient de déclarer ouvertement la guerre au tsar, et de reprendre au moins les provinces que la Pologne avait déjà possédées. Les affronts que les Polonais avaient reçus en Russie, la longue détention de plusieurs seigneurs de la première distinction, leur paraissaient un prétexte suffisant pour la rupture du traité conclu avec Godounof. Ce conseil, agréable au prince et à la nation, fut suivi; la guerre fut déclarée, et vingt mille hommes furent envoyés faire le siège de Smolensk; le roi s'y rendit en personne.

Jitié Petra velikago.

8 septembre.

1609. Let. o miat. La dissension se mit alors dans le camp de l'imposteur. On croit qu'elle fut surtout inspirée et fomentée par l'hetman Jelkovski qu'y envoya Sigismond; mais Soltykof parut en être le mobile; il fit voir à ses amis combien il était insensé de se livrer à tant de travaux et de courir tant de dangers pour soutenir la cause d'un homme qui les trompait peut-être, dont les droits étaient au moins fort douteux, et qui chaque jour voyait ses affaires se ruiner de plus en plus, tandis qu'ils pouvaient réclamer la protection d'un monarque puissant. Ce discours fit impression sur leurs esprits : ils sentirent que leur prétendu Dmitri ne pouvait se soutenir encore long-temps, puisque les Polonais allaient se détacher de ses intérêts, pour ne s'occuper que de ceux de leur prince et de leur république. Ils craignirent de se voir enveloppés dans sa ruine, et proposèrent à l'hetman Rouginski d'arrêter l'imposteur, de le livrer à Sigismond, et de demander à ce prince son fils Vladislas pour souverain. Rouginski reçut leur offre avec joie, et promit les bonnes graces de son maître à ces hommes doublement perfides, qui, après avoir trahi l'état, trahissaient encore le rebelle qui avait reçu leurs sermens.

Le faux Dmitri pénétra les projets qu'on

formait contre lui ; il profita de la nuit pour 1609.
quitter son camp et fuir à Kalouga, accompagné d'un petit nombre d'hommes sur lesquels il comptait le plus. Sa fuite fut si précipitée, qu'il n'emmena pas même cette Marine qui ne rougissait pas de porter le nom de son épouse. Cet abandon où il laissait, exposée aux insultes, au danger même de la vie, une femme qui méritait des respects de sa part et à qui il devait tant de reconnaissance, met dans un jour odieux la bassesse et la dureté de ce brigand. Un certain Plestchéef eut pitié de Marine, et la conduisit pendant la nuit à Kalouga. Elle continua d'y vivre avec le misérable qui venait de lui donner une preuve si choquante de son indifférence.

L'évasion du faux Dmitri causa une grande Povest o
fermentation dans le camp de Touchino. La Samozv.
plupart des Russes qui avaient pris le parti de cet imposteur n'étaient point entrés dans le projet de Soltykof. Quand ils se virent privés du chef que la plupart d'entre eux regardaient comme leur souverain légitime, ils accablèrent de reproches les Polonais, qui abandonnaient si lâchement un prince dont ils avaient promis de réparer les malheurs. La querelle s'anima ; les Polonais, insultés, et peut-être encore plus avides de pillage que de vengeance,

1609. se jetèrent sur ceux qui les outrageaient, les massacrèrent, les dépouillèrent. Les Russes, ne trouvant plus de sûreté dans un camp où ils étaient les plus faibles, prirent la fuite et allèrent à Moskou implorer leur pardon.

Let. o miat. Il ne restait plus guère devant Moskou que les Polonais commandés par l'hetman Rouginski. Ils apprennent que Skopin approche et va les attaquer; ils se retirent, sont poursuivis et battus, et le métropolite Philarète, qui était prisonnier entre leurs mains, recouvre la liberté.

Mais Skopin, qui venait de servir si fidèlement son oncle et sa patrie, était devenu suspect à la cour. Un certain Liapounof était à Rézan, à la tête d'un parti considérable. C'était un des plus ardens ennemis du tsar. Soit qu'il eût été frappé du mérite de Skopin, soit qu'il eût seulement voulu le brouiller avec le souverain, il avait hasardé de lui écrire, l'exhortant à s'emparer du trône, et promettant de lui en faciliter les moyens. Skopin ne vit dans cette lettre qu'un outrage fait à sa fidélité, et dans le premier mouvement de sa colère il avait voulu faire punir les malheureux qui la lui avaient apportée. Il leur fit grace quand il eut reconnu leur innocence; mais il avait rendu trop de services à l'état pour n'avoir

pas des ennemis à la cour; ils profitèrent de 1609.
cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du tsar, déjà peut-être jaloux des talens que son neveu lui consacrait.

Lorsqu'il entra à Moskou avec Pontus de La Gardie, le peuple le regarda comme son libérateur. Son nom était partout répété dans les acclamations générales. Cet amour de la nation ne fit qu'augmenter les soupçons du tsar, qui ne fut pas assez maître de lui-même pour les dissimuler. Les courtisans, habiles à pénétrer les sentimens du prince, redoublèrent d'intrigues pour l'irriter encore plus. Pontus vit le danger qui menaçait Skopin au milieu d'une cour occupée de sa ruine. Il l'en avertit, et le pressa de sortir de Moskou. Cette ville était délivrée, mais les Polonais assiégeaient Smolensk; déjà l'un de leurs généraux s'avançait jusqu'à Mojaïsk. C'était là que Skopin devait hasarder sa vie, menacée par de lâches courtisans, et leur en imposer par de nouveaux services; mais il tomba malade, et mourut d'une violente hémorragie. Sa mort ne passa pas pour naturelle; on crut que la princesse Catherine, belle-sœur du tsar, l'avait empoisonné. Le peuple, à ses funérailles, témoigna les mêmes regrets qu'il avait fait paraître à la mort du tsar Fédor, le

1609 dernier rejeton de la tige des anciens souverains. Chouiski affecta la plus vive douleur, sans pouvoir détourner par ses larmes, peut-être feintes, les soupçons de ses sujets, ni diminuer leur haine.

Si Chouiski fut coupable en effet de la mort de son neveu, il dut bientôt sentir le mal qu'il s'était fait à lui-même en se privant d'un général qui avait la confiance des troupes et qui la méritait. Il fallait opposer une armée à celle qui faisait le siège de Smolensk. Il en donna le commandement à son frère Dmitri, l'époux de cette Catherine si violemment soupçonnée de la mort de Skopin. On devait attendre peu de chose des soldats sous un général qui leur était justement odieux. La Gardie eut ordre de se combiner avec Dmitri ; mais il avait estimé Skopin, il avait aperçu la trame que l'on formait contre lui, il avait tâché de la rompre, et il voyait sans doute avec horreur ce Dmitri qu'il regardait comme l'assassin de Skopin. Ces circonstances peuvent nous faire prévoir le mauvais succès des opérations du tsar contre le roi de Pologne.

Let. o miat. Chafirof. L'armée était encore à peu de distance de Moskou lorsque les Suédois demandèrent opiniâtrément leur paye. On assure que Chouiski

avait remis à Pontus le subside convenu par 1609.
le traité, et qu'il y avait encore ajouté une somme que ce général fut chargé de distribuer aux troupes par forme de gratification. Cependant, soit que La Gardie eût dépensé cet argent pour satisfaire son faste, soit qu'il voulût s'en emparer ou qu'il saisît ce moyen pour indisposer les soldats, soit enfin qu'il n'eût rien reçu, il soutint qu'il n'y avait point d'argent dans la caisse. Les officiers, les soldats marquèrent un égal mécontentement. Un commandant suédois fit avertir Jelkovski qu'il pouvait s'avancer sans crainte, et qu'il n'aurait à faire qu'avec les Russes. L'hetman profita de cet avis, et le combat était à peine engagé que La Gardie avec ses troupes passa du côté des Polonais. Les Russes, effrayés de cette défection, furent aisément vaincus: ils retournèrent en désordre à Moskou. Les Suédois pillèrent la caisse et le bagage; les Polonais allèrent s'emparer de Mojaïsk, à vingt-deux lieues de la capitale, et La Gardie, après leur avoir laissé une partie de son monde, alla ravager le territoire de Novgorod, prit la petite ville de Lagoda, et repassa en Suède, content du mal qu'il avait fait aux Russes, et se reposant sur eux du soin d'achever leur ruine.

1609 Le faux Dmitri avait encore un parti, et les Polonais ne voulurent point abandonner entièrement cet imposteur. C'était un ennemi de plus qu'ils entretenaient contre la Russie, et ils seraient toujours maîtres de le détruire quand leur intérêt l'exigerait. D'ailleurs il leur offrait trois mois de paye d'avance. Sapiéha le ramène devant Moskou. Il en est bientôt chassé par un secours de Tatars que Chouiski avait obtenu du khan de Crimée; mais cela ne l'empêcha pas de se rendre maître de plusieurs places, et de massacrer, dit-on, jusqu'à douze mille hommes dans le monastère de Saint-Paphnute, qui, comme la plupart des maisons religieuses, était alors une forteresse.

Khilkof. Les Tatars, contens de leur premier exploit, dont ils attendaient peu de récompense, se retirèrent ou allèrent se payer en ravageant l'état qu'ils étaient venus secourir.

Let. o miat. Le malheureux Chouiski mande les troupes des villes, et n'est point obéi. Ceux de Rézan surtout refusent hautement de servir. Ils étaient excités à ce refus par ce même Liapounof qui, nourrissant dans son cœur une ancienne haine contre le tsar, avait offert la couronne à Skopin et affectait de vouloir le venger. Il avait à Moskou un frère, nommé *Zakhar*: il le presse de renverser Chouiski du

trône. Par ses lettres, par ses menées, par ses regrets de la mort de Skopin, il fait partout des ennemis au prince. Les intrigues sourdes de Jelkovski avaient déjà préparé une révolution : il continuait d'entretenir des émissaires dans la capitale; ses machines étaient préparées, et l'on peut croire que, sans se montrer, il en faisait jouer tous les ressorts. 1609.

Enfin le peuple se soulève; il attribue au tsar tous les malheurs de l'état; les boïards ne lui pardonnent pas d'avoir obtenu la couronne plutôt par un complot obscur et par la faveur d'un parti, que par une élection libre et légale. Ils entrent en négociation avec les rebelles de Touchino, leur font promettre d'abandonner l'imposteur, s'engagent de leur côté à détrôner Chouiski, et les deux partis conviennent de se réunir ensuite pour l'élection d'un nouveau souverain. 1610.

Toute la ville semble animée d'un même esprit de rébellion. Zakhar Liapounof se montre sur la place, accompagné d'une foule de mécontens. Il s'écrie qu'il est temps de ne plus obéir à Chouiski : tout le peuple répond qu'il faut le renverser du trône. On court tumultuairement au palais du patriarche Hermogène et chez les boïards; on les mène, on les traîne sur la place. Le patriarche con- Juin.

1610. serve sa fermeté au milieu du tumulte; mais le petit nombre des boïards qui voudraient rester fidèles au tsar cède bientôt à la crainte ; les parens même de Chouiski se tournent contre ce malheureux prince. Vorotinski, qui lui est attaché par les liens du sang, n'hésite pas à se mettre à la tête des révoltés, les conduit au palais du tsar, arrête le prince de sa main, et le traîne avec son épouse dans la maison qu'il occupait avant son élévation.

Les habitans de Moskou, qui se fiaient à la parole des rebelles de Touchino, leur font dire que Chouiski est détrôné, et qu'il est temps qu'eux-mêmes arrêtent l'imposteur. Les partisans de ce fourbe répondent avec une raillerie amère que les habitans de Moskou sont des traîtres qui ont conspiré contre leur souverain ; mais que pour eux, sujets fidèles, ils serviront jusqu'au dernier soupir celui qui a reçu leur serment.

Cette réponse répandit le trouble et l'incertitude à Moskou. Si les partisans du tsar avaient su profiter du moment, il était peut-être rétabli ; mais dès le lendemain les principaux conjurés amenèrent à Chouiski des prêtres et des diacres, et le forcèrent à prendre l'habit monastique. Pour rendre son or-

dination canonique, il fallait que lui-même 1610. fît à haute voix la promesse de renoncer au monde : ce malheureux prince, ferme dans l'infortune, refusait constamment de prononcer un vœu que son cœur abjurait : il réclamait contre la violence. Un prince Tioufakin prononça les vœux au lieu de Chouiski, et feignit de croire qu'il l'avait lié par ce subterfuge puéril. Le patriarche, qui en sentait toute la nullité, continua de donner à Chouiski le titre de tsar, et il traitait Tioufakin de moine, parce qu'il avait prononcé les vœux monastiques. La tsaritse ne montra pas moins de fermeté que son époux, et l'on eut recours au même moyen pour la consacrer à la religion.

Khilkof.

Let. o miat.

Le tsar et son épouse, réduits à cet état de dégradation, furent envoyés peu de temps après dans des monastères différens. Lorsque Jelkovski se fut rendu maître de l'état, il les conduisit à Sigismond avec Dmitri et Ivan, frères du malheureux Chouiski. De là ces princes furent menés à Varsovie et renfermés. Ils y moururent, et les Russes répandirent le bruit que le tsar et Dmitri avaient été empoisonnés ou assassinés dans leur prison. On les enterra sur un chemin, et à l'endroit où leurs corps furent inhumés on éleva

1610. une colonne avec une inscription fastueuse ; comme si c'eût été un exploit bien glorieux pour Sigismond d'avoir gardé dans la captivité un souverain déjà renversé du trône et réduit à la condition de moine.

Chouiski fut malheureux, et l'on est tenté de le plaindre; mais si l'on n'a pas oublié qu'il rechercha lâchement la faveur de Godounof, oppresseur de sa famille; qu'il épousa les intérêts criminels de cet ambitieux ; que, par un rapport calomnieux concerté avec ce coupable ministre, il attira la plus cruelle et la plus injuste persécution sur la veuve du tsar Ivan et sur les parens de cette malheureuse princesse ; si l'on soupçonne enfin qu'il ait été coupable de la mort de Chouiski-Skopin, qu'il devait aimer comme son neveu, récompenser comme un sujet fidèle, et respecter comme son défenseur ; alors on perdra pour lui tout sentiment de compassion, on ne lui conservera plus que du mépris et de la haine : mais il avait porté la couronne ; il était, en qualité de souverain, frère de Sigismond ; il n'appartenait pas à ce prince de le punir.

INTERRÈGNE.

1610.

La Russie n'avait plus de souverain, et les grands, partagés de sentimens, d'inclinations, de partis, n'avaient aucun projet déterminé. Les uns étaient vendus à la Pologne, les autres tenaient pour l'imposteur; d'autres enfin, plus sages et meilleurs citoyens, souhaitaient qu'une élection libre disposât du trône. Cependant il fallait trouver un remède à l'anarchie qui est le pire de tous les maux : les boïards prirent en mains les rênes de l'état; les partisans du faux Dmitri sortirent de la ville et se rendirent au camp de Touchino. Khilkof.

L'hetman Jelkovski, qui était à Mojaïsk, n'a pas plutôt appris la révolution qu'il paraît devant Moskou; mais, loin de commettre aucune hostilité, il semble ne s'être approché de la capitale que pour en imposer au rebelle qui la menaçait. Par ses intelligences, par ses promesses il augmente le nombre des amis qu'il avait dans la ville; il gagne la confiance des habitans qui ont le plus de crédit, il négocie avec eux, et leur fait sentir que le seul moyen de terminer leurs maux c'est de se jeter dans les bras de Sigismond. Let. o miat.

1610. Cependant un état aussi vaste, aussi puissant que la Russie, ne pouvait aisément devenir une province de la Pologne. La différence de religion était un autre obstacle peut-être plus invincible à la réunion de ces deux états. Jelkovski sut prévoir et prévenir ces difficultés : il insinua que le roi ne refuserait pas de donner son fils Vladislas à la Russie, et que ce jeune prince pourrait bien embrasser la religion de ses nouveaux sujets. A cette dernière condition, le patriarche lui-même approuve ce choix, parce qu'en effet il ne peut choisir qu'entre des partis plus ou moins fâcheux. On propose à l'hetman des conférences. Enfin les boïards, sans prendre le consentement des autres villes, promettent de reconnaître Vladislas pour souverain, à condition qu'il professera la religion grecque; qu'il ne gardera auprès de lui aucun Polonais; qu'avant son arrivée les Polonais n'entreront pas à Moskou; que ceux qui se trouvent sous le commandement de Jelkovski se tiendront à quelque distance de la ville, et qu'enfin les autres resteront à Mojaïsk. Ces conditions sont signées de part et d'autre, et les citoyens prêtent serment à Vladislas entre les mains de l'hetman.

Après cet accord il n'était plus permis aux

Russes de tenir pour l'imposteur, ni aux Polonais de le secourir. Jelkovski fit ordonner à Sapiéha de l'abandonner, et cet ordre fut aussitôt exécuté. 1610.

Vladislas était reconnu pour souverain : il semblait qu'il n'y avait plus qu'à recevoir ce jeune prince, et que la paix et le bon ordre allaient se rétablir dans l'état. Les Polonais, suivant leur convention, se tenaient hors de Moskou et ne donnaient aucun sujet de plainte ; mais leur tranquillité n'était qu'un piège; les mauvais citoyens qui leur étaient vendus et qui se concertaient avec eux cherchaient un prétexte pour les introduire dans la ville. Ils feignirent de croire que le bas peuple entretenait des intelligences avec l'imposteur, et voulait lui livrer Moskou ; ils soutinrent que l'on ne pouvait se mettre en sûreté qu'en appelant Jelkovski, et qu'on devait avoir d'autant plus de confiance en ce général qu'il servirait son maître en défendant la Russie, devenue le domaine de Vladislas.

Mikhaïl-Soltykof s'était mis à la tête du parti qui tenait pour les Polonais. Il avait du crédit; il était entreprenant, adroit, remuant, audacieux ; il savait employer à propos les caresses, l'intrigue, les menaces, et se per-

1610. mettait même la violence. Enfin Jelkovski, en entrant dans Moskou, malgré ses promesses, parut se rendre aux vœux des habitans ; mais ceux-ci reconnurent bientôt qu'ils venaient de se donner un maître. Les boïards perdirent leur pouvoir, après avoir gouverné pendant un mois. L'hetman distribua ses troupes dans tous les quartiers, se fit remettre les clefs de toutes les portes de la ville, et ne confia la garde des postes importans qu'à des troupes allemandes et polonaises.

Il était encore gêné dans ses perfides desseins par les soldats russes qui se trouvaient en assez grand nombre à Moskou. Soltykof sut le délivrer de cette inquiétude. Il prétexta que Novgorod était menacée par les Suédois, et y envoya un corps de troupes commandées par Ivan son fils. Peut-être cependant ne faut-il pas mettre cette démarche au nombre de ses crimes. On verra dans la suite que ce n'était pas en vain qu'il craignait pour Novgorod, et il paraît qu'il voulait faire rentrer sous la domination de la Russie ce que La Gardie avait enlevé.

En effet, le jeune Soltykof reprit, l'année suivante, la ville de Ladoga ; mais il fut mal récompensé de ce service. Les Polonais avaient eu le temps de se rendre odieux, et les ha-

bitans voulurent punir sur le fils l'attachement du père pour ces ennemis de l'état. Le jeune Soltykof, après sa victoire, revint à Novgorod, à l'invitation des habitans; mais ils ne le rappelaient que pour le sacrifier à leur haine. Ils l'arrêtèrent, l'accusèrent de projets criminels contre la patrie et contre leur ville, et l'appliquèrent aux plus horribles tortures, sans en pouvoir tirer aucun aveu. Il jura toujours au milieu des tourmens que, quand son père lui-même serait venu à la tête des Polonais attaquer Novgorod, il n'aurait pas balancé à combattre contre lui; mais sa fermeté, ses sermens et peut-être même son innocence, ne purent lui sauver la vie. On voulait sa mort, on la voulait affreuse; il fut empalé. 1610.

Jelkovski, maître de Moskou, ne garda plus aucun ménagement. Il se saisit de la caisse des tsars; il s'empara d'une partie de ce trésor, en employa une autre partie à corrompre les ames viles qui consentaient à se vendre, et remit le reste à un paysan russe, devenu marchand, à qui Sigismond donna la charge de trésorier. Par ses exactions, par sa dureté, par ses brigandages, cet avare parvenu fit encore plus de mal au peuple que les ennemis.

Jelkovski ne négligea rien pour mettre la

1610. ville en état de défense. Quand il crut que sa présence n'y était plus nécessaire il donna le commandement des troupes à un Polonais, nommé *Gochevski*, retourna auprès de Sigismond, et lui mena le tsar détrôné et sa famille. Nous avons vu quel fut leur sort.

Dès que le faux Dmitri vit que les Polonais s'étaient rendus maîtres de la capitale, et qu'il ne lui restait plus aucune espérance d'y rentrer, il abandonna son camp de Touchino et se retira à Kalouga; mais il n'en conservait pas moins auprès de lui, dans sa retraite, des Cosaques, des Tatars et des Russes, tous également indifférens sur les résolutions prises à Moskou. Les Polonais, détachés de sa faction, n'étaient peut-être pas fâchés de la laisser subsister encore, parce qu'elle tenait toujours les Russes en alarme. Il fallait le combattre, le vaincre, ruiner son parti. La patrie en fut délivrée à moins de frais.

Ourmamet, tsar ou khan de Kassimof, se trouvait auprès de l'imposteur avec son fils et le prince Ouroussof, son ami. L'indigne fils d'Ourmamet avertit le faux Dmitri de se défier de son père, qui avait formé le dessein de lui donner la mort. Le khan de Kassimof, qui avait à sa suite un grand nombre de Tatars, était trop puissant pour que son lâche

ennemi osât l'attaquer ouvertement. L'imposteur continua de lui témoigner la même confiance, de l'admettre à ses parties de plaisir, et, l'ayant mené avec lui à la chasse, il le conduisit dans un endroit reculé, sur les bords de l'Ougra, le tua de sa main, fit massacrer deux Tatars qui l'accompagnaient et jeter les trois cadavres dans la rivière. Après avoir commis ce crime il revint au grand galop, avec deux confidens qui l'avaient suivi, rejoindre le gros des chasseurs dont il s'était écarté à dessein. L'effroi était peint sur son visage. Il raconta qu'Ourmamet avait voulu l'assassiner, et que, n'ayant pu remplir son mauvais dessein, il avait pris la fuite du côté de Moskou. Pour rendre encore son récit plus vraisemblable il fit courir à sa poursuite. 1610.

Mais Ouroussof ne fut point trompé par ce mensonge, et jura de venger son ami. Un jour que l'imposteur sortait pour aller à la chasse il le suivit de près avec quelques hommes affidés, le joignit à un quart de lieue de Kalouga, lui trancha la tête d'un coup de sabre, et, sans rentrer dans la ville, il se rendit en Crimée.

La nouvelle de la mort du scélérat excita dans son parti moins de consternation que de fureur; chacun prit les armes, et comme si tous

1610. les Tatars eussent eu part à l'action d'Ouroussof, ils furent impitoyablement massacrés. Marine était enceinte. Tous les partisans de l'imposteur prêtèrent serment de fidélité à l'enfant qu'elle mettrait au monde. Zaroutski, ataman des cosaques du Don, se distingua par son zèle empressé. Il espérait satisfaire sa propre ambition en servant celle de Marine. Elle accoucha peu de temps après d'un fils : malheureux enfant, qui ne reçut la vie que pour être en naissant le chef d'un parti criminel, et pour la terminer par un supplice ignominieux, avant l'âge où l'on peut devenir coupable.

La mort de l'imposteur ne soulageait pas les maux de la Russie. Délivrée d'un ennemi qui n'était déjà plus à craindre, elle en conservait un redoutable, qui agissait à-la-fois dans sa capitale et sur ses frontières. Les Polonais s'étaient bientôt lassés de se contraindre et ne cachaient plus leurs desseins.

Aussitôt que les habitans de Moskou étaient convenus de reconnaître Vladislas, l'hetman Jelkovski les avait pressés d'envoyer une ambassade au roi de Pologne, pour rendre hommage au prince son fils, et pour régler définitivement les conditions suivant lesquelles on l'élevait au trône. On choisit pour ambassa-

deurs le métropolite Philarète et le prince Vas- 1610.
siliévitch-Golitsin, qui s'était distingué dans les commandemens militaires, et que le vœu de la nation avait appelé au trône après la mort de Dmitri. On leur joignit quelques ecclésiastiques des plus lettrés qu'on put trouver alors en Russie, et quelques nobles d'un rang inférieur. Ils partirent le 9 septembre 1610.

Ils furent présentés au roi dans son camp devant Smolensk, dont il faisait le siège. Cheïn, descendu d'un gentilhomme prussien qui avait pris du service en Russie et embrassé la religion grecque, commandait dans la place : il la défendait avec courage, et, ferme dans son devoir, il résistait aux sollicitations et aux menées de l'archevêque, qui voulait la livrer aux Polonais. Sigismond fit d'abord un bon accueil aux ambassadeurs ; mais quand il osa leur proposer de lui faire livrer Smolensk : « Lorsque le prince votre » fils, lui répondit Philarète, sera monté sur » le trône, il possédera non-seulement Smo- » lensk, mais toute la Russie. Il ne vous con- » vient point de démembrer ses états ». Cette réponse hardie déplut à Sigismond. Il ne cacha pas long-temps le dessein qu'il avait eu de conquérir la Russie, ou de démembrer au moins

1611. les plus belles provinces pour les unir à la Pologne. Il ne fut plus question d'envoyer Vladislas à Moskou. Las des représentations des ambassadeurs, de leurs reproches, de leur résistance, il les fit emprisonner, au mépris du droit des gens. On eut soin de leur rendre la captivité douloureuse. La plus commune subsistance ne leur était accordée qu'au poids de l'or. On leur fit payer un seau d'eau jusqu'à cinq roubles [1]. Ils languirent dans cet état de souffrance neuf ans entiers, et Golitsin mourut lorsqu'il allait recouvrer la liberté. Quelques membres subalternes de l'ambassade, devenus infidèles à leur patrie, furent envoyés à Moskou pour y séduire leurs concitoyens et renforcer la faction des Polonais.

Il semblait que les Russes courussent au devant d'un joug honteux. Sigismond avait dans son camp une cour nombreuse de seigneurs russes de la première distinction, qui lui offraient des présens, lui rendaient leurs hommages, sollicitaient des rangs, des fiefs, des dignités, et soupiraient après la dépouille des sujets fidèles qui osaient résister aux Polonais. Le roi ne refusait aucune de leurs demandes et leur distribuait généreuse-

[1] Vingt-cinq livres de notre monnaie.

ment ce qui n'était pas encore en sa possession. 1611.

Les habitans de Moskou gémissaient dans le plus dur esclavage : leur fortune, leurs femmes, leurs filles ne leur appartenaient plus. Des larmes méprisées étaient les seules armes qu'ils pussent opposer à leurs tyrans; on leur avait enlevé toutes les autres. On força les boïards d'écrire à Sigismond pour lui demander encore le prince son fils, et l'assurer que d'ailleurs ils se soumettaient à toutes ses volontés : c'était lui livrer la patrie, les lois et la religion. Le patriarche, à qui Soltykof tenait un poignard levé sur le sein, refusa seul de signer cette lettre.

Ce pontife était plus que personne odieux aux partisans de la Pologne; il traversait tous leurs desseins, il soutenait le courage du peuple, il l'affermissait dans sa religion, et lui faisait voir avec horreur une chapelle catholique érigée dans l'ancien palais de Godounof. Ses vertus et même ses préjugés le rendaient également redoutable aux mauvais citoyens. D'ailleurs, telles étaient les prérogatives de sa dignité, que son approbation et sa signature étaient nécessaires pour donner du poids à leurs délibérations et légitimer en quelque sorte leurs attentats. On ne pouvait ni le séduire par les

Ibid et Drevniaia Vivlioph.

Let. o miat.

1611. promesses, ni le vaincre par les menaces; on résolut de l'assassiner à la procession du dimanche des Rameaux. Le peuple ne devait pas être plus épargné que le pontife; mais la conspiration fut découverte, la procession ne se fit pas et le peuple resta renfermé dans les maisons.

La haine des Polonais trompée en devint plus furieuse. Ils ne différèrent que jusqu'au lendemain leur vengeance : ce fut un jour de carnage. Toutes les rues, toutes les places, ruisselèrent de sang. Les Polonais et leurs complices couraient partout, cherchant des victimes à leur rage. Les prêtres, les moines, furent les premiers immolés. Les charmes touchans de la jeunesse, l'infirmité de la vieillesse, la faiblesse de l'enfance, rien ne pouvait attendrir les assassins. Le marché était rempli de morts et de mourans entassés. Un grand nombre de maisons furent livrées aux flammes; les églises, les monastères, pillés, souillés, renversés; les reliques jetées, dispersées; les images, à qui les Russes ignorans rendaient un culte approchant de l'idolâtrie, servirent de but aux armes des Polonais, qui jouaient entre eux au milieu des cadavres. Plusieurs boïards périrent. Un prince Golitsin, frère de l'ambassadeur, fut assassiné dans sa

maison. Le prince Pojarski, couvert de blessures et privé de sentiment, fut heureusement emporté hors de la ville. Ses jours deviendront utiles à la patrie. 1611.

On dit que Sigismond approuva ce massacre, et récompensa ceux qui lui en apportèrent la nouvelle. Il ordonna de déposer le patriarche ; on ne sait comment ses jours avaient pu être épargnés dans le carnage général : il fut dégradé, réduit à l'état monastique, renfermé dans le Tchoudof. On lui donna des gardes. Sa vertu lui conservait le plus grand ascendant, même dans son abjection, et les factieux tâchèrent encore de se le rendre favorable; mais la captivité n'avait pas abattu son courage : pour se venger de sa fidélité on le laissa mourir de faim. En le déposant on avait rétabli dans la dignité patriarcale cet ancien évêque de Chypre, Ignace, fait patriarche par Dmitri. Lorsque les Polonais furent obligés de rendre Moskou, il sut se soustraire à la dégradation et à la captivité, en fuyant en Pologne, où il finit ses jours.

Liapounof, l'un des principaux auteurs de la conjuration qui avait renversé Chouiski du trône, pouvait se reprocher les maux de l'état : il tenta le premier de les réparer. Dès qu'il eut appris à Kazan la conduite des Polonais,

1611. il sollicita les principales villes de la Russie à réunir leurs forces contre ces ennemis perfides qui déchiraient l'état pour lui donner un maître. Kalouga, Volodimer, Souzdal, Iaroslavle, plusieurs autres villes entrèrent dans la confédération. Les voiévodes qui commandaient convoquèrent la noblesse : la levée des troupes se fit avec toute la célérité que permettait cette opération, toujours lente dans ces temps où il n'y avait pas de service réglé.

Enfin cette armée parut devant la capitale vers la fin du printemps : les voiévodes la divisèrent en plusieurs corps qui occupèrent toutes les portes; mais on s'aperçut bientôt que la multiplicité des chefs nuisait à l'intérêt commun : les ordres se contrariaient mutuellement; il n'y avait ni dans les vues ni dans les opérations cette unité si nécessaire au succès.

Les voiévodes firent au bien de l'état le sacrifice même de leur amour-propre; on permit aux troupes de choisir elles-mêmes leurs chefs. Ce choix tomba sur Prokophei-Liapounof et sur Dmitri-Troubetskoi. Les cosaques choisirent de leur côté Zaroutski, ce zélé protecteur de Marine. On était obligé d'accepter ses services, parce qu'il partageait la haine commune contre les Polonais. Ceux-ci avaient

fait une sortie contre les Russes dès qu'ils s'étaient montrés devant Moskou; mais ils s'étaient retirés après un léger combat. Chaque jour éclairait quelque action. Ces escarmouches coûtaient du sang, et les choses restaient à-peu-près dans le même état. 1611.

Si les Russes faisaient peu de progrès contre Moskou, Sigismond n'avait guère plus de succès contre Smolensk; ses troupes se fatiguaient sans abattre le courage des assiégés. Enfin la mauvaise nourriture répandit dans la place le scorbut, maladie fréquente dans le Nord, et qui devient affreuse quand le principe en est exalté. Cependant Cheïn, privé d'un grand nombre de bras, se défendait avec la même valeur. Sigismond aurait peut-être été forcé de lever le siège, si parmi les habitans de Smolensk il ne s'était trouvé un traître.

Un nommé *Dédichin* parvint à tromper la vigilance des gardes, et se rendit au camp de Sigismond. Il lui indiqua un côté de la ville où le mur serait facilement battu, parce qu'il avait été construit à la hâte, vers la fin de l'automne, dans le temps des premières gelées. Tous les efforts des assiégeans se tournent vers cet endroit faible; bientôt la brèche est praticable, et la ville est prise

1611. d'assaut pendant la nuit. Un grand nombre de bourgeois se réfugient dans la principale église; mais l'un d'eux, comme s'il ne voyait qu'à regret quelques-uns de ses concitoyens échapper au carnage, met le feu aux poudres renfermées dans les caves de cette église, qui avaient servi de magasin pendant le siège.

Le roi, si l'on doit en croire la Chronique russe, fit appliquer Cheïn à la torture pour le contraindre à lui livrer le trésor qui peut-être n'existait pas. Ce malheureux boïardin supporta les tourmens avec le même courage qu'il avait montré sous les armes. Il fut ensuite envoyé en Pologne, où, renfermé dans une affreuse prison, il supporta dix ans entiers les horreurs de la captivité avec sa femme, une fille et un fils. Les fortifications de Smolensk furent rétablies, la ville fut mise dans un meilleur état de défense qu'elle n'était auparavant; Sigismond y laissa des provisions et des troupes, et retourna dans ses états.

La Russie venait de perdre l'une de ses principales villes frontières, et n'avait que peu d'espérance de recouvrer sa capitale. Il est vrai que l'armée russe avait enlevé quelques travaux du côté de ce qu'on appelle la *Ville-Blanche;* mais après ce premier avantage elle était restée dans l'inaction. Les chefs

sentaient eux-mêmes la faiblesse de leurs opé- 1611.
rations, et croyaient avoir besoin d'un souverain pour y donner plus de vigueur. Ils conçurent le projet d'opposer la Suède à la Pologne, et de demander à Charles IX un de ses fils. Ils envoyèrent traiter cette affaire à Novgorod.

La dissension régnait entre eux, et se manifestait chaque jour davantage. Chacun voulait avoir la prééminence sur son collègue. Troubetskoi, peu actif et intéressé, ne jouissait que d'un faible ascendant. Liapounof, par sa hauteur et son insolence, indisposait la noblesse qu'il osait insulter, et ne ménageait pas même les boïards. Zaroutski était moins un général qu'un chef de brigands. Il laissait toute licence à ses cosaques, leur permettait d'insulter, de piller, de maltraiter les Russes avec lesquels il devait combattre. Il était d'ailleurs bien loin d'entrer dans les vues de ses collègues pour le choix d'un souverain. Amant déclaré de Marine, il voulait placer sur le trône le fils de cette femme, aussi basse qu'ambitieuse.

Les troupes mouraient de faim; leurs plaintes furent mal reçues, malgré les représentations de Liapounof, dont leurs maux excitaient la pitié. Il demandait surtout qu'on

1611. s'opposât aux brigandages des cosaques, et se rendit odieux à Zaroutski. Ce misérable le fit assassiner.

Un trait de vertu brille à travers ces horreurs ténébreuses. Un noble, nommé *Rjevski*, dont l'histoire ne parle que pour nous faire admirer sa fin, se montrait depuis long-temps le plus violent ennemi de Liapounof; il se fit tuer en le défendant. Qu'aurait-il fait pour un ami?

Les Polonais, maîtres de la capitale, étaient en possession de Pereslavle. Sapiéha, qui était venu proposer aux chefs devant Moskou des conférences inutiles et qui avait soutenu contre eux deux combats décisifs, avait été s'en emparer ; de là il faisait des courses contre les villes d'alentour.

La Russie était trop malheureuse pour n'avoir pas autant d'ennemis que de voisins. Pontus de La Gardie, qui dans son expédition avait connu toute la faiblesse de cet empire, pressa Charles IX de tenter au moins la conquête de Novgorod. Il s'approcha de cette ville à la distance d'une lieue et demie. Les habitans, qui peut-être avaient entamé déjà quelques négociations avec la Suède et sollicité cette puissance à seconder les chefs qui commandaient devant Moskou, crurent qu'il venait

au secours de l'état, et ils s'abandonnèrent à une dangereuse confiance. Odoïevski commandait en qualité de boïardin : il n'avait ni prévoyance ni activité. Boutourlin, revêtu de la dignité de voiévode, croyait n'avoir à craindre que les Polonais. Les troupes étaient en mauvaise intelligence avec les bourgeois, et les chefs presque toujours ivres. Boutourlin allait boire au camp des Suédois, et les marchands y faire le commerce. 1611.

Pendant qu'on s'endormait ainsi dans une stupide sécurité, Pontus cherchait les moyens de s'emparer de la ville. Un prisonnier promit de la lui livrer. On faisait très-négligemment la garde pendant la nuit. Ce traître conduit les Suédois aux portes qu'il savait être les plus mal gardées. Ils entrent sans que personne se doute même de leur approche. Les habitans ne s'aperçoivent de leur malheur qu'aux cris des sentinelles qu'on égorge. Boutourlin apprend qu'on est surpris. Au lieu de combattre, il court au quartier marchand, pille les boutiques et sort de la ville. Personne ne se met en devoir de résister.

Enfin un chef de strélits, quatre de ses amis et une quarantaine de cosaques se font massacrer en défendant les citoyens, qui s'abandonnent eux-mêmes. Le protopope ou

1611. curé de Sainte-Sophie se renferme dans sa maison avec quelques gens animés par son courage : ils tirent sur les Suédois, en tuent un grand nombre et se laissent brûler avec la maison plutôt que de se rendre : hommes respectables qui ne purent servir leur patrie, mais qui s'offrirent du moins pour elle en sacrifice !

Pendant qu'un prêtre combat et meurt pour l'état, que le voiévode Boutourlin s'enfuit après avoir volé les citoyens qu'il devait défendre, le boïardin Odoïevski demande à capituler. L'histoire nomme avec lui le métropolite; car aucune affaire importante ne pouvait alors se consommer sans l'intervention d'un chef ecclésiastique. Trois jours après la capitulation ils demandèrent pour souverain un fils du roi de Suède. Ils espéraient sans doute par cette demande être traités avec plus de ménagement.

Dans ces cruelles circonstances parut encore un nouvel imposteur. Ce fourbe hardi, que n'effrayait pas le sort des misérables qui l'avaient précédé, était un diacre d'un couvent de Moskou : il se nommait *Sidor*. Il parut à Ivan-Gorod, et annonça qu'il était le même Dmitri échappé aux embûches de Godounof, à la conspiration de Chouiski, à

l'attentat d'Ouroussof. On ne sait ce qui doit étonner le plus, de son audace ou de la simplicité des habitans. Ils lui prêtèrent serment et le menèrent à Pleskof. On y inclinait déjà vers la sédition ; il fut reçu avec transport. Les habitans firent au plus tôt annoncer cette nouvelle à un ataman des cosaques, nommé *Popof*, qui se trouvait au camp devant Moskou. 1611.

Ce camp était en désordre, le mécontentement y était à son comble : la nouveauté devait y plaire. Les cosaques, toujours inconstans, toujours amis du trouble, firent aussitôt serment aux émissaires du scélérat. Plusieurs Russes suivirent leur exemple. Ceux qui ne dissimulèrent point leur horreur pour cette infidélité furent maltraités et obligés de se retirer dans les villes où régnait encore la paix, parce qu'elles étaient éloignées de la capitale. Plestchéef, Béguitchef, furent envoyés à Pleskof, avec un grand nombre de cosaques, pour présenter au nouvel imposteur les hommages de l'armée.

Quand ils parurent devant lui le vieux Béguitchef s'écria avec toutes les apparences d'un transport de joie : « C'est notre véri-
» table souverain que nous avons servi à
» Kalouga » ! Trahissait-il sa conscience et la

1611. patrie? dissimulait-il pour la mieux servir? Plestchéef, qui avait vu souvent Dmitri pendant les six mois qu'il régna à Moskou, et qui n'avait pas moins connu le fourbe qui lui avait succédé, cacha son étonnement en voyant un inconnu; mais il fit part de sa découverte au prince Khovanski, voiévode de Pleskof; ils se concertèrent avec quelques personnes qui s'étaient laissé tromper, mais qui auraient rougi de servir un scélérat: Sidor fut arrêté, envoyé au camp devant Moskou, et pendu à un arbre. On jeta en prison ceux qui s'opiniâtraient à tenir son parti.

Le supplice d'un si vil criminel apportait peu de soulagement à la Russie; elle semblait perdue, lorsqu'un simple bourgeois de Nijni-Novgorod résolut de la sauver. C'était un boucher, nommé *Kozma-Minin*, et surnommé *Soukhoroukin*, ou *Sèche-Main*. Il assemble ses concitoyens, il les exhorte à sacrifier leur fortune, à vendre leurs maisons, leurs habits, leurs meubles, à engager, s'il le faut, leurs femmes et leurs enfans pour payer des troupes et mettre à leur tête un habile général.

L'enthousiasme vertueux dont il est rempli passe dans toutes les ames. Pojarski se rétablissait de ses blessures dans une terre qu'il

possédait à trente petites lieues de Nijni-Nov- 1611.
gorod. On lui envoie une députation, on le supplie de sauver l'état et de commander les troupes qu'on s'engageait à soudoyer. Pojarski aimait la patrie, il embrasse avec joie l'occasion de la servir. Il connaissait Minin : il l'avait vu porter les armes avec honneur. Il exige que cet honnête et généreux citoyen soit chargé de recueillir et de distribuer les fonds. A peine le bruit de son entreprise s'est répandu, qu'il reçoit des troupes de Dorogobouge, de Viazma et du territoire de Smolensk; car la ville était entre les mains des Polonais.

Il arrive avec cette petite armée à Nijni-Novgorod, il a le chagrin de n'y trouver que des fonds insuffisans; mais les villes se disputent à l'envi l'honneur de contribuer aux frais d'une si noble entreprise, et la caisse se remplit. L'appât d'une solde considérable attire sous son commandement une foule de citoyens exercés depuis long-temps au métier des armes; des strélits, des cosaques qui avaient servi du temps de Chouiski, viennent se ranger auprès d'un général qui avait la confiance de la nation, et qui surtout promettait de bien payer leurs services. Kazan ne fournit rien. Elle était sous le commande-

1611. ment d'un Nicanor-Choulguin, qui espérait, à la faveur des troubles, se faire dans cette ville une domination indépendante. Il fut arrêté dans la suite et envoyé en Sibérie.

Ce fut alors que les Polonais et leurs adhérens firent mourir le patriarche Hermogène, parce qu'il refusa d'écrire à Pojarski pour le détourner de son entreprise[1].

Ce général part pour Iaroslavle. Il reçoit en chemin les hommages et les secours des villes. Zaroutski est instruit de sa marche. Il craint de voir renverser le parti de Marine et ses propres espérances. Il envoie des cosaques s'emparer d'Iaroslavle. Pojarski est informé de leur dessein; il expédie contre eux un corps de troupes qui les défait et en prend un grand nombre. Lui-même arrive bientôt: il est reçu comme le sauveur de l'état. Son armée s'était accrue sur la route. Une nombreuse noblesse vient briguer l'honneur de servir sous ses ordres. Les marchands apportent de tous côtés de riches contributions. Malgré son impatience, il ne veut pas s'ap-

[1] Quand l'hetman Chelkovsky, disent les historiens, ordonna à Hermogène d'empêcher Pojarski de rassembler des troupes, il s'écria avec indignation : Qui sauvera donc la Russie ? *D.*

procher de Moskou sans avoir dissipé les partis de cosaques et de rebelles qui infestaient plusieurs contrées de la Russie. Toutes ses entreprises sont heureuses. Il envoya des hommes de confiance à Novgorod pour y prendre une connaissance plus exacte du traité qu'on venait d'y conclure avec la Suède. Il n'était pas éloigné de reconnaître le prince de Suède, s'il n'en pouvait résulter aucun mal pour l'état, et si ce prince voulait embrasser la religion du pays. Ses députés lui rapportèrent qu'on devait avoir peu de confiance dans les mesures prises à Novgorod. Ainsi, ne comptant plus que sur lui-même, il hâta ses préparatifs. 1612.

Alors Zaroutski venait, dit-on, d'épouser Marine, toujours prête à se jeter dans les bras de quiconque pouvait servir son ambition. Souillé de crimes dont il ne pouvait espérer l'impunité qu'à l'abri du trône, où il comptait placer sa maîtresse ou son épouse; maître de plusieurs villes qu'il avait usurpées; enrichi des dépouilles des nobles, dont il avait enlevé les terres et les trésors, après leur avoir ôté la vie, il tremblait à chaque nouvelle qu'on lui apportait des succès de Pojarski. Teint du sang de tant de citoyens qu'il avait immolés à sa vengeance, à ses soupçons, à sa Khilkof.

1612. rapacité, un nouvel assassinat devait peu lui coûter après tant de crimes.

Let. o miat. Il charge quelques cosaques de se rendre au camp de Pojarski et d'épier l'occasion de lui donner la mort. Le plus déterminé de ces scélérats choisit le moment où le général, environné d'une foule de peuple, faisait la revue d'une partie de ses troupes. Il lève sur lui le poignard; mais, gêné lui-même par la foule qui le presse, il frappe à la cuisse un soldat sur qui le général est appuyé. Arrêté dans l'instant et appliqué à la question, il avoue son crime et ses complices. Le peuple et les

Khilkof. soldats, furieux, voulaient les lapider sur la place; mais Pojarski, sentant combien la clémence donnerait de poids à son parti, se contenta de les faire mettre en prison.

Let. o miat. On apprend, au camp devant Moskou, qu'une armée polonaise est entrée en Russie, sous les ordres de l'hetman Khotkéevitch. Troubetski presse Pojarski de venir au secours de la capitale. Celui-ci hâte sa marche. Zaroutski abandonne précipitamment son camp et se retire à Kolomna, emmenant à peine la moitié de ses cosaques. Troubetski vient à la rencontre de son nouveau collègue; mais il ne peut obtenir que leurs camps soient désormais réunis. Ce refus brouille ces deux gé-

néraux. Il était cependant fondé sur la prudence de Pojarski : ce général ne voulait pas que ses troupes eussent avec les cosaques aucune communication. 1612.

Il envoie observer la marche de l'ennemi, et est bientôt instruit de son approche. On s'apprête à le recevoir, et dès le lendemain on l'aperçoit en ordre de bataille. Pojarski, à la prière de son collègue, lui prête cinq cents hommes de sa meilleure cavalerie et engage le combat. Ses cavaliers ne pouvaient enfoncer les Polonais; il les fait combattre à pied. Troubetski reste dans l'inaction. Les troupes que Pojarski lui a prêtées reçoivent mille outrages de la part des cosaques. Elles frémissent de se voir inutiles, et, malgré les ordres de Troubetski, elles sortent de son camp et volent au combat. Ce renfort décide la victoire: l'hetman est battu, laisse mille hommes sur la place et un grand nombre de prisonniers. Cette action dura depuis midi jusqu'à sept heures du soir. 21 août.

Il y eut cependant le lendemain une escarmouche, dont l'avantage ne fut pas du côté des Russes. Les deux armées se reposèrent pendant deux jours; mais dès le grand matin du troisième jour les deux généraux 24 août.

1612. ennemis firent leurs dispositions pour le combat. Il ne tarda pas à commencer. L'hetman, avec toute la force de sa cavalerie, prend en flanc celle des Russes, l'enfonce, la repousse, la précipite dans la Moskva. A peine Pojarski peut tenir ferme avec son infanterie : il presse en vain Troubetski de le soutenir, et ne peut obtenir qu'il sorte de ses retranchemens; ses cosaques refusent opiniâtrément de combattre. Le trésorier du monastère de la Trinité, qui se trouvait auprès de Pojarski, va les prier de ne point abandonner l'état aux étrangers, et leur promet une riche récompense prise sur la caisse de son couvent. Au mot de récompense ils prennent les armes. L'avarice anime leur courage; ils tombent sur les Polonais, qui déjà se croient victorieux, les pressent, les poursuivent, enlèvent leurs retranchemens et se rendent maîtres de leur bagage. Minin donne dans cette journée des preuves de son ancienne valeur. Il aperçoit des Polonais rangés en bon ordre au-delà de la Moskva : il demande, il obtient le commandement d'un corps de troupes, passe la rivière, attaque et renverse les ennemis, dont la plupart se noient en prenant la fuite. On continua toute la nuit à faire un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, et dès le lendemain matin l'het-

man, désespérant de réparer ses mauvais succès, s'éloigna de Moskou. 1612.

Il aurait du moins trouvé quelque consolation dans sa défaite, s'il avait pu jeter des provisions dans la ville; mais Pojarski la fit entourer d'un fossé dont les deux extrémités aboutissaient à la Moskva. Ainsi l'expédition de l'hetman, après avoir coûté du sang à la Pologne, ne fit que diminuer le crédit de son roi, et relever les talens de Pojarski.

Celui-ci continua de tenir Moskou bloquée, sûr que la famine l'en rendrait maître. Réconcilié avec Troubetski, ils convinrent enfin de réunir leurs efforts pour l'intérêt commun. Leur dissension avait servi les étrangers, leur 22 octobre. réunion assura le salut de l'état. Les cosaques prirent d'assaut le quartier qu'on appelle la ville Kitai, et firent un grand carnage des Polonais : les autres parties de la ville ne se rendirent pas encore; les habitans, exténués par le besoin, continuaient à se défendre : c'étaient des mourans qui rassemblaient les restes de leurs forces pour donner aux autres la mort.

Enfin il fut convenu qu'on ferait sortir les femmes : les boïards prièrent Pojarski de les recevoir et de les garantir de toute insulte. Le général n'examina point si cette condescen-

1612. dance, qui diminuait le nombre des bouches inutiles, n'était pas contraire à ses intérêts, en rendant moins sensible à Moskou le défaut de subsistances; il n'écouta que l'humanité : lui-même alla au devant de ces femmes, défigurées par le tourment d'une longue famine; il reçut avec honneur les épouses des nobles et des boïards, et les remit toutes entre les mains des amis ou des parens qu'elles avaient dans son armée : de là elles furent conduites dans des villes ou des villages, où elles n'avaient aucun danger à courir.

Les cosaques, à qui on n'avait pas permis de les tuer et de les dépouiller, furent révoltés de cette discipline sévère qu'ils traitaient d'injustice. Ils regardaient le vol et le meurtre comme un de leurs droits. Ils voulurent plusieurs fois attaquer l'armée de Pojarski, et l'on ne put leur en imposer que par la crainte.

Enfin les Polonais et les Russes de leur parti, réduits à la dernière extrémité, furent obligés de se rendre sous la simple promesse qu'on leur laisserait la vie. Soltykof, trop coupable pour espérer aucune grace, parvint à se sauver et se retira en Pologne. Un régiment polonais, en sortant de la ville, ne put éviter de tomber entre les mains des cosaques, et fut taillé en pièces. Pojarski fut obligé

d'employer tous ses soins pour éviter un plus grand carnage; ses troupes eurent autant de peine à défendre la ville contre les cosaques que contre des ennemis; encore ne put-on les empêcher de piller la caisse. 1612.

Les généraux, devenus maîtres de Moskou, oublièrent combien les assiégés avaient été coupables en voyant les maux qu'ils avaient soufferts. On n'apercevait que des spectres hideux, faibles, chancelans, minés par dix-huit mois de misère, couverts de haillons, et portant sur le visage la pâleur de la mort. Heureux s'ils s'étaient résignés à tant de souffrances pour une cause plus juste! Forcés par le besoin à vaincre une répugnance plus forte chez les Russes que chez aucun peuple de l'Europe, ils avaient d'abord mangé les chats, les chiens, les rats. Privés enfin de cette ressource dégoûtante, et toujours plus tourmentés par la faim, ils avaient dévoré des cadavres, et les morts avaient été privés de la sépulture pour servir à la nourriture des vivans. On trouva même dans plusieurs maisons des saloirs remplis de chair humaine. On avait vu, dans Jérusalem assiégée, une femme dévorer son propre fils; on avait vu, dit-on, les Parisiens broyer des os de morts et s'en faire un pain meurtrier; mais jamais l'his-

1612. toire n'avait parlé d'un si affreux approvisionnement.

Sigismond ne savait pas encore qu'il avait perdu Moskou : on saisit une lettre par laquelle il exhortait les assiégés à continuer de se défendre, promettant de venir bientôt à leur secours ; il leur apprenait qu'il était déjà à Viazma.

Cette nouvelle répandit l'effroi parmi les grands et le peuple. On n'avait pas encore eu le temps de réparer les fortifications, de renouveler les munitions de guerre, de pourvoir à la subsistance d'un peuple menacé de se voir encore renfermé dans ses murailles et réduit aux mêmes extrémités dont il était à peine sorti. On envoya dans les villes solliciter des renforts, sans savoir comment on nourrirait ces nouvelles troupes qui devaient affamer la ville qu'elles viendraient défendre.

La terreur augmenta quand on sut que déjà Sigismond s'était avancé jusqu'à Volok-Lamskoi, à vingt-deux lieues de Moskou, et qu'il envoyait des troupes contre cette capitale, sous le commandement du jeune Jelkovski. Ces justes craintes ne produisirent cependant pas le découragement. On sentit tous les maux dont on était menacé, mais, pour tenter de les prévenir, une armée sans doute peu

nombreuse fut opposée à celle de Jelkovski, qui vraisemblablement n'était guère moins faible. Le Polonais fut repoussé : il fit prisonnier un officier de marque, nommé *Filossofof*. Il était stolnik : cette dignité répondait à-peu-près à celle de chambellan. Interrogé par Jelkovski, il assura que Moskou était bien approvisionnée et en état de faire une défense vigoureuse : conduit au roi, il persista dans la même réponse. 1612.

Ce fut encore moins ce rapport qui empêcha Sigismond d'aller jusqu'à Moskou que sa propre faiblesse. Il est vraisemblable que, malgré le mauvais état de la capitale, il l'aurait attaquée sans succès, puisqu'il ne put même soumettre la petite ville de Volok-Lamskoi : trois fois il y donna l'assaut, et fut autant de fois repoussé. Obligé de faire sa retraite, il vit périr de froid et de misère la plus grande partie de ses troupes.

Les grands, rassemblés à Moskou, font annoncer dans toutes les villes que l'état est délivré de l'oppression des étrangers. Partout la joie succède à la crainte. Il restait encore à la Pologne des partisans ; mais leurs lettres furent interceptées, leur trahison fut connue et ils cessèrent d'être dangereux.

1612. Cependant on ne pensait pas que les Polonais renonçassent paisiblement à leurs espérances. Il fallait rendre à l'état sa vigueur en lui donnant un chef, et l'on s'occupa de l'élection d'un souverain.

Mais Novgorod, le berceau de la nation, passait sous une domination étrangère. Nous avons vu Pontus s'emparer de cette ville par surprise, et les citoyens, complaisans pour leur vainqueur, lui demander pour souverain Charles-Philippe, le second fils de Charles IX. Ce monarque eût été flatté sans doute de procurer, à si peu de frais, un trône au plus jeune de ses fils; mais il mourut peu de temps après la conclusion de ce traité. Il eut pour successeur son fils aîné, Gustave-Adolphe, en qui l'Europe depuis reconnut un héros.

Müller. Sotch et Perev. Les habitans de Novgorod pressèrent souvent le nouveau roi de leur envoyer son frère; mais Gustave eût vu d'un œil jaloux la cou-
1613. ronne de Russie sur la tête de Philippe. Il écrivit que lui-même passerait bientôt à Novgorod. On n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'il voulait faire de cette contrée une province suédoise. Ce dessein ne pouvait plaire aux Novgorodiens. Aussi ne firent-ils aucune démarche pour que le prince de Suède fût

compris parmi les candidats pour l'élection 1613.
qu'on préparait. Ils prirent même la résolution de se joindre au reste de la Russie, si le nouveau tsar avait assez de forces pour chasser les Suédois et rétablir les anciennes limites.

Avant de terminer l'histoire des troubles dont la Russie fut agitée pendant près de trois ans d'anarchie, voyons ce que devint Zaroutski, ce chef de cosaques, qui doit à ses liaisons avec Marine cette honteuse célébrité qui s'acquiert par le crime. Nous l'avons vu abandonner son camp et la plus grande partie de ses troupes à l'approche de Pojarski. Il prend, en passant, Marine et son fils à Kolomna et porte le ravage dans la principauté de Rézan. Il veut ensuite se rendre maître de Péreslavle, et est entièrement défait par le voiévode Boutourlin. Il fait encore du mal dans sa détresse; il pille, il brûle les villes qu'il trouve sans défense, il en fait mourir les commandans. Opiniâtre dans sa révolte, même après l'élection d'un souverain, il surprend Astrakhan, il en fait périr le voiévode et tient les habitans dans l'oppression. Son union avec les cosaques de Terki le rend plus redoutable. Trop faible cependant pour résister aux troupes

1613. qu'on envoie contre lui, il fuit sur les bords de l'Iaïk. Poursuivi jusque dans ces déserts, arrêté et conduit à Moskou avec Marine et son fils, il fut empalé. Le fils de Marine fut pendu. Il n'avait pas encore trois ans [1] : de quoi pouvait-il être coupable ? Il faut plaindre le conseil du jeune tsar, s'il crut le gouvernement assez faible pour que le supplice d'un enfant fût nécessaire ; ou plutôt il faut toujours détester cette farouche politique dont on a trop souvent suivi les maximes : politique sanguinaire par timidité, toujours prête à sacrifier l'innocent à ses lâches craintes.

Marine était criminelle ; mais elle tenait aux premières maisons de la Pologne : elle fut traitée avec plus de douceur. Condamnée à la prison, elle n'y vécut pas long-temps. Si ses jours furent avancés en secret, du moins lui

[1] Suivant le prince Stcherbatof, dans son Histoire des imposteurs, Marine fut amenée à Moskou en 1613. La Chronique des troubles de Russie et le prince Khilkof indiquent la même date. C'est par une erreur démentie par les faits que quelques écrivains rapportent cet évènement à l'année 1622 ; mais quand on adopterait leur opinion, le fils de Marine aurait encore eu moins de douze ans, et l'excessive rigueur de ses juges ne serait guère moins révoltante.

épargna-t-on l'ignominie du supplice. On ne 1613.
peut s'empêcher de haïr son caractère, de mépriser ses mœurs et d'admirer son courage.

La suite du sujet nous a fait anticiper sur les temps. Retournons à Moskou et voyons ce qui s'y passa lorsque la tranquillité fut rétablie.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

